

Entrains le 22 7bre 1854

Si tenté du démon
tu dérobes ce livre
Souviens toi que tout fripon
est indigne de vivre

Le Général de Forges

LES CENT-ET-UNE

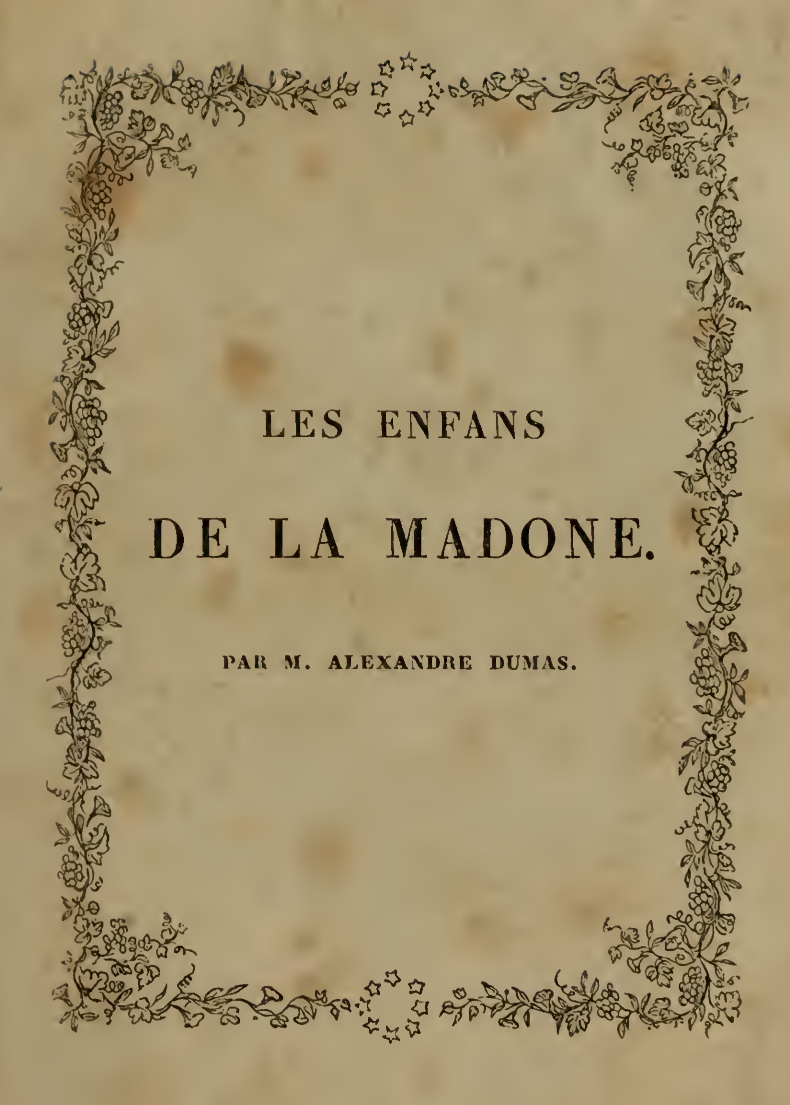
NOUVELLES

NOUVELLES

DES CENT-ET-UN.

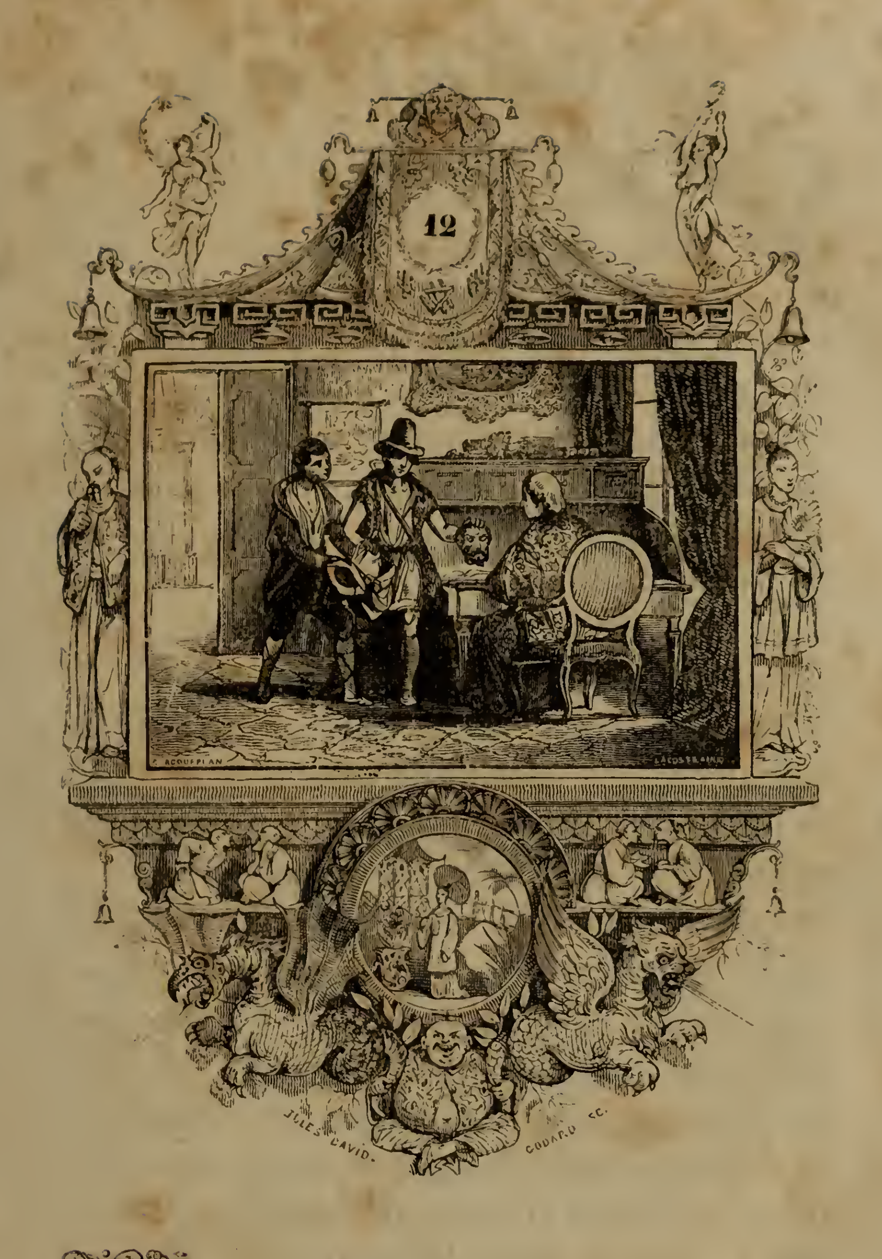
TOME II.

IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, N° 16.



LES ENFANS DE LA MADONE.

PAR M. ALEXANDRE DUMAS.



C'est une scène de brigands que je vais vous raconter, et pas autre chose.

Suivez-moi dans la Calabre citérieure; escaladez avec moi un pic des Apennins, et, avriré

sur sa cime, vous aurez, en vous tournant vers le midi, à votre gauche Cosenza, à votre droite, Santo-Lucido, et devant vous, à mille pas environ, s'escarpant aux flancs de la montagne même, un chemin éclairé, en ce moment, par un grand nombre de feux autour desquels se groupent des hommes armés : ces hommes sont en chasse du brigand Jacomo, avec la bande duquel ils viennent d'échanger bon nombre de coups de fusil; mais la nuit étant venue, ils n'ont point osé se hasarder à sa poursuite, et ils attendent le jour pour fouiller la montagne.

Maintenant baissez la tête et jetez les yeux immédiatement au-dessous de vous, à quinze pieds de profondeur à peu près, sur ce plateau tellement entouré de rochers rougeâtres, de chênes verts et touffus, de liéges pâles et rabougris, qu'il faut le dominer, comme nous le faisons pour deviner qu'il existe; vous y distinguerez, n'est-ce pas, d'abord, quatre hommes qui s'occupent des préparatifs du souper, en allumant le feu et en écorchant un agneau; quatre autres qui jouent à la *morra* (1) avec une rapidité telle que vous ne pouvez suivre les mouvemens de leurs

(1) Jeu qui consiste à présenter rapidement à son partner la main avec un nombre de doigts toujours varié ouverts ou fermés. Il faut pour avoir gagné qu'il devine le nombre des doigts ouverts.

doigts; deux autres qui montent la garde, si immobiles, que vous les prendriez pour des fragmens de rochers auxquels le hasard aurait donné une forme humaine; une femme assise et qui n'ose remuer, de peur d'éveiller un enfant endormi dans ses bras; enfin, à l'écart, un brigand qui jette les dernières pelletées de terre sur une fosse fraîchement creusée.

Ce brigand, c'est Jacomo, cette femme, c'est sa maîtresse, et ces hommes qui montent la garde, qui jouent et qui préparent à souper, c'est ce qu'il appelle *ma bande* quant à celui qui repose dans cette tombe, c'est Hiéronimo, le second du capitaine: une balle vient de lui épargner la potence.

Maintenant que vous avez fait connaissance avec les hommes et les localités, laissez-moi dire.

Lorsque Jacomo eut accompli l'œuvre funéraire, il laissa échapper de ses mains la pioche dont il s'était servi, et s'agenouilla sur cette terre fraîche où ses genoux entrèrent comme dans du sable; il resta ainsi près d'un quart d'heure immobile et priant; puis, ayant tiré de sa poitrine un cœur d'argent suspendu à son cou par un ruban rouge, et orné d'une image de la Vierge et de l'enfant Jésus, il le baisa pieusement comme doit le faire un honnête bandit: puis, se relevant

avec lenteur, il revint, la tête basse et les bras croisés, s'appuyer contre la base du rocher, dont la cime dominait le plateau que nous avons décrit.

Jacomo avait opéré ce mouvement avec tant de silence et de tristesse que nul ne l'avait entendu venir prendre la place qu'il occupait : il paraît que ce relâchement de surveillance lui sembla contraire aux lois de la discipline, car, après avoir promené la vue sur ceux qui l'entouraient, ses sourcils se froncèrent et sa large bouche se fendit pour laisser passer le plus abominable blasphème qui, de mémoire de brigand, ait épouvanté le ciel :

« Sangue di Cristo !... »

Ceux qui dépeçaient l'agneau se redressèrent sur leurs genoux comme s'ils avaient reçu un coup de bâton sur les reins ; les joueurs restèrent les mains en l'air ; les sentinelles se retournèrent si spontanément qu'elles se trouvèrent en face l'une de l'autre ; la femme tressaillit ; l'enfant pleura.

Jacomo frappa du pied.

— Maria, faites taire l'enfant, dit-il.

Maria ouvrit rapidement son corset écarlate brodé d'or, et approchant des lèvres de son fils ce sein rond et brun qui fait la beauté des Romaines, elle se courba sur lui et l'enveloppa de

ses deux bras comme pour le protéger. L'enfant prit le sein et se tut.

Jacomo parut satisfait de ces signes d'obéissance : son visage perdit l'expression sévère qui l'avait rembruni un instant pour prendre un caractère profondément triste ; puis il fit de la main signe à ses hommes qu'ils pouvaient continuer.

— Nous avons fini de jouer, dirent les uns.

— Le mouton est cuit, dirent les autres.

— C'est bien ; alors, soupez, répondit Jacomo.

— Et vous, capitaine ?

— Je ne souperai pas.

— Ni moi non plus, dit la douce voix de la femme.

— Et pourquoi cela, Maria ?...

— Je n'ai pas faim.

Ces derniers mots furent prononcés si bas et si timidement que le bandit parut aussi touché de leur accent qu'il était dans sa nature de l'être : il laissa tomber sa main basanée à la hauteur de la tête de sa maîtresse : elle la prit et y appuya ses lèvres.

— Vous êtes une bonne femme, Maria.

— Je vous aime, Jacomo.

— Allons, soyez sage, et venez souper.

Maria obéit, et tous deux vinrent prendre place autour de la natte de paille, sur laquelle étaient préparées des tranches de mouton que les ban-

dits avaient fait rôtir en les embrochant à la baguette d'une carabine, du fromage de chèvre, des avelines, du pain et du vin.

Jacomo tira de la gaîne de son poignard une fourchette et un couteau d'argent qu'il donna à Maria; quant à lui, il ne prit qu'une tasse d'eau pure, la crainte d'être empoisonné par les paysans, qui pouvaient seuls lui fournir du vin, l'ayant fait depuis long-temps renoncer à cette boisson.

Chacun alors se mit à l'œuvre, à l'exception des deux sentinelles qui, de temps en temps, tournaient la tête et jetaient un regard expressif sur les provisions, qui disparaissaient avec une rapidité effrayante: ces mouvemens d'inquiétude devenaient plus rapprochés et plus rapides au fur et à mesure que le repas s'avançait, si bien qu'à la fin ils semblaient être chargés bien plutôt de veiller sur le souper de leurs camarades que sur le bivouac de leurs ennemis.

Pendant ce temps Jacomo était triste, et l'on voyait qu'il avait le cœur plein de souvenirs; tout à coup il parut n'y plus pouvoir résister, il passa la main sur son front, poussa un soupir, et dit:

— Il faut que je vous raconte une histoire, enfans! Vous pouvez venir, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant aux sentinelles, ils n'oseront pas à cette heure nous relancer jusqu'ici; d'ailleurs ils nous croient encore deux.

Les sentinelles ne se firent pas répéter deux fois cette invitation, et leur coopération revint donner un peu d'activité au repas, qui commençait à languir.

— Voulez-vous que j'aille prendre leur place? dit Maria.

— Merci, ce n'est pas la peine.

Maria glissa timidement sa main dans celle de Jacomo. Ceux qui avaient fini de souper s'arrangèrent dans les positions qui leur parurent les plus commodes pour entendre le récit; ceux qui soupaient attirèrent devant eux le plus de provisions qu'il leur fut possible d'en atteindre, afin de n'avoir rien à demander, et chacun écouta la narration qui va suivre avec cet intérêt qu'accordent, en général, au récit d'une histoire, tous les hommes de la vie errante.

— C'était en 1809, les Français avaient pris Naples et y avaient mis un roi. Ce roi, à son tour, voulut prendre la Calabre : per Baccho! prendre la montagne aux montagnards; cela n'était point chose facile, pour des païens surtout: plusieurs bandes la défendaient comme nous la défendons encore, car la montagne est à nous, et l'on avait mis la tête des chefs de ces bandes à prix comme on y a mis la mienne: la tête de Césaris, entre autres, valait 3000 ducats napolitains.

Une nuit, pendant la soirée de laquelle on

avait entendu quelques coups de fusil, comme on a pu en entendre ce soir, deux jeunes bergers qui gardaient leur troupeau dans la montagne de Tarsia soupaient près du feu, qu'ils avaient allumé moins pour se chauffer que pour écarter les loups: c'étaient deux beaux enfans, deux vrais Calabrois, à moitié nus et portant pour tout vêtement une peau de mouton à la ceinture, des sandales aux pieds, un ruban pour suspendre à leur cou l'image de l'Enfant Jésus, et voilà tout. Ils étaient du même âge à peu près; ni l'un ni l'autre ne connaissait son père, vu qu'on les avait trouvés exposés à trois jours de distance, l'un à Tarente, l'autre à Reggio, ce qui prouvait au moins qu'ils n'étaient pas de la même famille. Des paysans de Tarsia les avaient recueillis, et on les appelait généralement *les enfans de la madone*(1), comme on appelle les enfans trouvés; quant à leurs noms de baptême, c'étaient Cherubino et Celestini.

Ces enfans s'aimaient, car leur isolement était le même. Ceux qui les avaient recueillis ne leur avaient pas laissé ignorer que c'était par charité, et dans l'espoir de gagner le paradis, qu'ils avaient fait cette bonne action; ils savaient ainsi qu'ils

(1) *Figli della madona.*

ne tenaient à rien sur la terre, et ils s'en aimaient davantage.

Ils étaient donc, comme je viens de vous le dire, à garder leurs troupeaux dans la montagne, mangeant au même morceau de pain, buvant dans la même tasse, comptant les étoiles du ciel, et insoucians et heureux, comme si la terre des riches eût été leur terre.

Tout à coup ils entendirent du bruit derrière eux et se retournèrent : un homme, debout et appuyé sur sa carabine, les regardait manger.

Oui, par Jésus, c'était un homme ; et son costume répondait de sa profession encore. Il avait un long chapeau calabrois tout bariolé de rubans blancs et rouges, et serré d'un velours noir avec une boucle d'or ; des cheveux nattés qui pendaient de chaque côté de son visage, de larges boucles d'oreilles, le cou nu, un gilet avec des boutons de fil d'argent tressé, comme on n'en fait qu'à Naples, une veste aux boutonnières de laquelle pendaient, noués par un bout, deux mouchoirs de soie rouge, dont le reste se perdait dans la poche ; sa fidèle padroncina (1) pleine de cartouches et fermée par une plaque d'argent ; une culotte de velours bleu et des bas fixés à ses jambes par de petites bandes de cuir qui te-

(1) Ceinture de cuir.

naient à la sandale. Ajoutez à cela des bagues à tous les doigts et des montres dans toutes les poches, et deux pistolets et un couteau de chasse à la ceinture.

Les deux enfans échangèrent sous leurs grands sourcils un coup d'œil rapide comme un éclair; le brigand s'en aperçut.

— Vous me connaissez? dit-il.

— Non, répondirent les enfans.

— Du reste, que vous me connaissiez, oui ou non, peu m'importe; les hommes de la montagne sont frères et doivent compter les uns sur les autres, ainsi je compte sur vous. Depuis hier, on me poursuit comme une bête fauve. J'ai faim et j'ai soif.

— Voici du pain et voici de l'eau, dirent les enfans.

Le brigand s'assit, appuya sa carabine contre sa cuisse, arma ses deux pistolets dans sa ceinture et se mit à l'œuvre.

Lorsqu'il eut fini, il se leva.

— Quel est le nom de ce village où l'on aperçoit une lumière, dit-il aux enfans, en étendant la main vers l'endroit le plus sombre de l'horizon.

Les enfans fixèrent quelques secondes leur regard perçant sur le point qu'il indiquait, l'isolèrent en abaissant la main sur leurs yeux, puis se

mirent à rire, car ils pensèrent que le brigand se moquait d'eux : ils ne voyaient rien.

Ils se retournèrent pour le lui dire ; le brigand avait disparu. Ils comprirent alors qu'il avait employé cette ruse pour qu'ils ne pussent voir de quel côté il opérait sa retraite.

Les deux enfans se rassirent; puis, après quelques instans de silence, ils se regardèrent en même temps.

— L'as-tu reconnu? dit l'un.

— Oui, répondit l'autre.

Ces quelques mots furent échangés à voix basse, et comme s'ils tremblaient d'être entendus.

— Il a craint que nous ne le trahissions.

— Et il est parti sans nous rien dire.

— Il ne doit pas être loin.

— Non, il était trop fatigué.

— Je le retrouverais bien, malgré toutes ses précautions, si je voulais.

— Moi aussi.

Les deux enfans n'en dirent pas davantage, mais ils se levèrent, et partirent de chaque côté de la montagne, comme deux jeunes lévriers en quête.

Au bout d'un quart d'heure, Cherubino était de retour près du feu; cinq minutes après Celestini s'asseyait à son côté.

— Eh bien?...

— Eh bien?...

— Je l'ai trouvé.

— Moi aussi.

— Derrière un buisson de laurier-rose.

— Dans l'enfoncement d'un rocher.

— Qu'y avait-il à sa droite.

— Un aloès en fleur; et que tenait-il à ses mains?

— Des pistolets tout armés.

— C'est cela.

— Et il dormait?

— Comme si tous les anges veillaient sur lui.

— Trois mille ducats, c'est autant qu'il y a d'étoiles au ciel!....

— Chaque ducat vaut dix carlins, et nous gagnons un carlin par mois, ainsi nous pourrions vivre aussi vieux que le vieux Giuseppe, que nous ne gagnerions pas encore trois mille ducats dans toute notre vie.

Les deux enfans se turent pendant quelques minutes. Cherubino rompit le premier le silence.

— C'est difficile à tuer un homme, dit-il.

— Non, répondit Celestini, l'homme est comme le mouton : il a une veine au cou; il faut la couper, voilà tout.

— As-tu remarqué de Cesaris ?

— Il avait le cou nu, n'est-ce pas ?

— Ce ne serait pas difficile à lui...

— Non, pourvu que le couteau coupe bien.

Chacun des enfans passa la main sur le tranchant de la lame du sien; puis se levant ils se regardèrent un instant tous les deux sans parler.

— Lequel fera le coup pour les deux, dit Cherubino.

Celestini ramassa quelques cailloux et lui présenta sa main fermée.

— Pair ou non?

— Pair.

— Il est impair, c'est à toi.

Cherubino partit sans dire un mot; Celestini le regarda s'éloigner dans la direction où il savait qu'était couché de Cesaris, puis lorsqu'il l'eut perdu de vue, il s'amusa à jeter, les uns après les autres, dans le feu mourant, les cailloux qu'il avait ramassés.

Au bout de dix minutes il vit revenir Cherubino?

— Eh bien! lui dit-il.

— Je n'ai pas osé.

— Pourquoi?

— Il dormait les yeux ouverts, et il m'a semblé qu'il me regardait.

— Allons-y ensemble.

Ils partirent en courant, mais bientôt ils ralen-

tirent le pas, bientôt encore ils marchèrent sur la pointe des pieds, enfin ils se couchèrent à plat ventre, et rampèrent comme des serpens, puis arrivèrent au buisson de laurier-rose, comme des serpens encore ils levèrent la tête, s'introduisirent entre les branches, et aperçurent le brigand endormi, dans la même position où ils l'avaient vu.

Alors l'un se glissa à sa droite, et l'autre à sa gauche, sous la voûte qui surplombait. Puis arrivés près de lui, les deux enfans, tenant leur couteau entre les dents, se soulevèrent chacun sur un genou. Le brigand semblait éveillé, ses yeux étaient tout grands ouverts, seulement la prunelle était fixe.

Celestini fit un signe de la main à Cherubino, afin qu'il suivît tous ses mouvemens; le brigand, avant de s'endormir, avait appuyé sa carabine contre la paroi du rocher, et en avait enveloppé la batterie avec un de ses mouchoirs de soie. Celestini dénoua doucement le mouchoir, l'étendit au-dessus de la tête de Cesaris, et voyant que Cherubino était prêt, il l'abaissa tout à coup en criant. — Va!

Cherubino se précipita comme un jeune tigre sur le cou du brigand; celui-ci jeta un cri terrible, se dressa debout, et sanglant, fit plusieurs tours sur lui-même, la tête renversée en arrière, lâcha

au hasard ses deux coups de pistolet, et retomba mort.

Les deux enfans étaient restés à plat ventre et sans souffle.

Lorsqu'ils virent que le bandit avait cessé de remuer, ils se relevèrent et s'approchèrent de lui : sa tête ne tenait plus que par la colonne vertébrale; ils achevèrent de la séparer du corps, l'enveloppèrent dans le mouchoir de soie, et, après être convenus de la porter chacun leur tour, ils partirent pour Naples.

Ils marchèrent toute la nuit dans la montagne, s'orientant sur la mer qu'ils voyaient luire à leur gauche. Au point du jour, ils aperçurent Castro-Villari ; mais ils n'osèrent traverser la ville, de peur que le sang ne dénonçât le fardeau qu'ils portaient, et que quelque brigand de la bande de Cesaris ne vengeât sur eux la mort de leur chef.

Cependant la faim les prit; l'un d'eux résolut d'aller chercher du pain à une auberge, tandis que l'autre l'attendrait dans la montagne; mais lorsqu'il eut fait quelques pas il revint.

— Et de l'argent? dit-il.

Ils portaient une tête qui valait trois mille ducats, et ni l'un ni l'autre n'avait un bajocco pour acheter du pain.

Celui qui portait la tête dénoua le mouchoir, prit une des boucles d'oreilles de Cesaris, et la

donna à son camarade. Une demi-heure après le messager était de retour avec des provisions.

Ils mangèrent et se remirent en route.

Le soir ils arrivèrent à un petit village nommé Altavilla.

L'auberge était encombrée de cochers, qui avaient conduit des voyageurs à Pestum, de bateliers qui avaient remonté la Sèle, et de lazzaroni auxquels il était égal de vivre là ou ailleurs.

Les deux enfans s'installèrent dans un coin qu'ils trouvèrent libre, mirent la tête de Cesaris entre deux, soupèrent comme jamais cela ne leur était arrivé, dormirent chacun leur tour, payèrent avec la deuxième boucle d'oreille, et se remirent en route quelques minutes avant le jour.

Vers les neuf heures du matin ils aperçurent une grande ville au fond d'un golfe, ils demandèrent comment elle s'appelait : on leur répondit qu'elle s'appelait Naples.

Ils n'avaient plus à craindre les compagnons de Cesaris, ils marchèrent donc droit à la ville. Arrivés au pont de la Maddalena, ils s'approchèrent de la sentinelle française, et lui demandèrent en calabrois à qui il fallait s'adresser, pour se faire payer la somme promise à ceux qui apportaient la tête de *Cesaris*.

La sentinelle les écouta gravement jusqu'au

bout, puis réfléchit un instant, releva sa moustache, et se dit à elle-même.

— C'est extraordinaire, ces gaillards-là ne sont pas plus hauts que ma giberne, et ils parlent déjà italien ; c'est bien, mes petits amis, passez au large !

Les enfans qui à leur tour ne comprenaient pas, repétèrent leur question.

— Il paraît qu'ils y tiennent, dit la sentinelle, et il appela le sergent.

Le sergent baragouinait quelques mots d'italien, il comprit à peu près la question, devina que le mouchoir ensanglanté que portait Celestini renfermait une tête, et il appela son officier.

L'officier donna aux enfans deux hommes d'escorte qui les conduisirent au Palais-Royal, où était le ministère de la police.

Les soldats dirent qu'ils apportaient la tête de Cesaris, et toutes les portes s'ouvrirent devant eux.

Le ministre voulut voir les braves qui avaient délivré la Calabre de son fléau, et l'on fit entrer dans son cabinet Cherubino, et Celestini.

Il regarda long-temps ces deux beaux enfans, à la mine naïve, au costume pittoresque, à l'air grave : il leur demanda en italien comment ils avaient fait; et ils lui racontèrent leur action comme si c'était la chose la plus simple; il exigea

la preuve de ce qu'ils disaient, et Celestini mit un genou en terre, dénoua le mouchoir, prit la tête par les cheveux, et la posa tranquillement sur le bureau du ministre.

Il n'y avait rien à répondre à cela, si ce n'était de payer la somme.

Cependant l'Excellence, les voyant si jeunes, leur proposa de les faire entrer dans une pension ou dans un régiment, et leur dit que le gouvernement français avait besoin de jeunes gens braves et décidés.

Ils répondirent que les besoins du gouvernement français ne les regardaient pas; qu'ils étaient de loyaux Calabrois, ne sachant ni lire ni écrire, et qu'ils comptaient bien ne jamais l'apprendre; que, pour entrer dans un régiment, la vie sauvage à laquelle ils étaient habitués les ayant mal préparés à la discipline militaire, ils craindraient d'avoir peu d'aptitude à la manœuvre et à l'exercice; mais que, quant aux trois mille ducats, c'était autre chose, et qu'ils étaient tout prêts à les toucher.

Le ministre leur donna un chiffon de papier grand comme les deux doigts, sonna un huissier, et lui ordonna de les conduire à la caisse.

Le caissier compta la somme: les deux enfans tendirent le mouchoir de soie encore tout sanglant, le nouèrent par les quatre bouts, sur leurs

trois mille ducats, sortirent par une porte qui donnait sur la place de saint Francesco Nuovo, et se trouvèrent à l'extrémité de la grande rue de Tolède.

La rue de Tolède est le palais du peuple. Ils virent tout le long des maisons une foule de lazzaroni qui, couchés au soleil, faisaient voluptueusement filer le macaroni de leur écuelle de terre à leurs lèvres brunes. Cette vue leur donna de l'appétit; ils allèrent à un marchand, lui achetèrent une écuelle, et plein cette écuelle de macaroni; ils donnèrent un ducat, et on leur rendit neuf carlins, neuf grains et deux calli (1) : avec ce qu'on leur rendait ils avaient de quoi vivre un mois et demi de la même manière.

Ils allèrent s'asseoir sur les marches du palais Maddaloni, et y firent un dîner de la somptuosité duquel ils n'avaient aucune idée.

Dans la rue de Tolède, on dort, on mange, ou l'on joue. Ils n'avaient point encore envie de dormir; ils avaient mangé; ils se mêlèrent à un groupe de lazzaroni qui jouaient à la morra.

Au bout de cinq heures ils avaient perdu trois calli.

En perdant trois calli par jour, ils auraient pu jouer pendant le tiers de l'éternité à peu près.

(1) Un ducat vaut 10 *carlins ;* un carlin, 10 grains, et un grain, 12 calli.

Heureusement que le soir même ils apprirent qu'il existait à Naples des maisons où l'on pouvait manger un ducat à son dîner, et perdre des milliers de calli en une heure.

Comme ils voulaient souper ils se firent conduire dans l'une de ces maisons: c'était une table d'hôte. Le patron regarda leur costume, et se mit à rire : ils montrèrent leur argent, et le patron les salua jusqu'à terre, leur dit qu'on les servirait dans leur chambre; en attendant que leurs excellences eussent fait faire des habits décens qui leur permissent de manger avec tout le monde.

Cherubino et Celestini se regardèrent, ils ne savaient pas trop ce que l'hôte voulait dire avec ses habits décens: ils trouvaient leur costume de fort bon goût. En effet, il était composé, comme nous l'avons dit, d'une jolie peau de mouton, roulée autour de la ceinture, et de bonnes sandales ficelées aux pieds; tout le reste du corps était nu, et cela leur paraissait plus commode et moins chaud. Cependant ils se résignèrent lorsqu'on leur eut expliqué qu'il fallait porter un habit complet pour avoir le droit de manger un ducat à son dîner et de perdre des milliers de calli en une heure.

Pendant qu'on dressait leur table, un tailleur entra dans leur chambre, et leur demanda quel genre d'habits ils voulaient.

Ils répondirent que, puisqu'il leur fallait absolument des habits, ils voulaient chacun un costume calabrois, pareil à ceux que les jeunes gens riches portaient le dimanche à Cosenza et à Tarente.

Le tailleur fit signe que cela suffisait, et ajouta que leurs excellences auraient ce qu'elles désiraient le lendemain matin.

Leurs excellences soupèrent, et trouvèrent que les ravioli et le sambajone valaient mieux que le macaroni, que le lacryma christi était préférable à l'eau pure, et que le pain de gruau s'avalait plus couramment que la galette d'orge.

Lorsqu'ils eurent fini ils demandèrent au garçon s'il leur était permis de coucher par terre; le garçon leur montra deux lits; ils les avaient pris pour des chapelles.

Celestini, qui décidément était le caissier, enferma le mouchoir et les ducats dans une espèce de secrétaire, en prit la clé, et la pendit au ruban qu'il portait au cou.

Puis ils firent dévotement leur prière à la Vierge, baisèrent leur scapulaire, se couchèrent chacun dans un lit où l'on pouvait tenir à cinq sans être gêné, et s'endormirent jusqu'au jour.

Le lendemain, le tailleur leur tint parole; et ce jour-là, comme ils avaient un costume complet,

ils purent dîner à table d'hôte, et entrer dans la salle de jeu. Ils y perdirent cent vingt ducats.

Un garçon de l'hôtel leur proposa, pour les consoler, de les conduire le soir, dans une maison où ils s'amuseraient davantage encore.

Lorsque l'heure fut venue, ils prirent des ducats plein leurs poches, et suivirent le garçon. Ils ne rentrèrent à l'hôtel que le lendemain matin, mourans de faim et les poches vides.

C'était une bonne vie; ils avaient parfaitement retenu l'adresse de la maison où l'on passait la nuit, et ils aimaient presque autant ce qu'on y faisait que la table et le jeu. Ils y retournèrent donc la nuit suivante.

Ils menèrent cette existence quinze jours, et cela les forma considérablement : au bout de ce temps, ils eussent tenu tête à un abbé romain ou à un sous-lieutenant français, ce qui est à peu près la même chose.

Un soir ils se présentèrent, comme de coutume, à la maison, elle était fermée par ordre supérieur : je ne sais quel assassinat y avait été commis.

Ils virent une grande quantité de monde suivant une même direction, et ils suivirent le monde.

Quelques minutes après ils se trouvaient près de la Villa Reale, sur la magnifique promenade

de la Chiaja. Ils ne la connaissaient point encore.

La Chiaja est à dix heures du soir le rendez-vous du beau monde; Naples vient y respirer la brise du golfe, toute chargée du parfum des orangers de Sorente et des jasmins du Pausilippe. Il y a là plus de fontaines et de statues que sur tout le reste de la terre; puis, au-delà de ces fontaines et de ces statues, il y a une mer comme on n'en voit nulle part.

Ils se promenaient donc là, nos deux *Birboni*, coudoyant les femmes, heurtant les hommes, une main sur leur argent, et l'autre sur leur poignard.

Ils arrivèrent à un groupe arrêté devant un café. Au milieu de ce groupe il y avait une calèche, et dans cette calèche une femme qui prenait des glaces. Le groupe s'était formé pour voir cette femme.

C'était bien en effet la plus belle créature qui, depuis Ève, fût sortie des mains de Dieu. Une créature à faire damner un pape.

Nos Calabrois entrèrent dans le café, demandèrent deux sorbets, et se mirent à la fenêtre pour voir cette femme de plus près; elle avait surtout des mains merveilleuses.

Corpo di Baccho, qu'elle est belle! s'écria Cherubino.

Un homme s'approcha de lui, et lui frappa sur l'épaule.

— Le moment est bon, mon jeune seigneur, lui dit-il.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie que la comtesse Fornera est brouillée, depuis deux jours, avec le cardinal Rospoli.

— Après?

— Et que si vous voulez, pour cinq cents ducats, et du silence!...

— Elle est à moi?

— Elle est à vous.

— Ah! tu es donc?

— Un' ruffiano, per servir lo signore.

— Un instant, dit Celestini, c'est que je la veux aussi, moi, cette femme.

— Alors mes excellences, ce sera le double.

— Très-bien.

— Mais qui l'aura le premier?

— Cela nous regarde; va t'assurer si elle est libre cette nuit, et viens nous rejoindre à l'hôtel de Venise, où nous logeons.

Le ruffiano tira de son côté, nos enfans du leur. La voiture de la comtesse partit.

Cherubino et Celestini rentrèrent à l'hôtel : il leur restait cinq cents ducats tout juste.

Ils se mirent de chaque côté d'une table, po-

sèrent un jeu de carte entre eux deux, et chacun prit une carte à son tour.

L'as de cœur tomba à Cherubino.

Bien du plaisir, lui dit Celestini, et il se jeta sur son lit.

Cherubino mit les cinq cents ducats dans sa poche, examina si son poignard sortait facilement du fourreau, et attendit le ruffiano : au bout d'un quart d'heure il arriva.

— Elle est libre cette nuit, dit-il.

— Eh bien! partons.

Ils descendirent : la nuit était superbe, le ciel regardait la terre de tous ses yeux.

La comtesse logeait dans le faubourg de la Chiaja; le ruffiano marchait le premier; Cherubino le suivait en chantant:

Che bella cosa è de morire ucciso
Inanze a la porta de la inammorata.
L'anima se ne saglie in paradiso,
E lo cuorpo lo chiegne la scasata (1)!

Ils arrivèrent à une petite porte dérobée, une femme les attendait.

— Excellence, dit le ruffiano, il y a cent du-

(1) La belle chose que de mourir frappé devant la porte de son amoureuse : tandis que l'ame monte en paradis, la maîtresse pleure sur le corps.

cats pour moi, et vous mettrez les quatre cents autres dans la petite corbeille d'albâtre que vous trouverez sur la cheminée.

Cherubino lui compta les cent ducats et suivit la femme.

C'était dans un beau palais de marbre; il y avait de chaque côté de l'escalier des lampes dans des globes de cristal, et entre chaque lampe des cassolettes de bronze où brûlaient des parfums.

Ils traversèrent ainsi des appartemens à loger un roi et sa cour; puis, au bout d'une grande galerie, fermée par une cloison, la camérière ouvrit une porte, poussa Cherubino, et la referma derrière lui.

— Est-ce vous, Gidsa? dit une voix de femme.

Cherubino regarda du côté d'où venait cette voix, et il reconnut la comtesse, vêtue d'une seule robe de mousseline, couchée sur un sofa recouvert de basin, jouant avec une boucle de ses longs cheveux qu'elle avait dénoués et qui la couvraient comme l'aurait fait une mantille espagnole.

— Non, signora, ce n'est pas *Gidsa*, c'est moi, répondit Cherubino.

— Qui, vous? dit la voix avec une expression plus douce encore.

— Moi, Cherubino, l'enfant de la madone;

et le jeune homme s'avança jusqu'aux pieds du sofa.

La comtesse se souleva un instant sur le coude, et le regarda étonnée.

— Vous venez pour votre maître? dit-elle.

— Je viens pour moi, signora.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien! je vais vous faire comprendre. Je vous ai vue aujourd'hui à la Chiaja pendant que vous preniez des glaces, et j'ai dit, en vous voyant: Per Baccho, qu'elle est belle!

La comtesse sourit.

—Alors un homme est venu à moi et m'a dit: Voulez-vous cette femme que vous trouvez belle; je vous la donne pour 500 ducats. Je suis rentré chez moi et j'ai pris cette somme; arrivé à votre porte, il m'a demandé 100 ducats pour lui, et je les lui ai donnés; quant aux 400 autres, il m'a dit de les mettre dans cette corbeille d'albâtre; les voilà.

Cherubino jeta trois ou quatre poignées d'argent dans la corbeille; elle était trop pleine et dégorgea sur la cheminée.

— Quelle horreur, que ce Maffeo! dit la comtesse, est-ce de cette manière que l'on fait les choses?

— Je ne sais pas ce que c'est que Maffeo, reprit l'enfant; et je ne suis pas très au courant de la

manière dont on fait les choses. Seulement je sais qu'on vous a promise à moi pour une nuit et moyennant une somme; je sais encore que j'ai payé cette somme, et que, par conséquent, vous m'appartenez pour une nuit.

Cherubino, en achevant ces paroles, fit un pas vers le divan.

— Restez là, ou je sonne, s'écria la comtesse, et je vous fais jeter à la porte par mes gens.

Cherubino se mordit les lèvres et porta la main à son poignard.

— Écoutez, signora, lui dit-il froidement, lorsque vous m'avez entendu entrer, vous avez cru voir paraître quelque petit abbé de famille, ou quelque riche voyageur français, et vous vous êtes dit: J'en aurai bon compte. Ce n'est ni l'un ni l'autre, signora; c'est un Calabrois, et non pas de la plaine encore, mais de la montagne; un enfant, si vous voulez, mais un enfant qui a apporté, de Tarsia à Naples, la tête d'un brigand dans un mouchoir, et la tête de quel brigand? de Cesaris! Cet or, voyez-vous, c'est tout ce qui reste du prix de cette tête; les 2,500 autres ducats se sont envolés au jeu, ont été noyés dans le vin, se sont perdus dans les femmes. Pour ces 500 ducats, j'aurais pu avoir encore dix nuits de femmes, de vin et de jeu, je n'en ai pas voulu; je vous ai voulue, et je vous aurai.

— Morte, oui, cela peut être.

— Vivante.

— Jamais.

La comtesse étendit le bras pour saisir le cordon de la sonnette; Cherubino ne fit qu'un bond de la cheminée au divan.

La comtesse jeta un cri et s'évanouit: Cherubino venait de lui clouer, avec son poignard, la main contre le lambris, six pouces au-dessous de la sonnette. . . . .

. . . .

. . . .

Deux heures après, Cherubino rentra à l'hôtel de Venise : il secoua Celestini, qui dormait comme un bienheureux; celui-ci s'assit sur le lit, se frotta les yeux et le regarda.

— Qu'est-ce que ce sang? lui dit-il.

— Rien.

— Et la comtesse?

— C'est une femme superbe.

— Pourquoi diable me réveilles-tu, alors?

— Parce que nous n'avons plus un calli et qu'il faut partir avant le jour.

Celestini se leva. Les deux enfans sortirent de l'hôtel comme ils avaient l'habitude de le faire, et l'on ne songea point à les arrêter.

A une heure du matin, ils avaient dépassé le

pont de la Maddalena; à cinq heures ils étaient dans la montagne.

Alors ils s'arrêtèrent.

— Qu'allons-nous faire? dit Celestini.

— Je n'en sais rien. Est-ce que tu es d'avis de retourner à la bergerie?

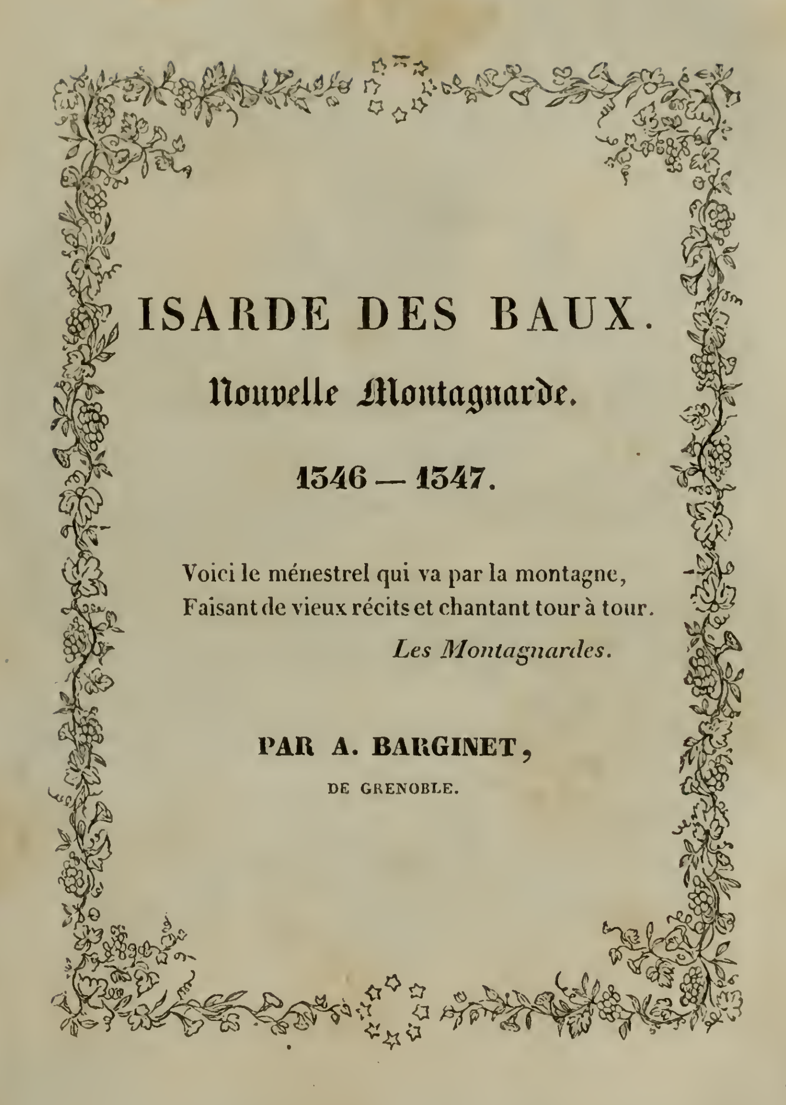
— Non, par Jésus!

— Eh bien! faisons-nous brigands.

Les deux enfans se donnèrent la main et se jurèrent aide et amitié éternelle. Ils tinrent saintement leur promesse, car depuis ce jour ils ne se sont point quittés.

Je me trompe, dit Jacomo en s'interrompant et en regardant la tombe de Hieronimo; ils se sont quittés il y a une heure.





ISARDE DES BAUX.

Nouvelle Montagnarde.

1546 — 1547.

Voici le ménestrel qui va par la montagne,
Faisant de vieux récits et chantant tour à tour.

Les Montagnardes.

PAR A. BARGINET,

DE GRENOBLE.

I.

LA PASSE-D'ARMES DU DAUPHIN.

— Oui, je t'aime, bel étranger; je t'aime comme le soleil qui se lève dans ton pays!...
Et elle poussa un cri de joie quand le bruit retentissant des pas d'un coursier vint frapper son oreille attentive.

La Dame aux blanches mains et le Chevalier more.



A une époque peu éloignée de celle où nous sommes arrivés, les antiquaires et les curieux qui visitaient la vénérable église métropolitaine de Romans, pouvaient feuilleter, en échange

d'une légère aumône, le cartulaire de cette cathédrale, que les chanoines réguliers de Saint-Benoît y avaient conservé. Ces tables chronologiques, annales funèbres des âges passés et qui avaient été l'œuvre successive de plusieurs générations de moines, renfermaient de précieux documens pour l'histoire nationale du Dauphiné. J'ai obtenu, comme tant d'autres voyageurs qui avaient écrit leurs noms inconnus sur la couverture en parchemin de l'antique manuscrit, la faveur de parcourir, avec un pieux respect, les listes mortuaires qu'il contient.

Parmi les actes de cette nature qui excitèrent le plus vivement mon intérêt, se trouva la formule originale de l'Obit, fondé, en 1348, par Albert de Malvoisin, chevalier, en faveur et pour le repos de l'ame de Ponce, son frère aîné, seigneur de Penne. Outre la création, suivant l'usage, d'une rente de dix florins d'or au profit de l'église, une longue note marginale, qui se rattachait à cet acte par un renvoi, contenait un récit circonstancié de l'événement tragique qui avait donné lieu à la pieuse fondation de messire Albert de Malvoisin. Je reconnus dans cette narration, entièrement écrite en langue vulgaire, que de dédaigneux philologues osent appeler le patois dauphinois, la preuve authentique d'un fait dénaturé par la tradition. Voici cette histoire, à laquelle j'ai essayé

de conserver, en général, sa forme naïve avec l'empreinte des préjugés populaires, dont son auteur s'était fait le fidèle interprète, en m'efforçant, au reste, d'éviter l'affectation continuelle du langage du temps.

Au nom de la sainte Trinité et par la gracieuse licence de monseigneur l'évêque et de la sainte église métropolitaine de Romans-sur-Isère, le frère Jehan des Angones a écrit le présent *Memento* des choses de ce temps pour la consolation des bonnes gens et l'effroi des méchans.

Or, par une belle matinée du mois de mai, en l'an de Notre-Seigneur 1346, un grand nombre de personnes notables et de menu populaire obstruaient le guichet principal de cette porte de la ville de Grenoble, sise au revers du mont Rabot, du côté de France. La foule bruyante et joyeuse couvrait toute cette côte rapide, bordée de vignes et de maisons de plaisance, au penchant de laquelle est la rue Châlemont, dont la voie conduit au palais du dauphin, notre sire.

Les bourgeois étaient venus en cet endroit avec un si grand empressement, pour ouïr les belles choses qui se racontaient touchant la passe d'armes que le gentil prince Humbert, deuxième du nom, que Dieu bénisse! faisait publier à son de trompe. Tels étaient les adieux que le Dauphin avait résolu de faire à ceux d'entre ses ba-

rons et feudataires qui se trouvaient empêchés de le suivre à la croisade, dont le très-saint-père Clément VI l'avait naguère proclamé généralissime (1). Aussi des chevaliers et seigneurs, tant de Dauphiné que de France et de Bourgogne, entraient à tout instant dans la ville avec un grand cortége de pages, de varlets et de gens d'armes, en compagnie de leurs dames, qui s'en allaient chevauchant ou en litière. Tous ces nobles avaient, suivant l'usage, déployé, dans cette circonstance, autant de luxe que leur fortune le permettait, tant en chevaux qu'en soie et en orfévrerie.

— Noël ! Noël ! criaient d'aucuns bourgeois, place aux hérauts de monseigneur le dauphin !

— Largesse ! largesse ! faisaient d'autres, honneur aux bons chevaliers !

— Place, bonnes gens, disaient de malins pages en jouant de la houssine et faisant caracoler leurs destriers, place à la noble lignée des Aynards !

— L'honneur des dames aux Aynards ! criait

(1) Cette croisade, dernier effort de la chrétienté contre les Musulmans, n'eut pas de résultat. Les fonds, les vaisseaux et les soldats manquèrent à la fois au Dauphin, qui, après quelques courses en mer, revint dans ses états, noble vénitien, béni par le pape, mais sans avoir su acquérir beaucoup de gloire dans cette tardive manifestation religieuse que l'esprit public ne protégeait plus.

le populaire. Vivent les pourpoints bleus et les lions de gueule!

— Rangez-vous, mes maîtres, disaient ensuite des écuyers couverts de fer, en brandissant leurs longues pertuisanes, voici la noble et haute gent des Allemands, nos seigneurs.

— Prouesse aux Allemands! criait aussi le populaire, vivent les amis du pauvre peuple, respect aux pourpoints verts et aux aigles d'or!

C'est ainsi qu'étaient accueillis les gentilshommes qui portaient sur leur écu les couleurs des puissantes maisons d'Allemand et de Monteynard, pour lesquelles les gens de tout état ont toujours été tant divisés en ce pays.

Un groupe de cavaliers avait été arrêté à l'entrée de la ville par la foule, qui allait toujours s'augmentant, et l'un d'eux, vieillard vêtu d'une longue robe de velours noir, fourrée d'hermines, portant au col une longue chaîne d'or et au côté une aumônière et une écritoire, avait de la peine à contenir la mule qu'il montait et que les cris de la multitude effrayaient.

Ce personnage n'était rien moins que messire François de Cagny, juge-mage du Viennois. Les efforts qu'il faisait pour se maintenir en selle arrachaient quelquefois un sombre sourire à un homme vêtu d'un pourpoint et d'un juste-aucorps rouges qui se tenait à cheval à peu de dis-

tance de lui. Il avait une longue barbe rousse, et un large chaperon noir, jeté sur une forêt de cheveux de la même couleur que sa barbe, était assujéti sur sa tête par des courroies attachées sous son menton.

— Criez! applaudissez! se prit à dire le juge entre ses dents, bourgeois de la bonne ville; ce sont vos épargnes qui paieront les frais de la passe d'armes. N'est-ce pas une honte que tant de larrons, qui sont parmi cette foule, s'écartent avec de si grands respects à l'approche des barons et gens d'armes, et qu'ils n'aient point d'égards pour les cheveux blancs d'un juge delphinal?...

—Faut-il leur apprendre à ces vilains qui vous êtes, messire, et qui je suis aussi, par la corde?... dit l'homme au pourpoint rouge.

— Arrière! arrière! drôle, s'écria messire de Cagny, ne vous avisez pas de toucher les pans de ma robe, il faudrait vous la donner, ce dont vous n'auriez aucune vergogne, mécréant que vous êtes; arrière et silence si vous craignez les verges!

L'homme vêtu de rouge s'éloigna en rechignant et en faisant entendre un grognement semblable à celui d'un oursin dont le bâton du maître vient de caresser l'échine.

On remarquait auprès du digne juge delphinal

un jeune cavalier monté sur le plus bel alezan que l'Andalousie eût jamais nourri, et dont le costume étranger était bien fait pour attirer l'attention des bourgeois. Il portait, au lieu de heaume ou de chaperon, une calotte d'acier brillant, surmontée d'un fer de lance et qu'entourait une riche étoffe de soie roulée autour de sa tête. Une brillante cotte de mailles couvrait son corps et ses bras, et un manteau d'une fine étoffe bleue était assujéti sur ses épaules par deux agrafes en diamans. A son côté pendait un cimeterre de forme recourbée; dans sa main droite, il tenait une sorte de lance fort courte; à l'arçon de sa selle pendait un écu en forme de losange, sur lequel était blasonée une étoile d'or en champ d'azur. Un vieillard le suivait, monté sur un cheval moins fringant, mais de semblable race que le sien. Sa longue barbe blanche tombait sur sa poitrine, et sa robe de laine noire, serrée autour de son corps par une ceinture de cuir, le faisait ressembler à quelque pieux ermite des anciens temps.

— Seigneur, dit l'étranger au juge, en employant la langue d'Oyl et après l'avoir salué avec politesse, te plairait-il m'apprendre la cause de tout ce tumulte, et pourquoi je ne puis entrer dans une ville dont les portes sont ouvertes?

—Sire chevalier, répondit le juge, le Dauphin, notre seigneur, va partir incessamment pour la

croisade que le pape a fait prêcher contre les infidèles et...

Un sourire dédaigneux froissa les lèvres de l'étranger.

— En conséquence, il a convoqué les nobles du pays pour assister à la passe d'armes qui doit avoir lieu dans trois jours, en un champ auprès de cette ville. Tout homme libre et de haute lignée peut y faire preuve de prouesse en l'honneur des dames et de la sainte Vierge Marie.

— Dieu soit loué! répartit l'étranger; penses-tu, seigneur, que je puisse y tirer l'épée afin de m'assurer si les cuirasses de vos barons seront à l'épreuve de celles des infidèles?

— Si vous êtes de noble sang, dit le juge, je n'y mets aucun doute. Mais de quel pays venez-vous donc, sire chevalier, comme tout m'annonce que vous l'êtes, si vous ne connaissez pas les usages pratiqués en pareille circonstance?

— Prends pitié de mon ignorance, seigneur, dit l'étranger en inclinant sa noble tête; je viens effectivement d'une lointaine contrée. J'ai fourni plus d'une course contre des chevaliers comme ceux-ci, mais je suis trop jeune pour connaître bien leurs usages.

— Alors, sire chevalier, ajouta le juge, je me ferai un plaisir de vous offrir l'hospitalité dans cette ville, où probablement vous ne connaissez

personne. Je m'appelle François de Cagny, et j'occupe la charge de justicier sous le bon plaisir du Dauphin, à qui Dieu soit en aide!

— Tes paroles courtoises, seigneur juge, reprit le jeune homme, sont douces à entendre, et je te remercie, du fond de mon cœur, de ton offre généreuse. Mais permets-moi d'en parler à l'ami qui m'accompagne...

— Qu'il soit fait suivant votre bon plaisir, dit messire de Cagny.

L'étranger adressa quelques paroles dans une langue inconnue au vieillard qui l'accompagnait; celui-ci réfléchit un moment et lui fit un signe d'assentiment.

— J'accepte, seigneur juge, ajouta-t-il, la place que tu m'offres à ton foyer, puisses-tu être juge du peuple durant de longues années!

Alors messire de Cagny, à qui le langage et l'extérieur avenant de l'étranger plurent beaucoup, se prit à lui nommer tous les personnages qui entraient, et à lui expliquer tout ce qui paraissait nouveau à ses yeux. Tout à coup des sons de trompettes annoncèrent l'approche de quelque puissant noble, et le jeune étranger tourna les yeux du côté où le bruit se faisait entendre.

Une jeune et belle dame, montée sur un palefroi, marchait environnée, à quelque distance,

d'hommes d'armes aux couleurs du Dauphin. Elle tenait en main un chasse-mouche en plumes de paon, duquel elle se servait avec beaucoup de grâce, et elle souriait en saluant les bourgeois qui applaudissaient sur son passage.

— Oh! seigneur juge, s'écria l'étranger avec admiration, quelle est cette noble et belle créature? Elle brille comme une étoile du ciel, elle est fraîche et riante comme une jeune fleur des jardins de mon pays.

— Elle est belle en effet, répondit le juge en souriant, mais, mon jeune et noble hôte, il ne faut pas se livrer ainsi à un premier mouvement d'admiration, autrement je craindrais pour votre cœur.

— Quelle est-elle, seigneur juge, quelle est-elle? reprit l'étranger avec vivacité.

— C'est madame Isarde des Baux, repartit le sire de Cagny, la sœur cadette de madame Marie, l'épouse de notre bien-aimé Dauphin. Il faut se garder de ses attraits, car elle a rendu bien malheureux plusieurs de nos jeunes nobles qui l'ont aimée... Voyez-vous ce cavalier, jeune encore, mais triste et abattu, qui suit le cortége que le Dauphin, par honneur, a envoyé au-devant d'elle : c'est un homme qu'on dit bien à plaindre, c'est Ponce de Malvoisin, l'époux de la belle Isarde.

— Son époux!... murmura l'étranger. Quoi!

cette fille, plus belle que les vierges de Géorgie, n'est plus libre...

Dans ce moment un cavalier, qui caracolait devant la dame, fut rudement renversé de dessus son cheval qui avait glissé sur la route montueuse; le palefroi d'Isarde s'effraya, et elle-même perdit la tête et abandonna les guides de sa monture, qui s'emporta à travers la foule, dont les cris tumultueux augmentèrent l'effroi. Elle continua à fuir du côté où le rocher escarpé de Rabot s'avance vers l'Isère, qui forme à sa base un gouffre effroyable.

Aussi prompt que l'éclair, le jeune étranger, tandis que la foule levait les mains vers le ciel, et que les écuyers du Dauphin se regardaient en frémissant, pique son alezan et se précipite sur le rocher; puis, brandissant le dard qu'il tenait à la main, il le lance avec tant d'adresse qu'il atteint le palefroi au poitrail.

Le peuple applaudissait à ce coup hardi qui avait sauvé la vie d'Isarde, mais le jeune étranger, descendant lestement de cheval, était accouru auprès d'elle; il l'aidait à se relever, et, s'agenouillant devant elle :

— Femme plus belle que le sourire des anges, dit-il, pardonneras-tu à mon audace? Si ma main n'était habituée à lancer le djerid, je n'aurais point osé frapper ton palefroi, mais je me serais

élancé sur ses traces, et je serais mort avec toi si je n'avais pu te sauver. Veuille monter sur le bon cheval de ton esclave, ô noble dame, et je le tiendrai près du mors, afin que tu ne coures plus aucun danger.

La dame Isarde ne sut répondre que par quelques mots entrecoupés, tant elle était émue et confuse de ce qui lui était advenu; mais elle jeta un doux regard sur son libérateur et celui-ci baissa les yeux avec modestie. Puis elle lui tendit une main tremblante et saillit sur son alezan. Le jeune étranger fit signe au vieillard de le suivre, et messire de Cagny se joignit aussi au cortége, qui arriva peu après au palais du Dauphin, notre sire.

Chacun admira, chemin faisant, la bonne mine et la noble démarche de ce jeune étranger qui allait auprès d'Isarde en tenant la bride de l'alezan. On fit ce jour-là de merveilleuses histoires sur cette aventure, et le soir toute la ville de Grenoble en retentit, et les commères de la bonne ville, en devisant sur les places et aux portes de leur logis, ne parlaient que du bel étranger.

Lui, cependant, avec son compagnon à longue barbe, s'était retiré en l'hôtel de messire de Cagny, qui est situé rue des Clercs, sur la rive gauche de l'Isère. Un beau jardin, planté d'ormels et de tilleuls, ombrage ce lieu solitaire,

qu'arrose une fontaine limpide dont l'onde fuit en bruissant au travers d'une verte pelouse. C'était là que le juge delphinal venait, aux approches de la nuit, après les belles journées du printemps et de l'été, respirer un air pur et oublier les travaux de sa charge au milieu de sa famille. Elle se composait de deux filles blanches comme les colombes qui se jouaient sur les grands arbres du jardin, et d'un fils, jeune encore, qui étudiait les lois par obéissance pour son père.

La famille du juge, réunie à ses hôtes, s'en vint donc le soir sur la pelouse, et il dit à ses hôtes :

— Voilà, messeigneurs, tout ce que je possède de plus précieux; dites-moi maintenant ce que je pourrais faire pour vous rendre plus agréable le séjour dont vous honorez la maison de mes pères.

— Seigneur, répondit le jeune étranger, je te salue. Tes filles sont belles comme les sœurs des génies, et ton fils a la grâce du palmier. Rien n'est plus agréable à ma vue que le bonheur d'un père au milieu de ses enfans. Mais mon langage t'étonne, et tu ne dois pas moins être surpris, malgré ta courtoisie, de la facilité avec laquelle j'ai accepté ton offre. Tu ne m'as pas demandé mon nom, moi je dois te le dire.

Messire de Cagny s'inclina avec politesse, et les jeunes filles regardaient avec étonnement le

bel étranger, tandis que leur frère examinait la forme étrange de ses armes et de ses vêtemens.

— Voici, continua le jeune homme; vous avez entendu parler du puissant kalife de Cordoue, je suis le fils de son frère, et l'on m'appelle Almanzor. Des circonstances, qu'il faudrait trop de tems pour vous retracer, m'ont engagé à visiter cette terre, qui a appartenu à mes ancêtres. Je suis venu dans ces contrées, où j'ai retrouvé quelque chose de notre patrie, avec ce vieillard, qui a élevé mon enfance. Le nom du savant Noureddin n'est point arrivé jusqu'à vous, mais dans Séville, Grenade et Cordoue, il n'est pas un fidèle croyant qui ne le respecte.

—Noble seigneur, répondit messire de Cagny, je rends grâces au hasard qui m'a favorisé dans cette circonstance; vous êtes dans la maison d'un chrétien, mais l'hospitalité me fait un devoir d'oublier la différence de notre foi. Néanmoins, dans ce moment où l'on parle de croisade, ne dites point à d'autres le secret que vous venez de me confier.

—La sagesse parle par ta bouche, seigneur juge, reprit Almanzor; mais je porte avec moi des lettres des rois chrétiens d'Espagne, et une bonne épée pend à mon côté... Au reste, je ne dois pas long-temps abuser de ta généreuse assistance. Je vais parcourir les belles montagnes

et les douces vallées de ce pays, qui renferment pour moi un mystère que j'ai hâte d'accomplir.

Comme il disait ces mots, un jeune varlet, qui portait brodées sur son pourpoint les couleurs du Dauphin, entra dans le jardin et s'avança jusqu'à l'endroit où ils étaient assis. Il tenait en main une belle épée attachée à une écharpe de soie mi-partie verte et rose, et un heaume d'acier. Il déposa ces objets aux pieds du chevalier more.

— Sire chevalier, lui dit-il, ceci vous est envoyé par une noble dame qui gardera toujours le souvenir de la prouesse que vous avez faite pour l'amour d'elle, et monseigneur le Dauphin vous convie à la passe d'armes qui s'ouvrira dans trois jours, son altesse regrettant que messire de Cagny ait été plus heureux que lui en vous recevant en son logis, comme mon dit seigneur l'aurait voulu faire.

— Enfant, répondit Almanzor, dis à la dame qui t'envoie que son esclave baise la poussière de ses pieds et prie-la d'agréer ce souvenir de lui.

En même temps il détacha une aigrette en diamant qui brillait sur son turban et il la remit au valet.

— Quant à la passe d'armes, ajouta-t-il en riant, à Dieu ne plaise que je refuse l'offre du noble Dauphin, et que le fils de mon père se

tienne à l'écart le jour où des épées se croisent.

Il sera long-temps parlé en ce pays, parmi les nobles et gens de guerre, de cette passe d'armes du Dauphin, qui eut lieu le quinzième jour de mai de l'année 1346. Le champ avait été préparé dans la plaine de Grenoble, non loin de l'endroit où le furieux Drac, qui descend des montagnes en poussant d'affreux mugissemens, se jette dans les ondes grisâtres et rapides de l'Isère. Le dauphin Humbert, notre sire, ouvrit lui-même la lice et disputa le prix de la journée avec deux chevaliers de la maison des Allemands, les plus rudes joûteurs qui furent oncques en ce pays, renommé par la prouesse de ses gens d'armes. Après plusieurs passes applaudies des dames et de la multitude qui était accourue à cette fête, le Dauphin, notre sire, se retira par courtoisie et vint s'asseoir sur son trône auprès de madame Marie, sa noble épouse, et de madame Isarde des Baux, sa belle-sœur.

Cette dernière semblait inquiète et préoccupée, et ne répondait qu'avec distraction aux galanteries du Dauphin. Une pâleur inaccoutumée couvrait, comme un voile de lin, son visage si beau; un sourire triste froissait quelquefois ses lèvres incarnates et fraîches comme des feuilles tombées de la rose d'un églantier. A chaque fois que le son de la trompette et la voix des hérauts

annonçaient un nouveau tenant, Isarde tournait vers l'entrée de la lice ses yeux humides et brillans, puis elle soupirait et retombait dans sa méditation profonde, quand elle avait reconnu le chevalier qui se présentait.

Tous les hommes de ce temps, qui ont pu voir madame Isarde, disent que jamais beauté plus séduisante et plus parfaite ne parut en la cour du Dauphin et ne fut chantée par les trouvères et ménétriers; mais ils disent aussi que nul ne pouvait supporter l'éclat de ses yeux et qu'il y avait dans son regard quelque chose de semblable à un charme et qui produisait une impression irrésistible sur celui qui en était l'objet. Tout à coup les yeux de la belle Isarde brillèrent de joie et de bonheur; une subite rougeur vint colorer son visage, et elle tressaillit sur son siége doré, lorsque la lice fut ouverte à un chevalier qui portait une écharpe verte et rose.

Les trois mieux fesant de la journée, à l'aspect de ce nouveau combattant, baissèrent la visière de leur heaume, et s'affermirent en selle en brandissant leur longue lance. Ce guerrier s'avança fièrement en faisant caracoler le bel alezan qu'il montait. Il n'avait pour armure qu'une cotte de mailles d'acier, son casque était sans visière, et une superbe peau de tigre, dont les griffes étaient

d'or, retenue par une zône en cuir rouge de Cordoue, et brochée d'or, lui servait de selle. Chacun reconnut le jeune étranger, qui, trois jours auparavant, avait sauvé les jours de madame Isarde.

Il fit le tour de la lice avec une grâce parfaite, et en saluant les dames, mais il s'arrêta un moment devant le trône du dauphin, où se trouvait Isarde, et il se pencha avec respect jusque sur la crinière flottante de son coursier. Puis il saisit une lance que lui donna un hérault, et prit du champ pour la lutte. Il résista bravement à deux des mieux fesant de la journée, et jeta rudement hors de selle le troisième qui était messire Ponce de Malvoisin, l'époux de madame Isarde.

Les applaudissemens et les noëls de l'assemblée éclatèrent de toutes parts; alors le chevalier more fit de nouveau le tour de la lice. On attacha, par ses ordres, un voile de soie à une lance, et avec son cimeterre recourbé, il le coupa en deux en passant auprès, et quoique son alezan courût avec la rapidité du vent. Puis il demanda un arc et des flèches, et chercha un moment dans l'air un objet qu'il pourrait atteindre. Il y avait au ciel un petit point noir que l'œil avait de la peine à apercevoir, c'était un épervier qui planait au-dessus de la lice; le chevalier banda son arc; aussitôt quelques gouttes de sang tombèrent sur les blanches

mains d'Isarde, et l'oiseau percé d'outre en outre s'abattit au pied du trône.

Ces preuves d'adresse, après celles de valeur que le chevalier avait données, excitèrent l'enthousiasme de tous les assistans, et le premier prix de la journée lui fut déféré d'une voix unanime. Mais le jeune étranger vint saluer de nouveau le dauphin et les dames, et s'éloigna rapidement, malgré les cris des héraults qui l'invitaient à demeurer au nom des dames et de son altesse le dauphin.

Il était nuit depuis plusieurs heures, et un silence profond régnait sur la ville. Les bourgeois étaient rentrés dans leurs logis, les nobles avaient quitté les salles de festins et de danse, les flambeaux s'éteignaient dans les hôtels où naguère se pressait une foule brillante. Il ne restait plus aucune trace de la fête, et le calme du sommeil succédait à l'agitation de la belle journée qui venait de finir. Tandis que le vieux more Noureddin consultait les astres du haut du belvédère de l'hôtel de Cagny, Almanzor se promenait avec agitation sous les tilleuls du jardin. Après la passe d'armes, le varlet qui lui avait remis l'écharpe, l'épée et le heaume, était venu l'inviter, de la part d'une noble dame, de s'y trouver à l'heure de minuit.

La beauté d'Isarde avait fait une vive impression sur ce cœur jeune où germaient toutes les passions que nourrit le soleil d'Orient; mais Noureddin avait découvert, par le moyen de sa science, qu'un affreux malheur était attaché à l'amour de cette femme, et de son prince. Almanzor s'était promis de résister au penchant qui l'entraînait; et d'ailleurs, élevé dans les mœurs galantes, mais sévères des mores d'Espagne, il regardait l'adultère comme un crime.

— Et cependant, disait-il dans son langage, ô femme plus belle que les houris du Prophète, jeune et brillante fleur des jardins de l'Alhambra, je t'aimerai toujours, et ton souvenir me suivra partout! O fille des montagnes, ton sourire est enchanteur comme un rayon de l'aurore, ton haleine est parfumée comme les brises du Douro... Je t'aime!...

Ce fut ainsi que, combattu par l'amour et le devoir, le noble Almanzor se para des couleurs de sa dame, et assista à la passe d'armes, malgré les sages avis de Noureddin. Un regard d'Isarde tomba sur lui, et toutes ses résolutions s'évanouirent; il ne resta dans son cœur qu'une voix passionnée qui lui parla d'amour et de mystérieuses voluptés; son sang circula plus brûlant dans ses veines, et il écouta les paroles du varlet

comme un voyageur altéré presse sur ses lèvres le fruit savoureux dont le suc rafraîchissant ranime ses forces épuisées.

La cloche appelait les moines à matines, et douze fois le son lugubre de l'horloge de Notre-Dame avait retenti dans les airs, lorsque Almanzor entendit, auprès de lui, quelqu'un qui frappa trois coups dans sa main. C'était le signal convenu, il répondit de la même manière, et le varlet s'approcha, lui jeta sur les épaules un long manteau de couleur sombre, et lui fit signe de le suivre.

Le varlet ouvrit une petite porte qui était au fond du jardin, et la referma avec soin, puis il mit son doigt sur ses lèvres, et marcha devant le chevalier more. Ils passèrent dans plusieurs rues silencieuses et désertes, et arrivèrent au pont où ils furent arrêtés par les gardes ; mais le galant messager dit quelques mots à l'oreille du chef, et la barrière leur fut ouverte. Peu de temps après, ils parcouraient dans l'obscurité les vastes corridors du palais delphinal. Le page avait pris la main d'Almanzor pour le guider dans ce labyrinthe où l'on n'entendait que le bruit de leurs pas qui retentissaient sur les dalles sonores. Enfin ils s'arrêtèrent devant une porte qui s'ouvrit à un seul coup que le varlet y frappa avec le fourreau de son épée.

Almanzor se trouva alors dans une pièce ornée de belles tapisseries, et qui n'était éclairée que par la lueur vacillante d'une lampe suspendue au plafond. Il regarda autour de lui avec l'incertitude et l'agitation que cause l'espérance; aussitôt il reconnut Isarde à demi couchée sur un lit de repos, et qui l'accueillit avec un doux sourire. Elle avait une longue robe blanche, négligemment serrée autour de son corps dont les formes merveilleuses se dessinaient mollement dans cette pose séduisante. Un réseau d'or ne retenait plus sa chevelure noire comme le jais, et qui tombait sur son sein en nattes ondoyantes... Le More se précipita à ses pieds.

— Ame de ma vie, dit-il en imprimant un baiser brûlant sur la main qu'elle lui tendit, que veux-tu de ton esclave?

— Noble étranger, repartit-elle d'une voix douce, ta loyauté doit égaler ta bravoure et ton adresse. Dis-moi, la main sur ton cœur, ce que tu penses de la faveur que je t'ai octroyée en te faisant appeler auprès de moi.

— Je pense, ô mon étoile, qu'il y a un mystère dans nos cœurs, et que tu m'aimes comme je t'aime...

— Almanzor!... oh! je sais ton nom, vois-tu!.. C'est la vérité que tu viens de dire, que Dieu me pardonne... oui je t'aime...

— Douces paroles qui tombent sur mon cœur comme une rosée du ciel!... ô ma bien-aimée, que tu es belle! mais pourquoi le sort funeste ne t'a-t-il pas montré à moi, lorsque, jeune et tendre vierge, tu n'avais encore soupiré que dans la solitude des bois... Oh! alors je t'aurais enlevée au milieu de tous les braves chevaliers qui honorent ta beauté, je t'aurais conduite dans mon pays, où le printemps est éternel, où les fleurs, les parfums, les danses légères auraient embelli ta vie... Mais, Isarde, ô ma bien-aimée, tu es l'épouse d'un autre, et tu ne peux être à moi...

— Ne le crois pas, mon Almanzor, mon sauveur, mon amour, nul homme n'a encore effleuré de son haleine ces lèvres qui s'enivrent de tes baisers, et cet odieux époux... lui!... oh! jamais... jamais...

Quand le jour parut, Isarde des Baux, l'épouse de messire Ponce de Malvoisin, trouva sous ses pieds un poignard qui était tombé de la ceinture du chevalier more!

II.

LA TOUR DE L'ÉMIR.

Oh ! que la justice des hommes serait puissante et terrible, s'il était en son pouvoir d'infliger aux grands coupables le supplice d'un amour semblable à celui qui dévorait mon cœur !...

La vallée de Chartreuse.

Au moment de son départ, le dauphin Humbert, notre sire, avait remis tout son pouvoir entre les mains de monseigneur Henri de Villars, archevêque de Lyon. Les seigneurs du pays, qui n'avaient point suivi leur suzerain à la nouvelle croisade, s'imaginèrent pouvoir, en son absence, se livrer à tous les caprices de l'autorité féodale. Plusieurs se firent la guerre, pillèrent les monastères et enlevèrent les femmes et les filles des châtellenies voisines de leurs terres. Mais le saint prélat, animé de l'amour de la justice, tint d'une main ferme les rênes du gouvernement. Il leva le ban des communes, et, au nom du Dauphin, fit déposer les armes aux nobles qui avaient compté sur sa faiblesse à cause du caractère sacré dont il était revêtu. Les plus séditieux furent arrêtés dans

leurs propres châteaux et livrés aux justiciers du pays. L'or et tous les biens dérobés aux pauvres religieux leur furent intégralement restitués, et bientôt la terreur qu'inspira la juste sévérité dont il usa imposa silence aux gentilshommes déloyaux qui avaient violé les lois. Jamais le Dauphiné ne jouit d'une plus profonde paix que sous la régence de monseigneur de Villars; aussi fut-il béni par le peuple et dignement loué par le Dauphin, notre sire, lorsqu'il revint dans ses états.

Le château de Penne est situé dans la baronie du Buis, et domine un agréable vallon planté d'oliviers et de vignes. Les bonnes gens de nos montagnes font remonter l'origine de ce vieux monument au temps où les Sarrasins occupèrent le pays avant que le glorieux évêque Isarn parvînt à les en chasser pour toujours. Le nom de *Tour de l'Emir*, qui est demeuré attaché à la partie la plus ancienne du manoir, semble confirmer cette tradition. Les créneaux de ce donjon seigneurial apparaissent de loin sur la colline boisée dont ils occupent le faîte. Des arbres majestueux et qui se perdent dans les nues couvrent de leur ombrage tous les chemins qui y conduisent. Des ruisseaux limpides descendent avec un doux murmure des hauteurs voisines, et serpentent sur le flanc de la colline au pied de la-

quelle est bâti le village qui est la propriété des seigneurs de Penne.

Ce fut en ce lieu qu'après les fêtes qui précédèrent le départ du Dauphin Humbert, messire Penne de Malvoisin conduisit sa noble épouse. Ce seigneur, dont la famille est illustre en Dauphiné par l'antiquité de son origine, était devenu vivement épris des beautés de madame Isarde des Baux, lors du mariage de Humbert II avec Marie, sa sœur. Il s'était distingué à la bataille de Varey, sous Guigues VIII, et depuis il avait rendu d'importans services à la couronne delphinale. Ses vœux furent d'abord repoussés par madame Isarde; mais le Dauphin et son épouse s'interposèrent en sa faveur, et le mariage fut résolu. Néanmoins on assure que la noble dame ne se rendit aux vœux de messire Ponce de Malvoisin qu'après avoir eu avec lui un entretien secret. La profonde tristesse dans laquelle parut dès lors plongé le noble seigneur, tristesse qu'il conserva jusqu'à sa mort funeste, fit penser qu'il s'était passé d'étranges choses dans cet entretien. D'autres disaient que la belle Isarde avait commerce avec les fées et les nécromans, et qu'elle possédait un charme pour faire mourir de langueur et d'amour tous les pauvres gentilshommes qui levaient les yeux sur elle.

Depuis ce temps on a su que, dans cet en-

tretien, Isarde, abusant de l'influence vraiment magique que ses attraits et son regard de feu exerçaient sur le cœur et la raison du sire de Malvoisin, avait obtenu de lui le serment de vivre avec elle, après le mariage, comme par le passé, aussi long-temps que ce serait le bon plaisir de la dame. Pourquoi la dame imposa-t-elle cette condition à son futur époux? on l'ignore; c'est un mystère que nul ne put jamais approfondir. Plus amoureux que prudent, le noble Ponce s'abandonna aux décevantes illusions de l'espérance, et jura sur son écu et sur la Sainte Trinité l'allégeance qu'exigeait Isarde pour devenir sa femme. Mais à peine cet imprudent serment fut-il prononcé, qu'il sentit le froid du désespoir se glisser dans son cœur, et telle fut la cause du chagrin qui s'empara de lui.

C'était cependant un chevalier aussi brave que beau, le sire de Malvoisin ! Expert dans la gaie science, il faisait, par son esprit, l'ornement de la cour delphinale, comme il maniait la lance et l'épée aussi bien que les plus nobles paladins de jadis. On ne peut dire tout ce que l'amour lui inspira d'ingénieuses inventions pour plaire à sa dame, et obtenir d'elle la fin du supplice auquel elle le condamnait. Souvent il s'agenouillait devant elle, et la priait par tous les saints de briser la chaîne qui retenait son amour. Il passait ainsi

de longs jours à gémir et à la supplier. Il faisait venir en son manoir les plus habiles ménétriers qui jouaient sur leur rote les airs les plus tendres. Ou bien, réunissant sous les frais ombrages qui avoisinent sa demeure seigneuriale, toute la jeunesse de son fief, il se plaisait à faire exécuter sous les yeux de sa dame les danses et les jeux les plus agréables. Mais ce fut en vain, Isarde le repoussait froidement ou lui rappelait avec sévérité le serment fatal qu'il avait prononcé; et bien des fois encore elle riait comme une folle en lui reprochant sa faiblesse. Messire Ponce de Malvoisin, désespéré, eut recours à Dieu. Pour fléchir l'indomptable caprice de sa dame, il s'approcha du tribunal de la pénitence, et communia dévotement, pensant qu'il était victime de quelque enchantement. Il donna à la sainte église métropolitaine de Romans cent livres de cire vierge et un crucifix d'or pur; mais ses prières et ses dons furent stériles, Isarde ne se donna point à lui.

Le lendemain de la passe d'armes où le sire de Malvoisin avait eu le malheur d'être désarçonné par le chevalier more, il lui sembla qu'un changement favorable à ses amours, si déplaisantes et si tristes, s'était opéré dans le cœur de sa dame. Elle rougit à son aspect, le son de la voix de son époux et seigneur la fit tressaillir, et

lorsque le noble Ponce, ému et alarmé de l'état dans lequel il la voyait, prit sa main qu'il baisa respectueusement, il la sentit trembler sous ses lèvres, et il vit quelques larmes rouler dans ses yeux abattus. On aurait dit que la fière Isarde avait succombé dans quelque lutte secrète avec son cœur, et que maintenant une fausse honte de sa faiblesse l'empêchait seule de remplir ses devoirs d'épouse... O douces larmes! tressaillemens précieux, le noble Ponce va-t-il enfin recevoir le prix de son ardent et loyal amour? Son Isarde bien-aimée lui rend-elle les droits qu'il n'échangerait pas contre la couronne du Dauphin, son seigneur? O qu'elle est belle sa noble dame, la châtelaine de Penne, le tendre objet de sa passion et de ses rêves!... Il l'espéra, et un doux rayon du jour pénétra dans la nuit de sa vie d'angoisse et de douleur; mais généreux et bon il ne voulut point abuser de la victoire qu'il croyait avoir remportée, et ivre d'espérance et d'amour, il emmena sa dame dans l'antique manoir de ses pères. Là, dans une solitude profonde, au sein de ce paysage délicieux où la brise matinale fait rêver d'amour; oh! sans doute Isarde sera à lui, son Isarde adorée lui fera le sacrifice de sa pudeur mystérieuse.

Funeste déception! plus amère encore que la douleur de son hymen sans caresses et sans vo-

luptés. Une sombre pâleur est revenue sur le front du noble Ponce; le chagrin et le désespoir ont repris leur empire sur son cœur délaissé; les riantes fleurs de la jeunesse se sont de nouveau flétries sur ses traits décolorés. Durant la longue journée, il erre comme un spectre dans les sombres corridors du manoir, ou sous les arbres antiques qui avoisinent sa demeure; le seigneur féodal plongé dans une triste rêverie ressemble à l'ame en peine de l'un de ses ancêtres, chassée du purgatoire pour quelque faute secrète qu'elle vient expier en gémissant sur la terre. Le soir, il passe en soupirant devant la porte, toujours scellée, de l'appartement où repose sa dame; ses serviteurs sont touchés de sa peine; ils n'osent, comme ses vassaux consternés, lui adresser aucune parole, et, à la veillée, ils pleurent en parlant de leur bon seigneur.

Mais Dieu a entendu sans doute les prières de messire de Malvoisin. Son insensible épouse ne rit plus de sa douleur; elle semble elle-même atteinte du mal qui dévore le noble sire. Isarde ne prend plus aucun soin de sa parure; sa volonté, qui n'a besoin de s'exprimer que par un de ses terribles regards, a éloigné d'elle les femmes qui la servaient. Souvent, elle parle tout haut, comme si elle s'adressait à quelqu'être visible pour elle seule, et cette circonstance fait

penser que la voix du peuple qui l'accusait d'entretenir un commerce sacrilége avec les esprits de ténèbres, ne s'est point trompée. Elle pleure, elle gémit. Elle paraît rarement à la table, jadis hospitalière, des seigneurs de Penne, et alors son aspect désolé inspire à la fois la terreur et la pitié. Ses yeux, si brillans et si beaux, sont devenus rouges, et des pleurs paraissent toujours suspendus aux longs cils noirs qui ornaient ses paupières, comme des gouttes de rosée séjournent encore, après le lever du soleil, dans le calice d'une rose flétrie. Ses cheveux tombent épars sur ses blanches épaules dont aucune parure ne voile plus la nudité. Son regard demeure sombre et fixe, et quelquefois un sourire passager vient surprendre ses lèvres, au milieu de cette rêverie, comme si quelque trompeuse image d'espérance et de bonheur lui apparaissait tout à coup. Quel effrayant mystère règne donc entre ces nobles époux, tous deux pleins de jeunesse et de beauté ?...

Isarde sortait quelquefois du château et parcourait seule les collines voisines. Un jour, elle s'assit tristement auprès d'une source que des saules ombragaient de leurs feuillages flexibles. Elle poussa un cri d'effroi en apercevant son visage amaigri dans l'onde paisible de la fontaine, et elle pleura amèrement; mais alors il lui sembla

que son nom venait d'être prononcé auprès d'elle, elle retint sa respiration, et écouta attentivement. De l'autre côté de la fontaine était un massif de buis, c'était de là que la voix était partie.

— N'as-tu rien entendu, Romain, il m'a semblé qu'un cri déchirant, comme celui d'une personne qui souffre, avait gémi dans l'écho ! Vois mon Romain, je suis toute tremblante.

— Non, vrai Dieu! ma mie, l'écho n'a fait que répéter le bruit du baiser que tu viens de m'octroyer, répondit, en riant, un jeune pâtre à qui cette question était adressée. — Écoute, Yolette, continua-t-il avec plus de gravité, je ne veux plus que tu ailles sur le col noir pour entendre les contes que te fait la vieille Guite, c'est une sorcière maudite que les justiciers de monseigneur le dauphin devraient rajeunir dans un bon bain de fagots.

— Oh! ne dis pas cela, Romain, la pauvre Guite est si malheureuse ! d'ailleurs elle m'a prédit que tu serais mon mari, et que tu m'aimerais toujours.

— Voilà une belle chose, Yolette, fi ! c'est un grand péché que d'aller chez une fée comme Guite. Un beau jour, vois-tu, elle viendra te prendre pour t'emmener au sabbat, et tu deviendras alors comme la dame de Penne...

— Chut ! ne parle pas de cette noble dame, Guite

m'a dit sur elle des choses étranges... Oh ! il est bien vrai qu'elle est fée , mais je n'ai aucune peur d'elle. Un jour que mes chèvres s'étaient égarées et que je pleurais et me lamentais sur la montagne où j'avais été les chercher, ce fut la vieille Guite qui me les ramena. Pourquoi me feraitelle du mal, à moi qui lui porte du fruit et du lait, et qui vais souvent la consoler?

— Et que t'a-t-elle dit de la dame de Penne ? Oh! dis-le moi, Yolette, et je t'apprendrai une douce chanson.

— Nenni, mon bon ange, je ne le puis, et si je ne te le répète à toi, mon bien aimé, c'est que je ne dois le répéter à personne. La sainte Vierge viendrait, je crois, me le demander que je n'oserais.

— Tu vois bien, Yolette, que Guite t'a jeté un sort. Oh! je lui tirerai un bon coup d'arbalète, si les estafiers de monseigneur le dauphin ne viennent un jour en délivrer le pays et la lier sur un roussin avec des cordes de chanvre.

— Elle ne craint, ni toi, ni les estafiers du Dauphin, elle sait quand elle doit mourir!

— Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit , ainsi soit-il! Oh! certainement, Yolette, c'est une maudite sorcière.

— Elle dit qu'elle sera tuée par un prince more, qui doit venir en ce pays pour chercher un anneau magique qui a appartenu à ses pères, il y a

long-temps, bien long-temps... Guite l'a trouvé dans un vieux tombeau des Sarrasins.

— Que Dieu nous bénisse ! il y a du sortilége là-dessous, Yolette, et je ne rirai plus autant quand j'entendrai chanter la romance de l'Émir... Mais je reconnais la voix de ton père, il faut nous quitter. Oh! quand donc aurai-je les vingt florins qu'il exige pour nous marier?...

— La sainte Vierge nous assiste !... Adieu, Romain, espérance et courage !

Ils s'enfuirent tous deux d'un côté opposé, et madame Isarde demeura plongée dans une sombre rêverie, car les discours de la naïve et amoureuse bachelette lui avaient suscité une étrange idée. Quelques heures après, et quand les premières ombres du soir commencèrent à entourer les vieux créneaux de Penne, Yolette, pâle et tremblante, était seule en présence de sa châtelaine dans une des chambres de la tour de l'Émir.

— Ne craignez point, jeune fille, dit la dame, avec bonté, vous ne sortirez point d'ici sans être la bachelette la plus heureuse de la châtellenie, car vous avez un ami, n'est-ce pas?

— Il est vrai, noble dame, mais qui peut vous avoir révélé ce secret ?

— Que t'importe, jeune fille, il suffit pour ton bonheur que j'en sois instruite. Oh ! que ne puis-je être aussi facilement heureuse !.. Yolette, je suis

triste et souffrante, tu le vois, ma belle enfant... Viens auprès de moi, et ne trembles plus ainsi... J'ai besoin d'entendre les doux sons de ta voix; viens, et dis-moi quelque ballade de l'ancien temps... Ne me refuse pas, au nom de la bonne Vierge à qui tu ressembles par ta candeur et ta beauté... ta maîtresse est bien malheureuse.

— Je suis votre servante, ma noble dame, et que Dieu vous bénisse! je chanterai, si tel est votre bon plaisir.

— Oh! que tu es brave et complaisante, Yolette; ne sais-tu point la romance de l'Émir? Viens çà, mon enfant.

La dame Isarde prit une cythare provençale et joua un prélude mélancolique, tandis que la jeune Yolette, assise à ses pieds, sur un riche coussin, cherchait dans sa mémoire en suivant dans le ciel la lune dont les rayons scintillaient au travers des vitraux coloriés de l'appartement. Voici les paroles qu'elle psalmodia d'une voix timide et agitée comme le feuillage, quand le vent léger du soir circule au travers des bois et des bruyères.

LA ROMANCE DE L'ÉMIR.

I. — Les Sarrasins ne règnent plus sur nos montagnes et nos vallées; ils ont fui devant la croix du Sauveur : que Dieu soit béni! si leurs coursiers les ont emportés vers leur lointain pays.

Si leurs ossemens blanchissent sur la colline, s'ils dorment pour toujours dans le lit pierreux des torrens, que Dieu soit béni! Les Sarrasins ne règnent plus sur nos montagnes et nos vallées.

II. — Ils ont fui devant la croix du Sauveur; mais un seul est demeuré, car la flèche des Chrétiens n'a pu l'atteindre. C'est Almondyr, fils d'Almanzor, le puissant émir des collines! Renfermé dans la tour solitaire de Penne, il peut braver tous ses ennemis. Almondyr est vaillant; mais à son doigt brille un anneau magique dont dépend le sort de sa postérité, et seul il domine encore parmi nous, quoique les Sarrasins ne règnent plus sur nos montagnes et nos vallées.

III. — Un anneau magique brille au doigt de l'émir. Nul n'ose approcher de sa tour solitaire. A cause de cela, on lui a donné le nom de mauvais voisinage (1); et cependant, chaque soir, un bruit harmonieux s'élève de ce lieu redouté et se répand au loin dans les bois, et l'odeur des parfums s'exhale avec la brise errante. Mais les Sarrasins ne règnent plus sur nos montagnes et nos vallées.

IV. — L'émir a rencontré sur la colline une jeune et belle fille qui pleurait parce que les Sarrasins avaient tué son père et ses deux vaillans frères. Il lui a dit: Viens dans ma tour solitaire, dont nul mortel n'ose approcher; je vivrai de tes baisers et de ton amour, et tu entendras des concerts harmonieux et tu respireras des parfums délectables. Que Dieu soit béni! dit-elle; les Sarrasins ne règnent plus sur nos montagnes et nos vallées.

V. — Voilà ce que dit l'émir, et la jeune fille soupira et elle entra avec lui dans sa tour solitaire. Et une nuit, la dame eut un songe: un vieillard lui apparut et lui adressa ces paroles: Fille chrétienne, à cause que tu as conçu de l'amour d'un More,

(1) Telle était, suivant une ancienne tradition, l'origine du nom de *Malvoisin* que portaient les seigneurs de Penne.

la postérité qui viendra de toi sera maudite. Les Sarrasins ne règnent plus sur nos montagnes et nos vallées.

VI. — Un anneau magique brille au doigt de l'émir, et si l'un de ses fils ne le possède pas, il ne pourra vivre avec sa race sur une terre chrétienne. Ainsi est la volonté de Dieu. Voici ce que dit la vision, et c'était l'esprit du saint évêque Isarn, qui est assis à la droite de Dieu, jusqu'à la fin des temps et pendant l'éternité. Les Sarrasins ne règnent plus sur nos montagnes et nos vallées.

VII. — L'émir et la dame qui avait pleuré sur la colline eurent un fils, et un jour, aucun bruit harmonieux ne s'éleva de la tour solitaire, et aucun parfum ne s'exhala avec la brise errante. Qu'est devenu le puissant émir Almondyr fils d'Almanzor? Sa voix ne retentit plus sur la colline de Penne; le bruit des pas de son coursier ne fait plus frémir les pâtres et les pauvres gens. Dieu soit béni! les Sarrasins ne règnent plus sur nos montagnes et nos vallées.

Yolette se tut, et madame Isarde la baisa sur le front: elle était vivement émue, quoique plus d'une fois déjà elle eût entendu cette antique romance.

— Maintenant, dit-elle, il faut, jeune fille, que tu m'indiques la demeure de la vieille Guite, car j'ai résolu de prendre un habit de bachelette et d'aller la visiter.

Yolette frémit et se prit à pleurer.

— Oh! n'allez pas voir la vieille Guite, ma noble dame, s'écria-t-elle.

Et elle se signa dévotement.

— Enfant, reprit Isarde, je te dis que je le veux, et nul pouvoir sur la terre ne saurait m'en empêcher.

Puis elle essuya les pleurs de la bachelette avec un tissu de lin plus blanc que la neige, et lui fit de tendres caresses.

— A donc, ma très-honorée dame et souveraine, demain, quand le soleil sera couché, vous prendrez des habits de bachelette et vous mettrez en une banne d'osier deux cruches, l'une pleine de lait et l'autre vide; puis vous y mettrez aussi un gâteau fait de pur froment et d'œufs d'une galline qui n'ait jamais couvé. Vous monterez sur la colline et vous suivrez un sentier qui traverse tout le bois, et vous irez toujours... toujours, jusqu'à ce que vous trouviez une source auprès de laquelle il y a un buis aussi gros qu'un ormel de cent ans, et une grande pierre blanche qui est le tombeau des Sarrasins. Vous remplirez d'eau de la source la cruche vide; puis, vous vous séyerez sur la pierre, vous frapperez trois fois dans vos mains, et Guite viendra. Que la sainte Vierge vous protége!

— Amen! repartit madame Isarde en se signant. Maintenant, bachelette, voici une bourse qui contient quarante florins d'or à l'effigie du Dauphin, notre sire. Porte-les de ma part à Romain, ton serviteur, et ton père consentira à votre ma-

riage, puisque voilà ton fiancé plus riche deux fois qu'il ne le désirait. Adieu; recommande aux prières de tes compagnes la dame de Penne, plus malheureuse que ne le fut jamais vassale ou bachelette.

Depuis deux jours, messire Ponce de Malvoisin avait pris congé de madame Isarde, et il était parti pour Grenoble à la requête de monseigneur le régent. Donc, le lendemain soir, la dame fit toutes les choses que lui avait indiquées Yolette, et quand elle fut assise sur la pierre des Sarrasins, elle frappa trois fois dans sa main, et la vieille Guite parut tout à coup comme si elle était sortie de dessous terre. Elle avait un air colère et menaçant, mais Ysarde ne s'en émut point.

— Bonne mère, dit-elle, je suis une bachelette de la vallée, et je viens vous consulter sur le sort de mes amours?

— Une bachelette! repartit la sorcière en ricanant, oh! l'on ne me trompe point ainsi, noble Isarde des Baux, dame de Malvoisin et de Penne.

— Eh bien, puisque tu me connais, vassale, je t'ordonne de me dire ce que ton art t'apprend sur celui que j'aime; dis-moi, dois-je le revoir?

La vieille femme frémit et prononça quelques paroles que Satan son maître lui dicta sans doute, puis elle dit:

— Isarde des Baux... du sang! Il y a du sang dans tes amours adultères. Celui que tu aimes est celui-là qui doit me couper la tête sur cette pierre où tu es assise en ce moment. Oui, il me tuera, car il n'aura point ce qu'il vient chercher; mon maître me l'a donné et je l'ai rendu à mon maître pour que la volonté d'un autre s'accomplisse..... Écoute, tu ne le reverras que lorsque Ponce de Malvoisin ne sera plus de ce monde... Oui, alors tu reverras ton Sarrasin, tout couvert de mon sang, sous les ormels de Romans.

Puis elle disparut en emportant, comme le vautour sa proie, la banne d'osier où étaient les deux cruches, l'une de lait, l'autre d'eau de la source et le gâteau fait avec du pur froment et des œufs d'une galline qui n'avait point couvé.

La nuit règne sur la montagne et la vallée de Penne; des nuages sombres roulent dans le ciel et voilent la clarté des étoiles; le vent siffle avec force dans les créneaux de la tour de l'Émir et au travers de quelques vitraux brisés; de temps en temps d'immenses éclairs embrasent l'étendue, et les sourds mugissemens du tonnerre qui gronde dans le lointain sont répétés par les échos des rochers, et les feuillages des bois gémissent au loin; une redoutable et affreuse tempête va éclater. Seule dans le manoir seigneurial, Isarde veille encore, quoique sa lampe d'argent ne jette plus

autour d'elle qu'une clarté mourante. Les paroles de la sorcière ont réveillé dans son cœur toutes les espérances d'une passion coupable.

— Oh! dit-elle, en levant les mains vers le ciel, sombre comme le drap noir d'un cercueil, viendras-tu bientôt, mon bien-aimé, mon seigneur!... Viens, mon Almanzor, viens respirer l'air que je respire; viens dormir sur ma couche enivré de bonheur... O mon émir si beau, je sais l'histoire de tes pères, ils ont habité ces lieux, ils y ont eu aussi de plaintives amours.... Mais tu ne m'entends pas, tu ne viens pas, et je meurs... Je meurs d'espérance et d'amour... La vie d'un homme nous sépare! affreuse idée... Et voilà maintenant tout ce qui me reste de toi.

Elle tenait dans ses mains le poignard du More et elle le couvrait de baisers insensés. Tout à coup le bruit sonore des pas d'un cheval retentit au loin. Isarde prête l'oreille, une sueur froide coule de son front, son sein se gonfle et palpite... Le bruit se rapprochait toujours... le pont-levis se baisse enfin, et bientôt des pas d'homme résonnent dans l'étroit escalier de la tour.....

— Le voilà! le voilà! s'écrie-t-elle avec délire, voilà mon émir, mon seigneur...

Elle s'élance vers la porte qui vient de s'ouvrir, c'est Ponce de Malvoisin qui se présente à ses yeux.

— Que voulez-vous? que voulez-vous, messire, dit-elle; de quel droit venez-vous troubler mon repos?

— O mon Isarde, ne vous effrayez point, répond le noble seigneur, c'est votre amant, votre époux qui revient vous demander le bonheur... J'ai été me jeter aux pieds de monseigneur de Villars, et par la puissance qu'il a reçue de notre Saint-Père, il m'a relevé de mon serment... Isarde, vous êtes maintenant à moi devant Dieu comme devant les hommes.

— Non, non, fuyez, déloyal, s'écrie la dame, moi seule je puis vous relever de votre serment... Oh! prenez garde, l'un de nous va mourir ici.

— Mourir! reprit le châtelain avec passion, oh! j'aime mieux mourir que de subir plus longtemps la vie à laquelle tu m'as condamné. Isarde, ma dame, entends ma voix: je t'aime...

Et il la saisit dans ses bras et il la pressa sur son cœur.

— Messire de Malvoisin, vous êtes un lâche!...

— Isarde des Baux, je suis votre seigneur et votre époux!...

Il tomba dans ce moment en poussant un cri douloureux, son sang jaillit sur la robe blanche d'Isarde, et alors un coup de tonnerre violent ébranla la tour de l'Émir.

III.

SOUS LES ORMELS.

> Primò, de dominâ de Penna, in mense februarii cum multa deliberatione peritorum et militum judicata comburi, fuit juxta ulmos Romanis, præsente innumerabili gente, publica justitia et executio celebrata, super quo in curia romana, in regno et aliis partibus hiis vicinis, honos vester, et decus justitiæ fuerunt multipliciter exaltati.
>
> *Epistola Henrici de Villariis ad Dominum Delphinum.*

Monseigneur Henri de Villars, archevêque de Lyon et régent de Dauphiné, est assis sur un siége au-dessus duquel est déployée la bannière de Saint-Georges, dans la grande salle du palais delphinal, où Humbert, notre sire, a coutume d'ouïr les doléances de ses sujets. Le sévère vieillard, vêtu des habits pontificaux, est entouré des principaux seigneurs et ministres de son altesse le Dauphin, et auprès de lui le sire de Clermont, maréchal héréditaire de l'état, tient en main l'épée de Dauphiné, dont la poignée est faite avec le bois de la sainte croix du Sauveur. Il écoute avec attention les rapports qui lui sont adressés par les baillis, sénéchaux et meyniers;

à celui-ci il accorde de graves remerciemens, à celui-là il donne une verte semonce. Les gens qui assistent en foule à l'audience lèvent les mains vers le ciel et remercient Dieu d'avoir donné au pays, en l'absence du Dauphin, notre sire, un si digne représentant de la justice, qui fait le bonheur et la sûreté des nations, lorsque messire François de Cagny, juge mage du Viennois, s'avance lentement au pied de l'estrade et salue humblement monseigneur de Villars.

— Messire de Cagny, dit le régent, que vous plaît-il?

— Hélas! monseigneur, répondit le juge, je viens remettre entre vos mains les sceaux de la justice delphinale.

— Que Saint-Georges de Dauphiné nous assiste! repartit monseigneur de Villars, quel malheur vous est-il donc advenu pour que vous ne puissiez plus être le haut justicier de son altesse très-excellente le Dauphin?

—Monseigneur, un grand crime a été commis; un sujet du Dauphin est tombé sous le poignard d'un meurtrier.

— Vrai Dieu! et pourquoi hésitez-vous à le poursuivre? Quelle est cette faiblesse, messire! n'avez-vous pas charge de punir, sur la terre de Dauphiné, les meurtriers et larrons, aussi bien

que les vicaires du Christ ont reçu le pouvoir spirituel de lier et de délier?

—C'est la vérité, monseigneur, mais l'auteur du meurtre étant l'épouse légitime de celui qui a été frappé......

— Les lois de Dauphiné ne condamnent-elles pas au feu la femme qui ose porter une main homicide sur son époux et maître? Qu'est-ce à dire? et que pensez-vous de ceci, messeigneurs? Il y a quelque mystère sous vos paroles, messire de Cagny, vous ne nous avez point habitués à entendre ainsi décliner l'autorité des lois, auxquelles, dans un pays bien gouverné, sont soumis les grands et les petits.

— Vous m'octroîrez votre merci, monseigneur, et vous accepterez la résignation de ma charge que je viens mettre à vos pieds, quand vous connaîtrez l'affaire qui m'a fait prendre cette résolution. Oui, monseigneur, si ce crime n'est pas exemplairement puni, il faut que je déchire ma robe de juge, car alors la publique justice de son altesse très-excellente le Dauphin ne sera plus, en ce pays, qu'un scandale et un mensonge. Et tel est, monseigneur, le haut rang du coupable, que le crime sera excusé.

—Au nom du Dieu Tout-Puissant, devant qui tous les hommes mortels sont égaux et frères, de par son altesse très-excellente le Dauphin

Humbert deuxième, duquel je tiens expressement la légitime autorité, je jure que nul, noble ou vassal, ne peut porter, en Dauphiné, la tête assez haut pour qu'elle ne tombe pas devant la loi. Et maintenant, messire François de Cagny, vous qui avez charge de rendre la justice qui m'est donnée en garde, parlez sans crainte.

— Monseigneur: très-haut, très-noble et très-féal chevalier, messire Ponce de Malvoisin, a été traîtreusement assassiné dans son château de Penne et durant la nuit, et l'auteur de ce crime, désigné par la clameur publique qui se trouve confirmée par d'accablantes circonstances, n'est autre que très-haute, très-noble et très-illustre dame, madame Isarde des Baux de Malvoisin, dame de Penne.

— Est-il possible, grand Dieu! s'écria le vénérable archevêque en pâlissant; une telle tache sur un si noble écu! La propre sœur de notre souveraine; notre cousine et filleule; une jeune fille que nous avons tant aimée. Mon Dieu, ayez pitié de nous!...

Le vieillard cacha sa tête dans ses mains et pleura amèrement; les nobles qui l'entouraient paraissaient consternés, et déjà des murmures de mécontentement s'élevaient parmi les bourgeois présens à cette scène. Mais monseigneur de Villars essuya son visage vénérable, et se

levant sur son siége, en portant la main sur la bannière de Saint-Georges, il dit d'une voix ferme :

— Messeigneurs et dignes bourgeois, un crime épouvantable a été commis, et il sera sévèrement puni. Messire François de Cagny, madame Isarde des Baux doit être mise immédiatement sous la main de la loi; nous vous mandons et ordonnons de la poursuivre criminellement comme accusée de haute trahison et d'homicide, pour avoir porté les mains sur son époux et seigneur. Vous vous adjoindrez douze gentilshommes pour la juger, et si ladite dame est déclarée coupable, nous faisons expresses inhibitions et défenses à tout loyal sujet du Dauphin, notre sire, de nous demander grâce, sous peine de la hart, afin que justice soit faite et parfaite. Et sur ce, messeigneurs et bourgeois, l'audience est levée.

Le jour commençait à poindre, et un brouillard froid et humide, dont l'intensité avait neutralisé le crépuscule du matin, se dilatait lentement. C'était au mois de février de l'année 1347, et deux cavaliers qui, paraissaient avoir voyagé durant toute la nuit précédente, attendaient impatiemment le lever du soleil à l'entrée d'une vallée du

Bas-Dauphiné, où une croix en pierre indiquait un embranchement de routes dirigées dans divers sens. Ils étaient incertains sur le choix qu'ils devaient faire de l'une d'elles, et les nobles coursiers qu'ils montaient, semblant partager leur anxiété, frappaient l'air de leurs hennissemens, se dressaient sur leurs pieds de derrière, et piaffaient dans le chemin glissant. Mais bientôt le soleil brilla à l'horizon comme un disque de feu, le brouillard se dissipa, et quelqu'un qui eût assisté à la passe d'armes du Dauphin, célébrée plusieurs mois auparavant, aurait alors reconnu dans ces voyageurs, malgré l'ample manteau dont ils étaient enveloppés, le chevalier more qui avait remporté le prix de la journée, et le vieillard en compagnie duquel il avait paru.

— Et ici, Noureddin, dit le jeune cavalier, ta science nous abandonne comme l'étoile qu'un nuage vient tout à coup cacher au voyageur. Après tant d'inutiles recherches, après tant de fatigues au milieu de ces montagnes, est-il possible, mon père, que nous soyons arrêtés par un si misérable obstacle?

—Fils de mon maître, repartit son compagnon, la science, comme le succès, est dans les mains d'Allah; mais la science est la lumière qui nous guide dans les ténèbres de la vie; malheur à celui qui blasphème contre elle! Nous sommes près

du terme de notre voyage, et le faible obstacle contre lequel viennent se briser ta patience et ta foi est une preuve de plus de la réalité de mes calculs. Cela était écrit.

— Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète! Tes paroles, mon père, sont inspirées par la sagesse; les miennes sont semblables au bruit du vent qui se perd dans le feuillage, au murmure du torrent dont la source est cachée dans la solitude des montagnes.

— Sois béni, ô mon fils, à cause de ta piété envers la vieillesse dont l'expérience est triste et la parole sévère. Hélas ! il y a long-temps que tu aurais baisé les pieds de ton père, et suspendu tes lèvres aux lèvres de ta mère; il y a long-temps que tes pas légers fouleraient les bords fleuris du Douro, et que des jeunes filles aux yeux bleus égayeraient par leurs danses tes rêveries de jeune homme dans les jardins parfumés de ta belle Cordoue, si mes austères avis n'avaient pas glissé sur ton cœur comme l'oiseau dans l'air, où il ne laisse aucune trace de son passage.

— Merci! mon père, reprit Almanzor en soupirant; l'amour, vois-tu, est semblable à la brise parfumée qui vient au matin surprendre le voyageur; alors il bénit Allah, secoue la poussière de

ses pieds, et il dit à la brise : Sois la bien venue, haleine des anges...

— Non, l'amour est plutôt semblable au vent brûlant qui flétrit les feuillages et l'herbe des champs sur les collines de la Ronda. C'est ainsi, Almanzor, qu'une passion funeste a enivré ton ame, et qu'en un moment les baisers d'une femme ont détruit l'œuvre de ma patience et de ma sagesse.

— Oh ! ne me parle plus ainsi, mon père, la liqueur contenue dans la coupe était douce comme les boissons du harem, mais la vase est amère.

— Et quand tes reproches tombent sur moi comme les grêlons vomis par l'orage, n'ai-je donc pas le droit de te rappeler, mon fils, que l'homme est toujours l'artisan de ses propres malheurs ? Il fallait pour accomplir le mystère auquel j'ai sacrifié les longues années qui ont blanchi ma barbe, que tes mains fussent pures et ton cœur vierge; les plaisirs du harem avaient été voilés à ta jeunesse ardente et rêveuse. Jamais une belle et jeune esclave ne t'avait prodigué, mon fils, le charme voluptueux de ses caresses, jamais son sein d'ivoire n'avait bondi sous ta main, jamais ses lèvres avides n'avaient frémi sous tes baisers. La chasse et les combats, les livres, trésors que les sages ont laissés à la terre avaient seuls occupé ton corps et ton esprit. Et puis, une femme au

pâle visage, de ces contrées orageuses, une femme s'est emparée de toi, et mon œuvre a été détruite par son sourire, et mes espérances flétries par son regard.

— Ne t'ai-je donc pas sacrifié ces doux rêves de ma vie? Pardonne, mon père, tu ne sais pas tout ce qu'il m'a fallu dévorer de regrets et de larmes pour te faire le sacrifice de mon bonheur. O qu'elle était belle cette femme aux longs cheveux noirs dont le regard était tombé sur moi! Ne me parle pas des vierges du harem, des esclaves de l'Andalousie, à la taille flexible, au sourire de feu; ne me parle pas des filles de Géorgie à la douce langueur. Isarde, ma bien-aimée, mon ange, ma houri était tout à la fois la vierge innocente du harem, blanche colombe qui vit des baisers et de songes d'amour; elle était l'esclave d'Andalousie dont la taille moelleuse se balance avec volupté à l'ombre des myrtes odorans comme son haleine; elle était la fille de Géorgie mourante de désirs, timide et passionnée, pour qui la vie n'est qu'un extase de délices et de volupté!... Fleur solitaire, que, dans ma course errante, j'avais rencontrée sur le chemin de ma vie, quel soleil bienfaisant t'avait fait éclore, et pourquoi n'as-tu pas reposé plus long-temps sur mon sein?...

— Et maintenant, mon fils, mon héros, des

larmes mouillent tes yeux, voilà que ton front noble et libre se penche vers la terre, comme les hautes branches du cèdre que fait plier l'orage. N'as-tu donc pu encore arracher cette fatale pensée de ton cœur? Durant trois lunes, je t'ai vu mourant sur la couche hospitalière d'un pauvre pasteur, une fièvre brûlante dévorait ton sang dans tes veines; un moment j'ai craint que l'ange de la mort ne vînt te visiter sur cette terre étrangère. Tu sais, Almanzor, quelle fut alors ma profonde douleur, tu sais que déplorant le néant de cette science dont j'étais si vain (Allah voulait sans doute me punir de mon orgueil!) je m'abandonnai à un aveugle désespoir. Eh! bien, le danger que tu courais était moins affligeant pour moi que l'état dans lequel je te vois tomber. Meurs, ô mon héros, comme les hommes de ta race, en regardant fièrement en face l'ange noir des tombeaux, mais ne t'avilis pas en pleurant comme une faible femme!

— Tu dis vrai, mon père, car tes paroles sévères me rappellent à moi-même; ne crains plus, ces larmes sont les dernières que je veuille accorder à de frivoles amours... Pardonne-moi, et achevons notre entreprise. Partons!

Durant cet entretien, qui avait entièrement captivé l'attention des étrangers, ils ne s'étaient pas aperçus que le soleil était déjà haut dans le

ciel, et qu'une foule nombreuse de gens des campagnes couvrait les routes voisines. Ils s'adressèrent vainement à plusieurs passans pour qu'ils pussent leur indiquer le chemin qu'ils devaient suivre, mais nul ne comprenait la langue d'oyl dont ils se servaient. Ces gens marchaient par groupes qui se dirigeaient tous du même côté; ils étaient silencieux et préoccupés, comme à l'approche de quelque grave événement. Enfin parut un homme vêtu de rouge, et monté sur une mule, qui occupait insolemment le milieu de la chaussée; car les gens de village qui suivaient la même route paraissaient s'en éloigner avec une sorte d'effroi.

— Homme, lui dit Almanzor, voudrais-tu rendre service à des étrangers en leur indiquant celui d'entre tous ces chemins qui mène à la vallée de Penne, et à la montagne du Col noir.

— Très-volontiers, mes maîtres, repartit-il, d'un air hardi et satisfait, il faut suivre la route qui est en face de l'endroit où sont maintenant vos seigneuries, prendre le premier sentier que vous trouverez à votre main gauche, et quand vous aurez marché une heure, vous serez au pied du château de Penne, où je ne vous conseille pas d'aller demander l'hospitalité aujourd'hui.

— Et pourquoi cela? le baron qui en fait sa demeure n'est-il pas un loyal et brave noble?

— Ce qu'il est maintenant? le diable le sait, reprit l'homme rouge en ricanant : voyez-vous, mes maîtres, il est survenu un accident dans sa maison ; vous trouveriez les portes scellées et le foyer froid.

— Homme, je te remercie de me donner cet avis ; mais peux-tu me dire encore où s'en vont tous ces gens qui paraissent si peu disposés à satisfaire l'humble curiosité d'un étranger ?

— Ah ! Ah ! c'est qu'ils vont à une fête que messire de Cagny, et douze chevaliers ses assesseurs, leur ont préparée.

— Messire de Cagny ! je me souviens de toi. Maintenant, homme, n'étais-tu pas de sa suite lorsqu'il vint dans la ville de Grenoble pour la passe d'armes du Dauphin ?

— Et j'en suis encore, mes maîtres, sauf votre bon plaisir.

— Quoi ! notre noble hôte serait ici ?

— Non pas, seigneur More ; ses fonctions sont finies, les miennes commencent.

— J'en suis fâché. Porte-lui mes souhaits pour qu'il vive long-temps, et qu'il prospère, et toi donne-moi ta main en signe d'amitié.

— Ma main ! oh je ne le puis, seigneur More : je suis le bourreau...

Et cet homme s'éloigna, et les voyageurs piquant leurs alezans aux pieds légers, se trouvèrent

en peu de temps dans le lieu où ils avaient hâte d'arriver.

La vieille Guite était assise sur la large pierre que les gens de ce pays désignent comme recouvrant l'ouverture d'un tombeau des Sarrasins. Elle était triste, mais résignée, et elle effeuillait des branches d'arbres que venait brouter dans sa main sa chèvre favorite. Tout à coup l'écho répéta le bruit occasioné par le choc des cailloux qui roulaient sous les pas de chevaux dont les hennissemens annonçaient l'approche; elle regarda le ciel, et, comme si elle y eût aperçu quelque signe précurseur de sa destinée prochaine, elle repoussa sa chèvre, et se mit à murmurer à voix basse quelques paroles étranges. Dans ce moment le jeune More se présenta devant elle... Cette vue la fit tressailir, mais elle reprit bientôt son attitude impassible, et fixa sur l'étranger des yeux égarés mais chatoyans comme la lueur d'une lampe qui va s'éteindre.

— Femme, dit le jeune homme d'un ton péremptoire, n'es-tu pas la vieille du Col noir, abominable aux hommes de ton pays? n'es-tu pas descendue dans un tombeau, et n'as-tu pas profané la cendre des morts?...

— C'est la vérité, dit-elle, et je t'attendais, maudit d'infidèle, car je te reconnais quoique tu portes aujourd'hui le vêtement d'un chrétien.

Vois-tu ces hautes montagnes couvertes de noirs sapins, vois-tu ces bois de chêne, ces vallons plantés d'oliviers, tout cela a appartenu à tes ancêtres dont les ossemens, réduits en poussière, sont sous cette pierre. Leurs domaines étaient beaux, n'est-ce pas? Vois-tu ces vieilles tours noires, là, sur la colline, ces tours silencieuses où maintenant règnent le désespoir et la mort: ce sont tes aïeux qui les ont bâties.

— Trève de discours, femme, reprit-il en frappant la terre du pied, je ne suis point venu de si loin pour recueillir ces souvenirs de mes pères. Allah n'a pas permis que leur fils grandît auprès de leur tombeau. Femme, voici ce que je viens te dire: tu me rendras un anneau de fer que tu as dérobé dans le cercueil de plomb d'un héros qui fut le père de mes pères, et alors je couvrirai de pièces d'or le seuil de ta chaumière, et nulle châtelaine ne sera aussi riche que toi, ou bien, je le jure par le prophète, tu mourras!

—Je mourrai, car cet anneau n'est pas en ma possession, et le sort de ta race s'accomplira, et elle sera errante et foulée aux pieds là où elle a commandé en souveraine.

—Malédiction sur toi, femme! tu blasphèmes. Ne cherche point à me tromper, ne cherche point à allumer ma colère: elle donne la mort.

—Je mourrai, te dis-je, et toi tu ne parviendras

pas à m'effrayer. Il y a long-temps, bien long-temps que je te connais; je t'ai vu déposer dans ton riche berceau, je t'ai vu grandir sous les arbres toujours verts de ton pays, je savais que tu viendrais. Écoute, si je t'avais craint je ne serais pas ici, ou bien j'aurais demandé contre toi du secours aux hommes de ce pays; je ne l'ai pas voulu parce que mon temps est accompli, parce que mon heure va sonner. C'est moi qui ai suscité contre toi la belle Isarde des Baux; tu l'aimais bien, n'est-ce pas? Eh bien! votre amour était une œuvre du démon.

Almanzor tira du fourreau son redoutable cimeterre.

—Femme, tu blasphèmes, et sûrement tu vas mourir; oui, c'est le démon qui t'inspire, car je frémis en t'écoutant et il semble qu'une noire vapeur nous environne.

—Il n'est pas temps encore, te dis-je; tu n'auras pas ce que tu es venu chercher de si loin; mais je vais t'apprendre une heureuse nouvelle: Isarde a répandu le sang de son époux avec ton propre poignard, et aujourd'hui elle sera brûlée vive en réparation de son crime.

Puis elle se prit à rire d'une manière affreuse, et toute la malice de l'enfer sembla crisper ses lèvres et animer son regard fauve. Le More paraissait vivement ému, le nom d'Isarde et l'affreuse

révélation qu'il venait de recevoir avaient serré son cœur.

— Femme, dit-il, avec désespoir et en faisant tournoyer son cimeterre, pour la dernière fois, veux-tu te rendre à mes vœux, je puis encore te pardonner tes horribles blasphèmes?.... parle, infâme magicienne...

La vieille regarda le ciel, puis elle répondit froidement:

— Non; je ne te rendrai pas l'anneau de fer que j'ai dérobé dans le cercueil de plomb de ton ancêtre. Frappe, il est temps.

Sa tête roula sur la pierre des Sarrasins.....

A peu de distance de la ville de Romans il est un lieu agréable planté de charmes et d'ormels où le populaire va s'ébattre et danser les dimanches et jours de fêtes. Là, par l'ordre de messire le sénéchal de son altesse très-excellente le Dauphin, s'élève, sur un tertre, un carcan en bois auquel sont scellés des anneaux de fer; tout à l'entour sont disposés des fagots de ramées. Des hommes d'armes entourent cet échafaud, et un peuple immense, accouru des châtellenies les plus éloignées, se presse sous les ormels, aux branches desquels plusieurs ont grimpé pour mieux voir le triste spectacle qu'annoncent ces lugubres apprêts.

Messire le sénéchal, escorté de nombreux cava-

liers, s'avance lentement vers les prisons de la ville. Devant lui sont des crieurs publics qui sonnent de temps en temps de la trompette, et alors messire le sénéchal dit à haute voix :

— Oyez, bourgeois, et laissez passer la justice du Dauphin, notre sire! Ceci est pour vous apprendre que la dame Isarde des Baux a été déclarée coupable par le juge-mage et par douze chevaliers d'avoir commis un abominable meurtre sur la personne de messire Ponce de Malvoisin, son époux et seigneur, et qu'en conséquence ladite dame, comme traîtresse et homicide, a été condamnée à être brûlée toute vive et sa cendre jetée aux vents sous les Ormels-les-Romans. Priez pour elle!

Un long et sombre murmure annonce l'approche de la patiente. Isarde est vêtue de blanc, ses longs cheveux tombent épars sur son sein et sur ses épaules, elle marche péniblement à cause que la torture a brisé ses membres délicats. Mais son visage est calme et serein, et, malgré l'horreur de son crime, sa beauté inspire un tendre intérêt : tant de gens qui sont venus pour la voir mourir, pour jouir de ses tourmens, pleurent maintenant sur son sort. Elle écoute avec attention ce que lui dit le religieux qui l'assiste, et elle baise pieusement le crucifix qui lui est présenté. Enfin elle monte sur l'échafaud, et l'homme rouge l'enchaîne

au carcan.... Alors Isarde jette autour d'elle un regard doux et paisible, un triste sourire effleure ses lèvres, et l'on dirait qu'elle cherche quelqu'un dans la foule qui l'environne.

Messire le sénéchal s'approche et parle ainsi :

— Isarde des Baux, vous avez méchamment et traîtreusement donné la mort à votre époux et seigneur, vous avez avoué votre crime ; c'est pourquoi vous avez été dégradée de noblesse et condamnée à être brûlée toute vive et votre cendre jetée au vent. Maintenant voulez-vous demander pardon à Dieu, au Dauphin notre sire, et à la justice ?

— Messire, dit-elle d'une voix ferme, je suis justement condamnée par les hommes, mais Dieu qui lit dans les cœurs me pardonnera. Je prie le Dauphin, mon frère et seigneur, de ne point haïr ma mémoire ; je prie Marie, ma noble sœur, de ne point m'oublier dans ses prières, non plus que monseigneur de Villars, mon parrain... et, sur ce, que la sainte Vierge et les saints me soient en aide !

— Exécuteur de la justice delphinale, dit messire le sénéchal en s'éloignant, faites votre devoir.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écrie un jeune gentilhomme qui se précipite au milieu de l'enceinte gardée par les hommes d'armes.

— Almanzor ! Almanzor !... mon amour.... c'est

toi! se prit à dire madame Isarde, et un rayon de joie passa sur son pâle visage... Oh! c'est donc ainsi que je devais te revoir sous les Ormels... Adieu !

Le More, car c'était lui qui avait quitté le vêtement oriental, fait des efforts surhumains pour rompre la barrière de fer qu'on lui oppose; déjà son épée s'est rompue contre les écus des hommes d'armes.

—Arrêtez! s'écrie-t-il avec désespoir, hommes de ce pays, elle n'est pas coupable..... Isarde! Isarde! ma bien-aimée!

— Almanzor! s'écrie encore une fois la victime, c'est pour toi que je meurs... oh! ne cherche plus à me sauver, ils te tueraient aussi..... Almanzor, adieu!...

—Faites respecter la justice du Dauphin, dit le sénéchal...

L'exécuteur a mis le feu aux bourrées, les flammes s'élèvent en tournoyant et commencent à atteindre la patiente qui jette des cris lamentables. Enfin Almanzor est parvenu à rompre les rangs des gardes, il arrive au pied du bûcher, frémissant de colère... mais aucun cri ne s'élève plus du sein des flammes... Le More tombe évanoui dans les bras de son fidèle Noureddin.

Quand il revint à lui, la foule était disparue, et à la place du bûcher on ne voyait plus qu'un

monceau de cendres que des enfans dispersaient en jouant sur les bruyères voisines.

Moi, frère Jehan des Angones, qui assistai madame Isarde à ses derniers instants, j'ai donc écrit le présent *memento* des choses de ce temps, pour la consolation des bonnes gens et l'effroi des méchants!





DIEU ET LE DIABLE.

PAR M. ALPHONSE KARR.



Par une pesante soirée du mois de juillet, l'air était surchargé de nuages d'un gris cuivré, et si bas, qu'en s'avançant lentement, ils touchaient la cime des arbres, dont le feuillage

frissonnait sans qu'il s'élevât le moindre souffle. De temps à autre un bruit lointain et sourd suivait un éclair à peu de distance.

Involontairement soumis à ce respect et à cet air d'attente que l'orage qui va éclater donne à toute la nature, trois hommes, renfermés dans une chambre, s'entretenaient à voix basse. Dans ces convulsions de la nature, l'homme tâche de se rendre petit et inaperçu comme l'enfant qui, redoutant la colère d'un pédagogue, cherche à se cacher sous son banc.

— Mes chers messieurs, dit un des trois, dont les traits fatigués et la voix affaiblie pouvaient indiquer un profond chagrin et des veilles prolongées, vous êtes maintenant ma dernière espérance. Tout ce que les autres médecins ont fait jusqu'ici à mon pauvre frère n'a réussi qu'à le faire souffrir davantage, et cependant je n'ai épargné ni peines, ni argent; j'ai vendu tout ce que je possédais pour payer la médecine et les drogues, et je l'ai fait de grand cœur, car si mon pauvre frère meurt, comme il ne paraît que trop certain, mon plus grand chagrin sera d'être forcé de lui survivre, pour nourrir sa femme et l'enfant dont elle va être mère. Je vous laisse seuls, messieurs, avec une excellente bouteille de kirschenwasser. Je vais retourner auprès de mon frère, voir s'il a besoin de quelque chose; avisez

entre vous aux moyens de le soulager, messieurs, et tout ce qui me reste sera à vous, et vos noms seront dans mes prières tant que mes lèvres pourront remuer, et mes mains se joindre, et mes yeux se tourner vers le ciel.

Quand les deux médecins furent seuls, ils se mirent à converser et à vider la bouteille de kirschenwasser.

Ceci se passait il y a cent cinquante ans, dans une maison de pêcheur sur les bords du Rhin, non loin des ruines du château d'Ehrenfels, en cet endroit où le Rhin, resserré et gêné par des rochers entassés, précipite ses flots avec une violence qui les fait bondir et écumer; tandis que de loin on l'aperçoit calme, bleu, limpide, promenant ses eaux entre deux rives vertes et fleuries. Près du château d'Ehrenfels, des écueils produits par des portions de rocher, que le fleuve ébranle sans les pouvoir enlever, forment un tourbillon que les bateliers ne passent jamais sans se recommander à Dieu et à la Vierge, et où plusieurs ont péri (1).

— Monsieur, dit un des deux médecins, croiriez-vous que j'ai une incroyable peine à tirer de

(1) La main des hommes a aujourd'hui rendu ce passage beaucoup moins dangereux ; néanmoins souvent encore les bateliers avertissent les passagers de faire leur prière.

l'argent de mes malades, et que je ne puis m'en faire payer qu'en productions de leurs champs?

— Cela peut avoir son agrément, et je m'en trouve quelquefois très-bien.

— Oui, mais malheureusement pour moi, j'ai cette année affaire à de maudits vignerons. Pour comble de malheur, la récolte de l'an dernier a été très-abondante, de sorte que j'ai reçu plus de vin que je n'en pourrai boire dans toute ma vie.

— Quoique, cher confrère, je vous en aie vu parfois vider un certain nombre de bouteilles, et avec une parfaite résignation.

— Je ne me prétends pas plus ennemi du vin que ne doit l'être un bon Allemand, mais la récolte de l'an dernier a été si abondante, que personne n'en veut plus acheter.

— C'est un heureux hasard qui vous a poussé à me parler de cet embarras, mon cher confrère; j'ai besoin de vin, et nous pourrons facilement nous arranger pour faire un échange. Vous m'avez parlé, il y a quelque temps, de l'envie que vous auriez de trouver un cheval doux et robuste à la fois. Je serais assez porté à me défaire de mon cheval bai. Décidément c'est un luxe, que ma fortune ne me permet pas d'avoir, ainsi deux chevaux dans mon écurie.

— Cet arrangement me conviendrait assez; quel âge a votre cheval?

— Il prend sept ans.

— Vous me répondez de sa douceur, confrère, vous savez que je ne suis pas cavalier, et vous ne voudriez pas vous servir de ce moyen pour avoir ma clientelle.

— Je le laisse monter par ma femme et par mes enfans, ainsi vous pouvez être parfaitement tranquille.

— Pour votre cheval je vous donnerai deux pièces de vin.

— Cela va, pourvu qu'il soit bon.

— Le meilleur qu'on puisse boire, pourvu que le cheval ne soit pas rétif.

— Scellons le marché en buvant un verre de ce délicieux kirschenwasser.

— Il va sans dire que vous me donnez en même temps la selle et la bride.

— Du tout, c'est un marché à part; cependant je vous les jouerai aux cartes contre cinq bouteilles de kirschenwasser, si vous en avez qui vaille celui-ci.

— Tope, il est fâcheux que nous n'ayons pas de cartes ici.

A ce moment Wilhem rentra.

Il était encore plus abattu qu'à son départ.

— Messieurs, dit-il, mon pauvre frère souffre encore davantage; de grâce, dites-moi vite ce que vous pouvez avoir imaginé pour le soulager.

— M. Wilhem, dit un des deux médecins, après avoir examiné attentivement, et avec les lumières que peuvent nous donner la science et l'expérience d'une longue pratique, nous avons décidé qu'il fallait faire boire à votre frère une infusion de cochléaria.

— Dans laquelle, dit l'autre, vous mettrez trois gouttes de laudanum.

— Voici le laudanum et le cochléaria.

— Vous pensez donc, messieurs, que cela le soulagera ?

— Sans aucun doute.

Wilhem paya les médecins nomades, et se hâta de préparer leur ordonnance, puis de la faire prendre à son frère; elle ne produisit aucun résultat, et Richard laissait échapper des cris aigus. Wilhem, de désespoir, se frappait la tête contre la muraille.

Mon Dieu! disait-il, ayez pitié de mon pauvre frère, ayez pitié de moi; ne me l'enlevez pas; mon bon, mon seul ami, lui qui a protégé mon enfance, m'a nourri, m'a élevé comme aurait fait une mère. Mon Dieu ! ayez pitié de lui, donnez-moi la moitié de ses souffrances, il en a plus qu'un homme n'en peut porter, ou, s'il vous faut accabler une pauvre créature, donnez-moi ses douleurs tout entières. Je les supporterai pour qu'il ait un instant de sommeil.

Oh! mon frère! mon Richard, que veux-tu? oh! si mon sang pouvait te soulager! Ne te désespère pas, Richard, il est impossible que Dieu n'ait pas pitié de nous.

— Wilhem, dit Richard, où est ma femme?

— Je l'ai forcée de prendre un peu de repos. La pauvre femme a les yeux brûlés par les veilles.

— Et toi aussi, mon pauvre Wilhem, tu dois être bien fatigué. Et Richard s'efforça d'étouffer un cri.

—Comment, se dit Wilhem, Dieu ne m'entend pas! Les cris de douleur de ce malheureux, et les cris de mon cœur n'arrivent pas jusqu'à lui. Je ne puis résister davantage, je ne puis le voir souffrir. Que faire? qu'inventer? j'ai fait brûler des cierges dans l'église; chaque jour on dit une messe. Tous les médecins, à dix lieues à la ronde, le sont venus visiter, depuis trois semaines qu'il est sur son lit sans un instant de sommeil. Dieu est-il donc notre père?

Et comme Richard souffrait toujours, Wilhem parut frappé d'une idée soudaine. Attends, mon Richard, dit-il, attends une heure seulement, et si je n'apporte pas un remède à tes douleurs, je tuerai toi, et moi, et ta femme, car c'est trop souffrir; attends-moi. Il serra la main froide de

Richard, et s'élança dehors au milieu du vent et des éclairs qui sillonnaient l'air à de courts intervalles.

Il alla prendre son bateau, et se mit au courant. En passant près du *trou de Bingen*, ce tourbillon si redouté dont nous avons parlé plus haut, il allait, comme de coutume, faire une courte prière, d'autant que le vent soulevait les vagues plus que de coutume, et que ses sifflemens, la lueur des éclairs et les éclats de la foudre qui déchirait les nuées, tout répandait dans l'ame une terreur mystique; mais il était arrivé à ce point de désespoir où l'on brave tout, parce qu'on croit avoir épuisé le malheur; et d'ailleurs, se dit-il, pourquoi prierais-je Dieu, qui ne veut pas soulager mon frère. Il ne m'entend pas, et ce n'est plus en lui que j'espère? Ce qu'il ne veut pas m'accorder je vais aller le demander au diable; c'est lui seul que j'invoque, puisque Dieu m'abandonne. En ce moment un éclair brilla, la foudre presque aussitôt fit un bruit horrible audessus de sa tête; la nuée était proche, il crut un moment que Dieu allait le punir de ses blasphèmes, mais son bateau passa entre les écueils malgré l'obscurité et le vent.

Au reste, dit-il, pourquoi Dieu entendrait-il nos blasphèmes, puisqu'il n'entend pas nos prières? Le Diable est d'un bon secours; en l'invo-

quant j'ai passé le *Bingerloch*, où tant d'autres ont péri en implorant le secours de Dieu.

Et tout en suivant le cours de l'eau :

Il est bien connu dans le pays que Hanry, qui est allé s'établir à Mayence, n'est devenu si riche qu'en se donnant au diable, au carrefour de la forêt. Je sais que beaucoup sont incrédules, et soutiennent qu'on aurait beau appeler le diable pendant cent nuits de suite à tous les carrefours de toutes les forêts, il ne vous entendrait pas. Cependant, ce n'est pas une raison de ne pas croire les choses parce qu'on ne les comprend pas; nous croyons bien au soleil, que personne ne comprend; — mais c'est un crime horrible que de se vendre ainsi au diable, et je frémis à la pensée de lui appartenir, quand je songe à tout ce qu'on dit des peines de l'enfer. Mais mon frère, mon pauvre frère, qui, lorsque j'étais enfant, travaillait pour me nourrir; encore en ce moment, il souffre, il crie, il faut le soulager à quelque prix que ce soit; et d'ailleurs, Dieu aura peut-être pitié de moi, en voyant la cause qui me fait agir.

Quelle horrible tempête! continua-t-il, serait-ce un avertissement du ciel. — Bah! le ciel s'occupe bien de nous, qui laisse souffrir le meilleur des hommes.

A ce moment, il aborda, amarra son bateau aux racines d'un vieux saule.

Pourvu que je retrouve l'endroit; on me l'a cependant montré bien des fois.

A la lueur des éclairs, il pénétra dans la forêt, et, après bien des détours, arriva à un point d'où partaient trois chemins. — C'est ici, dit-il, et il s'appuya contre un arbre.

Ses cheveux étaient dressés sur sa tête; tous ses muscles étaient horriblement tendus.

Le vent qui s'engouffrait sous les arbres, les éclairs qui jetaient de temps à autre une lueur bleuâtre, tout augmentait sa terreur.

Il chercha dans sa tête la formule qu'on lui avait indiquée, et dont s'était, disait-on, servi Hanry le riche.

Au moment de la prononcer, il hésita, puis : Allons, c'est un moment de plus que souffre mon pauvre frère; il arrivera ce qui pourra; et à haute voix, il dit trois fois : Monseigneur le diable, je vous donne à présent et à tout jamais ma main gauche, si vous rendez la santé à mon frère.

Puis, avec accablement : C'est fini! Alors il tomba sur la mousse humide et se prit à pleurer.

Ensuite, sans rien dire, sans penser presque, tant il était écrasé et anéanti, il alla rejoindre son bateau. En passant le *Bingerloch*, l'aviron qu'il

tenait de *la main gauche*, se brisa contre un roc. Il ne douta plus que le diable n'eût accepté son offrande ; il frissonna, et cependant se hâta de regagner la maison.

Il trouva Richard endormi.

Voici ce qui était arrivé.

Dans son trouble, Wilhem avait, en sortant, mal fermé la porte; le vent l'avait ouverte avec violence, et le bruit qu'elle faisait, joint au vent qui venait jusqu'à lui, devinrent tout-à-fait insupportables à Richard; il appela, mais inutilement. Enfin, il essaya de se lever, mais sa faiblesse était telle, que, arrivé à la porte, il se laissa lourdement tomber; en même temps, il vomit du sang; l'abcès, cause de sa douleur, venait de crever; il ne sentit plus qu'une véhémente envie de dormir, se traîna jusqu'à son lit, et tomba dans un profond sommeil.

Quand Wilhem vit son frère endormi : Allons, dit-il, mon frère est guéri, et moi, je suis damné !

Il passa le reste de la nuit sans dormir; le matin, vaincu par la fatigue, il céda au sommeil, puis, se réveilla en sursaut, en criant, mon Dieu, ayez pitié de moi. Il avait songé que le diable l'entraînait dans les entrailles de la terre.

Une semaine après, Richard avait repris ses travaux ordinaires. Le bonheur et la douce paix

reparurent dans la cabane du pêcheur. Wilhem, lui-même, qui, pendant quelque temps, avait paru sombre et taciturne, avait repris sa bonne humeur; seulement, le moindre incident qui pouvait lui rappeler cette nuit funeste, le rendait morne et silencieux pendant plusieurs jours, et son imagination frappée trouvait à chaque instant des prétextes à d'invincibles terreurs : il eût tué mille hommes de sa main droite et incendié tout son village, qu'il eût considéré cela comme un accident ordinaire; mais s'il lui arrivait de briser un vase de terre qu'il tenait de la main gauche, il lui semblait que le diable se servait de cette main, qui était devenue sa propriété. Joignez à cela, que la maladresse ordinaire de la main gauche était encore fort augmentée chez lui par la répugnance qu'il avait à s'en servir, et qu'il ne touchait rien de cette main sans le briser ou le laisser tomber.

Le dimanche, à l'église, il tenait cette main cachée sous sa veste, et souvent, agenouillé sur la pierre, il pleurait amèrement en demandant pardon à Dieu. Personne ne comprenait un tel excès de piété, et Wilhem ne répondait à aucune question. Une nuit d'orage l'empêchait de dormir, et il la passait en prières. Il n'osait, non plus, passer sur le trou de Bingen, qu'il avait franchi deux fois en invoquant le diable.

Richard souvent, et sa femme, qui était devenue mère, s'inquiétaient de la situation de Wilhem, et lui en faisaient quelquefois de doux reproches. Ces marques d'affection rendaient du calme à son esprit, et il était heureux et tranquille jusqu'au moment où un accident nouveau lui rendait trop présent le souvenir de la nuit fatale où il s'était donné au diable.

Il arriva qu'un sentiment qui lui remplit tout le cœur, vint le distraire entièrement de ces sombres pensées. Il devint amoureux d'une jeune fille douce et belle; tout à son amour, il ne songea plus au diable, et ne s'occupa que de sa jolie Claire. Richard et sa femme se réjouissaient de le voir heureux, car c'était tout ce qui manquait à leur bonheur.

La veille du mariage, Wilhem et Claire s'étaient assis sous les branches de quelques saules qui bordaient la rive, le soleil descendait à l'horizon sous des nuages sombres, et ses rayons leur faisaient une belle frange d'or et de pourpre.

A cette heure de silence et de recueillement, les deux amans parlaient de l'avenir, et se regardaient; le lieu et l'heure donnaient à leurs pensées, à leurs paroles, à leurs regards, quelque chose de solennel et de sacré.

— Mon Wilhem, dit Claire de sa douce voix,

il faut que je te quitte; mon père serait inquiet, et vois, les nuages de l'horizon montent en vapeur noire, l'eau s'agite sans qu'il fasse de vent, les feuilles frisonnent, et les oiseaux s'enfuient; il va y avoir un orage, à demain. En disant ces mots, elle ôta de son doigt une petite bague d'argent : Tiens, lui dit-elle, c'est la bague de ma mère; ce sera mon anneau de mariage; tu me le donneras demain, mais porte-le tout le reste du jour, et toute la nuit, Wilhem lui donna un baiser sur le front, et, par habitude, tendit la main droite, pour que la jeune fille lui passât l'anneau au doigt.

— Non, non, Wilhem, dit-elle, à la main gauche, c'est celle du cœur, c'est celle où l'on met l'anneau de mariage.

Wilhem frémit, et retira la main qu'elle attirait à elle.

— Non, non, dit-il, je ne veux pas — pas à cette main, au nom du ciel! pas à cette main.

— Tu m'effraies, Wilhem, tes yeux semblent s'élancer de ta tête.

Et Wilhem s'enfuit, courant comme un fou.

Il passa près de Richard. — Où vas-tu? lui dit Richard, tu cours comme si le diable t'emportait.

— Eh! dit Wilhem, qui te dit que le diable ne m'emporte pas.

Claire, inquiète, rentra chez son père, puis alla trouver Richard et sa femme; elle leur raconta ce qui était arrivé; tous trois se perdirent en conjectures.

Wilhem ne rentra pas souper; cependant le souper devait être gai, c'était l'anniversaire de la guérison de Richard.

Quand il fut hors de la vue de Claire et de son frère, Wilhem s'arrêta : — Oh! non, dit-il, je ne lui ferai pas partager mon sort, elle ne sera pas la femme d'un homme qui s'est vendu au diable.

Il se mit à pleurer en songeant à tout ce qu'il perdait de bonheur, puis il se jeta à deux genoux sur le sable, et pria.

Mais l'orage grondait, les éclairs brillaient; il se rappela la nuit funeste, il y avait juste un an, jour pour jour. Alors sa tête se perdit, il lui sembla sentir dans sa main une chaleur dévorante; il monta dans son bateau, et le mit au courant. Quand il approcha du *Bingerloch*, il frémit de ne pouvoir arriver jusqu'à la forêt. Il n'osa implorer ni Dieu, ni le diable; il passa heureusement, et chemin faisant il craignait que chaque éclair ne fût la foudre qui allait le frapper, que chaque vague ne dût l'engloutir, avant qu'il eût expié son crime, ainsi que sa folie lui en avait suggéré l'idée.

Arrivé au bord, il remercia Dieu, puis marcha

du pas rapide et saccadé d'un homme qui a la fièvre, et parcourut les sinuosités de la forêt jusqu'au moment où il retrouva le carrefour.

Il se mit encore à genoux et implora le secours de Dieu.

Le vent brisait les arbres, et ébranlait jusque dans leurs racines les chênes les plus robustes.

Il ôta sa veste, releva jusqu'au coude les manches de sa chemise, et s'écria trois fois :

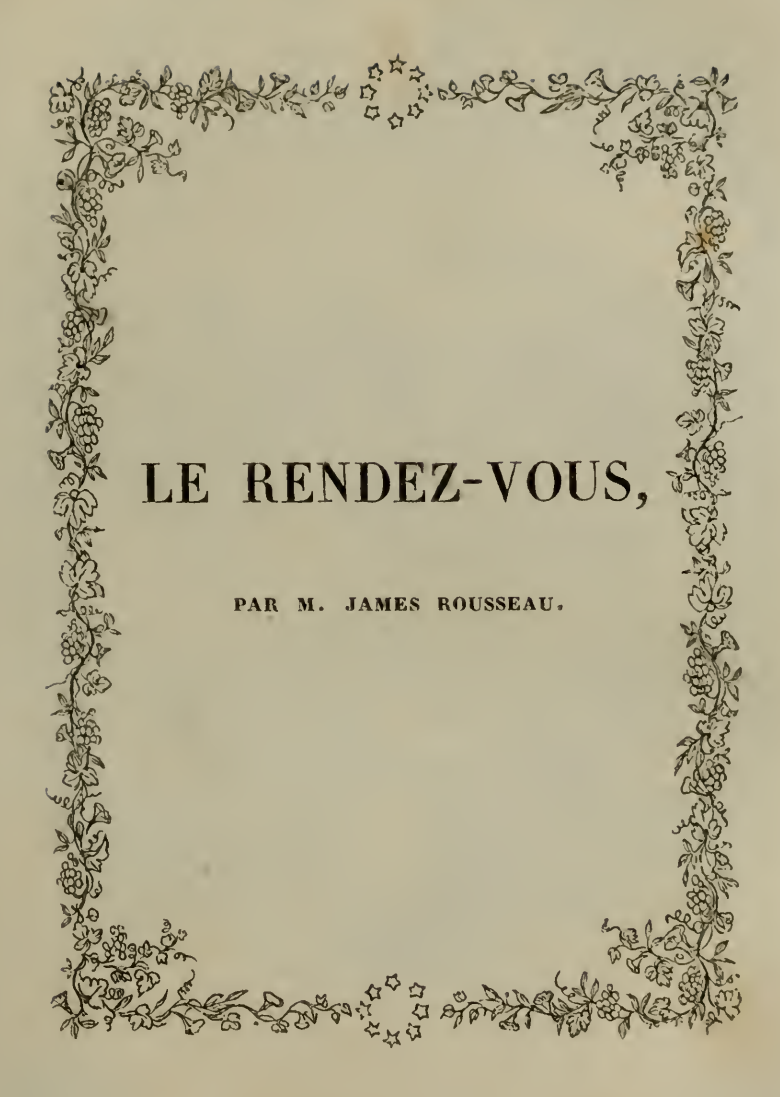
— Monseigneur le diable, je t'ai donné ma main gauche ; la voici, viens la prendre.

Et à la troisième fois, plaçant sa main gauche sur un tronc brisé, d'un coup de sa hache de batelier, qu'il avait apportée, il se coupa le poignet, puis s'enfuit soutenu par la violence de la fièvre, laissant près de l'arbre sa hache et sa main.

Il rentra dans son bateau, sa fièvre était telle qu'il eut la force de ramer en suivant la côte de la seule main qui lui restait.

Quand il fut près du trou de Bingen, les forces lui manquèrent; il se jeta à genoux en implorant l'aide de Dieu

Le lendemain, Richard, en allant à la pêche, trouva le cadavre mutilé de son frère retenu entre les pointes de deux roches aiguës.



LE RENDEZ-VOUS,

PAR M. JAMES ROUSSEAU.



Le licenciement de l'armée de la Loire venait d'être effectué; l'armée française, vaincue à Waterloo, venait de voir s'évanouir les nouvelles espérances que le retour de son chef lui

avait rendues; les troupes étrangères occupaient de nouveau la capitale; nous avions une seconde fois la restauration, avec toutes les conséquences qui résultent, pour un peuple conquis, de l'envahissement de ses foyers.

Le maréchal Macdonald s'était rendu sur les bords de la Loire. C'était à lui que le gouvernement royal avait voulu confier la dissolution de cette armée dévouée dont on redoutait encore le patriotisme et la fidélité à son ancien drapeau. On avait pensé avec raison que le même homme qui, tant de fois, avait conduit tous ces braves à la victoire, pouvait, mieux que personne, leur parler, au nom de la patrie, un langage d'honneur et de dévouement, et adoucir tout ce qu'il y avait de pénible dans la mesure qui venait de les frapper.

La triste nouvelle avait été reçue par l'armée avec le silence de la stupeur. Habitués à une obéissance passive, les soldats, avant d'exprimer tout ce qu'ils éprouvaient, avaient tourné leurs regards vers leurs officiers, et l'expression de tristesse qu'ils avaient remarquée sur leurs visages avait paralysé tous ces hommes, sans leur permettre un souvenir de regret pour le passé, un mot d'inquiétude pour l'avenir.

Les régimens venaient de se séparer; quelques cris de *vive le roi!* s'étaient fait entendre, rares

et étouffés, comme honteux de venir, dans un pareil moment, insulter à une grande douleur.

Aussitôt que les rangs avaient été rompus, trois jeunes officiers de cavalerie s'étaient rejoints, et, sans se dire un mot, s'étaient dirigés vers l'hôtel de la Couronne, où un déjeuner leur avait été préparé dans une salle basse.

Près de se séparer peut-être pour ne plus se revoir, ils avaient voulu passer encore quelques heures ensemble et se dire adieu le verre à la main.

Ils étaient amis depuis l'enfance : élevés dans le même collége, ils avaient partagé les mêmes jeux, les mêmes travaux, et ils ne s'étaient perdus de vue que fort peu de temps pour se retrouver dans le même régiment, où une communauté de dangers et de gloire avait fortifié dans leurs cœurs d'hommes leur ancienne amitié d'enfans.

Et cependant ils différaient de caractère : Alfred, né de parens riches, avait embrassé la carrière des armes parce qu'avec son nom, sa fortune et les alliances de sa famille, il espérait y faire un chemin rapide. Et puis il avait de l'audace, du courage, adorait le bruit, le changement, et n'aimait de la vie que ce que l'on pouvait livrer au hasard. Gai, fou, généreux, le premier au plaisir comme au devoir, il ne faisait pas plus de cas de sa vie que de sa fortune, et était toujours prêt à sacrifier l'une et l'autre au premier signal d'une

folle partie ou d'un engagement sérieux. C'était un de ces officiers comme on en voyait tant à cette époque, qui, ne raisonnant pas leur courage, étaient, guidés par des chefs habiles et froids, la terreur des ennemis et l'idole des soldats.

Jules avait été soldat malgré lui. D'un caractère naturellement triste, doux et rêveur, il n'avait d'autre ambition, après avoir fini ses études, dont il avait mieux profité que ses deux camarades, que d'entrer dans les ordres et de finir ses jours dans quelque modeste presbytère. Mais il n'avait pas de fortune; ses parens, qu'il avait perdus presque à sa naissance, lui avaient à peine laissé une somme suffisante à l'achèvement de ses études, et lorsque la conscription arriva, il lui fallut échanger la soutane et le petit collet contre un sac et un fusil. Ainsi trompé dans ses goûts, dans ses espérances, la vie n'avait plus été pour lui qu'un fardeau, et le désespoir lui tenant lieu d'un courage qui lui manquait, il s'était jeté tête baissée au milieu des périls, et, au lieu de la mort qu'il cherchait, il avait rencontré une épaulette et la croix d'honneur.

Guillaume, lui, était passionné pour son état : la guerre était son élément. Né d'honnêtes artisans, que leur état de gêne avait forcés de retirer leur fils du collége, bien avant qu'il eût fini ses classes, il s'était engagé avec l'espoir fondé et rationnel

que s'il n'était pas tué il serait mis au lieu et place de ceux que le canon aurait balayés; en effet il était déjà sous-lieutenant lorsqu'arriva la débâcle qui allait déplacer tant d'existences.

Le déjeuner des trois jeunes gens avait été triste; ils étaient arrivés au dessert sans s'en apercevoir, sans qu'un mot fût venu interrompre le bruit monotone du service et le résonnement aigu des assiettes frottées les unes contre les autres par un garçon actif et attentionné.

— Ma foi, messieurs, s'écrie tout à coup Alfred, on ne croirait guère en nous voyant que c'est aujourd'hui la dernière matinée que nous passons ensemble; nous avons observé un silence qui ferait honneur à un couvent de trappistes.

— Et une diète bien digne de la tempérance de ces bons pères, ajoute Guillaume. Les plats ont passé devant nous sans que nous leur ayons fait la moindre politesse.

— Qui est-ce qui peut avoir faim aujourd'hui? murmure Jules en étouffant un soupir.

— Moi, je t'assure; mais je n'aime pas à manger seul; et puis vos figures allongées m'ont ôté l'appétit. Heureusement que j'ai toujours soif..... Garçon, du champagne!

— En vérité, Alfred, je t'admire.

— Il sera toujours le même!

— Messieurs, à la santé de l'empereur!

— A la santé de l'empereur!

— Eh bien! Jules, tu n'es pas des nôtres?

— Ma foi, non, Messieurs; vous savez que je n'ai jamais partagé votre enthousiasme, et aujourd'hui moins que jamais.

— Toi aussi, tu vas te ranger du parti du vainqueur.

— Guillaume, tu ne penses pas ce que tu me dis là.

— Pardon, Jules; mais c'est qu'en vérité je ne te reconnais pas : toi, si brave, si dévoué, toujours aux premiers rangs.

— Je faisais mon devoir alors; j'étais soldat, me voilà redevenu citoyen.

— Tu ne comptes donc pas reprendre du service?

— Vous le savez, mes amis, j'ai endossé l'uniforme malgré moi, et à une époque ou une autre carrière que celle des armes était interdite à la jeunesse.

— Et tu ne dois pas t'en repentir; car tu es décoré tandis qu'Alfred et moi.....

— Mon Dieu, mes amis, que ne puis-je vous la partager cette décoration qui vous fait tant envie; je vous assure que je n'y tiens guère.

— Jules, ce que tu dis là n'est pas bien..... Morbleu!

— Allons, n'allez-vous pas vous disputer à

présent!... A la santé de l'empereur!... garçon, du champagne!...

—Écoute donc, Guillaume, je n'ai pas tes goûts; toi, tu ne vois rien de plus beau que la guerre; et pourvu que tu aies un sabre au côté, tu es l'homme du monde le plus heureux.

—Ma foi, c'est que c'est bien amusant, interrompt Alfred en faisant sauter le bouchon de la bouteille que le garçon venait d'apporter: hier dans une capitale, demain dans une autre....

— Et aujourd'hui l'ennemi dans la nôtre, dit tristement Jules.

— C'est vrai, le sort des armes!

— Dis la trahison, la lâcheté, s'écrie Guillaume.

— Oublions tout cela, et à la santé de l'empereur! dit Alfred en approchant son verre de ceux de ses amis.

Tous deux trinquèrent, Guillaume en faisant chorus, et Jules silencieusement.

—Qu'allons-nous devenir? dit ce dernier.

— Ma foi, vogue la galère! répondit Alfred en avalant son dixième verre de champagne.

— Bon pour toi qui as de la fortune; mais Guillaume et moi, dont la carrière se trouve brusquement rompue à l'âge où tout homme commence la sienne.

— Que je trouve seulement un coin où l'on

se batte, s'écrie Guillaume, et je suis content; diable m'emporte, je me ferais soldat du pape plutôt que de mettre bas l'uniforme.

— Écoutez, mes amis, vous savez que j'ai toujours aimé une vie agitée, aventureuse, semée d'émotions : j'ai envie de voyager; je ne sais où, par exemple; mais la prévoyante nature a mis partout du plaisir, des femmes et du vin... Je vous emmène... J'ai assez d'argent pour nous trois; voyons, acceptez-vous?

— Allons donc, le champagne te monte à la tête.

— Il me semble que ma proposition n'a rien que de fort raisonnable... Aller devant soi, sans but, sans projet, fuyant les lieux où l'on s'ennuie, restant aux lieux où l'on s'amuse... Quelle existence!... Et puis, qui sait, nous découvririons peut-être un nouveau monde; notre nom sera peut-être un jour accolé à celui de Christophe-Colomb... A la santé de l'empereur!..... Garçon, du champagne!

— Ma foi, tu le boiras tout seul.

— Écoute, Alfred, il est impossible que quelque membre de ta famille ne surnage pas à la tempête...

— Oh! oui; mon viel oncle maternel, par exemple; celui-là n'a jamais pu souffrir l'empereur; il sera au moins porte-coton du nouveau roi.

— Je vois qu'il est impossible d'avoir de toi deux mots raisonnables.

— Oh! monsieur l'abbé, quel air grave!... Eh! bien, voyons, parle, je t'écoute.

— Puisque tu as le projet de voyager, donne-moi des lettres de recommandation pour ta famille, je retourne à Paris, où j'espère qu'elles ne me seront pas inutiles.

— Parbleu! très-volontiers... Quand pars-tu?

— Dans une heure.

— Oh! oh! c'est que je ne suis guère en train d'écrire... Ce petit champagne est capiteux en diable... Mais je te promets que tu recevras demain, à Paris, un volume de recommandations.

— Jules, nous ferons route ensemble.

— Allons, décidément vous me laissez donc partir seul? Vous ne voulez pas vous associer à la gloire qui m'attend?

— Merci; le nouveau gouvernement ne peut pas se passer d'armée, et je vais tâcher de rentrer dans quelque régiment.

— Bonne chance, mes amis.

Et ils se levèrent de table.

— Nous ne pouvons pas nous quitter ainsi! s'écrie Alfred; et puisque vous ne voulez pas venir avec moi, j'exige de vous une promesse, un engagement qui nous lie : quelle que soit

notre destinée. dans quelque pays que le sort nous jette, quelque position qu'il nous réserve, jurons que, dans cinq ans, à pareille heure, nous nous trouverons à un lieu convenu, et que, là, nous nous raconterons tout ce qui nous sera arrivé pendant notre longue séparation. Acceptez-vous?

—Très-volontiers.

—Et toi, Jules?

— C'est convenu.

— Vous le jurez, sur l'honneur?

— Nous le jurons, sur l'honneur et sur l'amitié!

Et les trois jeunes gens, après s'être long-temps tenus étroitement embrassés, se séparèrent les larmes aux yeux.

En ce moment, quatre heures sonnaient à l'horloge de la cathédrale d'Orléans.

II.

— Décidez-vous; il est encore temps, crie Alfred à ses deux amis, pendant que la diligence d'Orléans à Paris se met lourdement en route au milieu des juremens des postillons et de l'impatience des voyageurs.

Enfin, après quinze heures de marche, le pesant équipage s'arrête rue Notre-Dame-des-Victoires, et les deux officiers, qui ne s'étaient pas dit un mot pendant tout le voyage, entrent au bureau pour attendre leurs malles et leurs paquets.

— Où vas-tu descendre, Jules? dit Guillaume à son camarade.

— Chez un de mes amis, que j'ai prévenu de mon arrivée; il vient d'être tout récemment ordonné prêtre; et il a dû me faire préparer un logement chez lui. Si tu veux y venir avec moi, je suis sûr que tu seras bien reçu.

— Un prêtre!... que diable veux-tu que j'aille faire là?

— Tu y seras avec moi, et je me charge de te présenter.

— Merci!... Ce n'est pas dans de pareilles sociétés que je trouverai ce qu'il me faut; et je ne vois pas ce que toi-même peux en espérer.

— C'est un ancien ami, et j'aime encore mieux demeurer là que de descendre dans un hôtel garni.

— A ton aise; moi je vais entrer dans le premier hôtel, et dès demain je commence mes démarches.

Une foule de porteurs étaient dans la cour, offrant leurs bras et leurs crochets aux voyageurs

entassés dans le bureau. Les deux officiers se séparèrent, après avoir reconnu leurs bagages, et Jules remit à Guillaume l'adresse de son ami, en l'engageant à venir le voir et à s'adresser à lui dans le cas où ses démarches pourraient lui être utiles.

— M. l'abbé Poultier, rue Garencière, n° 5, lut Guillaume en s'éloignant; ah! bien oui! il peut m'attendre, je n'irai jamais le chercher là!

III.

— Que voulez-vous? demande brusquement un laquais à un homme enveloppé d'une longue redingote verte qui, boutonnée jusqu'en haut, ne permettait pas d'apercevoir le reste de l'habillement de celui qui en était revêtu.

— M. le colonel ***.

— Attendez!

Au bout d'une heure, le domestique revient. — Votre nom?

— Remettez cette lettre à M. le colonel; elle lui expliquera le but de ma visite.

— Entrez, vient dire le laquais après vingt minutes.

— C'est vous qui êtes Guillaume Arnault?

— Oui, mon colonel.

— Le baron Clary vous recommande à moi.

— J'ai servi trois ans dans son régiment, et il me connaît bien.

— Il me le dit... vous étiez sous-lieutenant?

— Oui, mon colonel.

— Vous faisiez partie de l'armée de la Loire?

— Oui, mon colonel.

— Et vous voulez reprendre du service?

— C'est mon vœu le plus cher.

— Beaucoup de vos camarades sont dans le même cas que vous, et on ne peut pas placer tout le monde.

— Si on pouvait placer tout le monde, mon ancien commandant ne m'aurait pas donné une lettre pour vous.

— Et vous espérez sans doute être replacé dans votre grade.

— Depuis dix-huit mois que j'attends, ce n'est pas trop exiger.

— Je le veux bien; mais le roi ne peut pas utiliser tous ses officiers; et puis la gendarmerie est un corps d'élite.

— Je sors des chasseurs de la garde impériale!

— Vous étiez à Waterloo?

— Oui, mon colonel.

— Vous vous êtes battu contre votre roi.

— Je me suis battu pour mon pays, pour mon drapeau.

— Et vous feriez de même pour les nouvelles couleurs que la France a adoptées?

— Sans cela je ne demanderais pas de service.

— C'est bien... laissez-moi votre adresse.

Guillaume sortit. Il était découragé : après dix-huit mois d'attente, il croyait que lui, officier de Napoléon, devait être bien reçu partout où il irait offrir son bras et son épée; il croyait que, loin de lui reprocher ses services, on les regarderait comme un motif de plus de l'accueillir lorsqu'il viendrait se dévouer à un nouveau drapeau; il croyait que la France pouvait changer dix fois de gouvernement sans pour cela cesser d'être la France, et que son pays lui devrait toujours compte du sang qu'il avait versé pour lui.

La réception du colonel lui avait fait faire un long retour sur lui-même et avait un peu refroidi son goût dominant pour l'état militaire.

Il fallait pourtant se décider à quelque chose : dix-huit mois de séjour à Paris avaient épuisé toutes les économies, toutes les ressources du pauvre sous-lieutenant; ce n'était pas le moment d'avoir de l'orgueil. Guillaume le sentait bien, aussi quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'il retournait chez le colonel de gendarmerie.

Il ne fut pas mieux accueilli que la première

fois : le colonel lui dit qu'il ne pouvait le recevoir dans son régiment que comme simple soldat; qu'ainsi il eût à se décider promptement, que l'emploi de gendarme était fort couru, et que ce n'était qu'à la recommandation du baron Clary qu'il lui donnait la préférence sur un grand nombre d'anciens militaires qui lui étaient adressés tous les jours.

Guillaume demanda la semaine pour faire ses réflexions; ce délai lui fut accordé, et il prit congé le désespoir dans l'ame.

Il retournait chez lui, parlant haut et accompagnant ses paroles de mouvemens télégraphiques, lorsqu'au détour d'une rue, il vint donner tête baissée dans la poitrine d'un jeune abbé fringant et propret, dont toute l'attention était concentrée sur sa chaussure, qu'il cherchait à préserver de tout accident. Ce dernier lève la tête en retenant avec peine un reproche énergique, et Guillaume reconnaît Jules, son ancien camarade, qu'il n'avait pas vu depuis qu'ils avaient quitté Orléans.

A la vue de son ami, qu'il avait laissé revêtu de l'uniforme de lanciers et qu'il retrouvait affublé d'une soutane, Guillaume ne se donna pas la peine de modérer une explosion de gaîté qui se manifesta par un long éclat de rire poussé au nez du pauvre Jules. Cependant il s'arrêta en voyant

l'air embarrassé de son camarade, et après lui avoir demandé pardon de la liberté grande, il le questionna sur le brusque changement qui s'était fait dans sa position.

Ce n'est pas dans la rue que je puis t'expliquer cela, lui répond Jules; si tu veux venir dîner avec moi, nous pourrons causer à notre aise.

J'accepte, dit Guillaume; mais où vas-tu me mener dîner?

— Parbleu! chez moi! Puis-je, dans mon nouvel état, et surtout avec ce costume, entrer chez un restaurateur?

— C'est vrai, je n'y pensais pas; allons, je te suis.

Les deux amis arrivèrent devant la porte d'un bel hôtel de la rue de l'Université. Jules entra suivi de Guillaume, et ils montèrent au second étage d'un petit corps de bâtiment situé entre cour et jardin.

Jules occupait un petit appartement de trois pièces, meublé avec la plus élégante simplicité. Ce qu'on y remarquait surtout, et ce qui frappa Guillaume, c'était le bizarre assemblage de trophées militaires et d'ornemens religieux. En regard d'un grand Christ en ivoire artistement ciselé, étaient appendus deux sabres de cavalerie surmontés d'une paire de pistolets d'arçon; une lithographie des adieux de Fontainebleau faisait face à une *Mater dolorosa*, et une croix d'hon-

neur était fixée à une pelotte à côté d'un chapelet.

Guillaume examinait tout cela pendant que le maître du lieu était sorti pour donner quelques ordres relatifs au dîner.

— Sais-tu que je devrais t'en vouloir, s'écria Jules en rentrant : tes éclats de rire au milieu de la rue étaient plus qu'inconvenans.

— Pardonne-moi, mon ami; mais j'étais si loin de m'attendre à te voir dans cet accoutrement...

— Qu'a-t-il donc d'extraordinaire ?

— Rien pour tout autre, mais pour toi...

— Tu sais bien que c'était ma première vocation, et que j'avais déjà fait quelques études en théologie.

— Oui ; mais je croyais que l'habitude des camps avait un peu changé le cours de tes idées, et que les canons à mitraille t'avaient brouillé avec les canons de l'église.

— Eh bien ! tu t'étais trompé, et tu en vois la preuve.

— *Benè sit*, monsieur l'abbé; et, au fait, je crois que tu as pris le bon parti; à en juger par ta mine fraîche et rebondie, à voir le luxe de ton appartement, il paraît qu'on avance plus vite dans ce régiment-là que dans l'autre.

— C'est selon, dit Jules en riant.

— Dis donc, ne pourrais-tu pas me donner quelque emploi dans ta nouvelle boutique?

— Guillaume, pas de plaisanteries là-dessus, je t'en prie.

— Je ne plaisante pas; cela vaudrait encore mieux que d'être simple soldat.

— Toi, simple soldat!

— Mon Dieu oui, mon cher, et dans la gendarmerie encore.

Jules ne put retenir une légère grimace.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas trouvé à te placer plus convenablement?

— Cela t'est bien facile à dire!... Quand on ne connaît personne... Mais je t'ai retrouvé, et je m'accroche à toi. Il est impossible que, parmi tes paroissiens, tu ne trouves pas quelqu'un qui se charge de moi... Je ferai tout ce qu'on voudra: je ne suis pas difficile, tu le vois, puisque j'allais être gendarme.

— Avec plaisir: je verrai, je parlerai pour toi... Si tu veux venir me revoir dans un mois...

— Un mois! bien obligé, mais c'est trop long; il faut qu'avant huit jours je sois gendarme ou que je me brûle la cervelle.

— Comment! tu en es là?

— Tiens, tu es bon enfant, toi; depuis le temps que je suis sur le pavé, est-ce que tu crois que j'ai vécu avec des coquilles de noix? Je ne possède

que ce que j'ai sur le corps : rien dans les mains, rien dans les poches.

— Je suis bien fâché de ne pouvoir t'être utile; mais, malgré l'air d'opulence qui règne ici, j'ai fort peu de ressources... Mon revenu suffit à peine à mon entretien et à mes aumônes.

— Ah! oui, tes aumônes! Cela se sait, du moins; tandis qu'un service rendu à un ami ne serait connu de personne... Tu as raison, ce serait de l'argent mal placé.

— Guillaume, tu me juges mal.

— Laisse donc! je vois bien que ton habit a déjà fait son effet... Mais ce n'est pas de l'argent que j'attendais de toi; j'espérais qu'avec tes nombreuses connaissances, tu pourrais être utile à un ancien camarade, à un ami d'enfance : cela te dérangerait, n'en parlons plus.

— Mon Dieu! je ne demande pas mieux; mais tu es si pressé...

— Est-ce ma faute, à moi?

— Ce n'est pas non plus la mienne.

— C'est juste!... pardon, monsieur l'abbé; je ne vous importunerai plus.

Et Guillaume se leva pour sortir.

— Eh bien! tu pars, dit Jules; je croyais que nous dînions ensemble.

— Merci, je n'ai pas faim.

Et prenant son chapeau, Guillaume sortit sans

vouloir écouter son ami, qui cherchait à le retenir.

— Maudit jésuite ! s'écria-t-il en fermant brusquement la porte de l'hôtel.

Et, sans attendre les huit jours qu'il avait demandés au colonel, il retourna sur-le-champ au quartier de gendarmerie, où on l'inscrivit sur les contrôles.

Quelques jours après, il faisait sa première campagne contre les étudians en droit, qui s'étaient permis de charivariser un de leurs professeurs.

IV.

Dans un salon de la rue de Vaugirard, une jeune femme est assise sur un divan. Sa physionomie mobile change à chaque instant d'expression; elle dénote tour à tour le dépit, l'abattement, la colère; de loin en loin, un sourire de douce mélancolie vient la traverser; mais bientôt cette nuance passagère va se fondre dans le ton général de la figure, qui a quelque chose de dur et de forcé.

De temps en temps la jeune femme se lève comme emportée par un mouvement convulsif.

et parcourt à grands pas l'appartement, dont le parquet frémit sous ses pieds, ordinairement si légers et si délicats. Elle s'arrête, se rassied, se relève, consulte dix fois par minute l'aiguille de la pendule, en répétant toujours : Il ne revient pas.

Minuit venait de sonner, lorsque le marteau de la porte cochère vient arracher la jeune dame à ses réflexions. Elle ouvre précipitamment la fenêtre, et, se penchant en-dehors, elle plonge du regard jusqu'à l'extrémité de la cour.

— C'est lui ! s'écrie-t-elle.

Et elle se laisse aller sur le divan, où une grande faiblesse remplace les efforts inouïs qu'elle avait faits jusque-là.

La porte s'ouvre, un jeune homme entre. En voyant le visage pâle et abattu de la jeune femme, il s'approche d'elle avec un air d'intérêt, mais sans témoigner trop d'inquiétude, et comme accoutumé à un pareil spectacle.

— Encore, Maria ! lui dit-il doucement et en lui prenant la main.

— D'où venez-vous, monsieur ?

— Je t'ai dit que j'allais passer la soirée avec d'anciens officiers de mon régiment.

— Et vous les quittez à l'instant ?

— Sans doute.

— Alfred, vous me trompez !

— Maria, qui peut te faire penser cela? D'où peuvent naître les soupçons que tu as depuis quelque temps?

— C'est que, depuis quelque temps, vous n'êtes plus le même avec moi.

— Maria, tu te trompes, et je te jure...

— Pas de sermens! Votre conduite a pris soin d'avance de les démentir.

— Mais qui peut te faire penser...

— Vos absences continuelles, le mystère dont vous vous entourez, ces lettres que l'on vous remet presque tous les jours et que vous brûlez après les avoir lues... Autrefois agissiez-vous ainsi? Vous ne me quittiez pas, vous me disiez tout.

— Maria, des circonstances imprévues ont pu me forcer à des démarches qui peuvent te paraître singulières, mais ai-je cessé pour cela d'être le même pour toi! N'ai-je pas toujours autant d'amour? Ne suis-je pas aussi tendre, aussi empressé?

Et de son bras il entourait la taille de sa maîtresse, qu'il attirait doucement sur son cœur.

— Ecoute, Alfred, lui dit la jeune femme, je ne t'ai pas trompé, moi; quand tu m'as aimée, quand tu m'as offert de quitter ma patrie pour te suivre en France, je me suis montrée à toi telle que je suis, avec mes exigences et mes défauts; je t'ai rappelé que dans cette belle ville de Naples

où j'étais si heureuse, si tranquille avant de te connaître, les femmes ne traitent pas l'amour aussi lestement que tes Françaises; que pour nous, pour nos cœurs, brûlés encore plus que nos visages par le soleil de l'Italie, l'amour est notre vie, notre ame, notre éternité; je t'ai dit que mon sein recélait la jalousie avec tous ses poisons, toutes ses fureurs; je t'ai dit tous les malheurs que tu te préparais si tu cessais de m'aimer, moi qui me sentais une ame à t'aimer toujours. Je m'étais livrée à toi; tout ce que j'avais de plus cher je te l'avais sacrifié; tu n'avais plus rien à désirer de la pauvre Maria; en me disant de te suivre tu prenais l'engagement devant le ciel de me protéger, de me rendre heureuse, de me servir d'époux; car je suis ton épouse, Alfred; n'est-ce pas que je le suis?

— Toujours! toujours!

— Pourquoi donc me caches-tu quelque chose? Ton épouse ne doit-elle pas être ta première amie?

— Si les secrets que tu me demandes ne m'appartenaient pas?

— Les confier à une épouse, ce n'est pas les trahir.

— Ne me questionne plus, de grâce, je suis engagé par les sermens les plus sacrés.

— Et ceux que tu m'as faits!

— Ne vont pas jusqu'à me forcer de manquer

à l'honneur. Qu'il te suffise de savoir, et je te le jure par tout ce qu'il y a de plus saint, que ces secrets qui t'affligent n'ont rien qui puisse intéresser ton repos et ton amour.

Cette assurance n'avait pas rendu le calme à la jalouse Maria. Désespérant de rien obtenir d'Alfred, elle forma le projet de s'emparer d'une des lettres que le jeune homme recevait en si grand nombre, et que le concierge avait ordre de ne remettre qu'à lui. Cela ne lui fut pas difficile : un matin, sous un léger prétexte, elle éloigna cet homme, et fut au comble de ses vœux lorsque, parmi plusieurs lettres qui étaient sur une table, elle en vit une à l'adresse d'Alfred. Elle la prit et la serra dans son sein.

Dès qu'elle fut seule, elle s'empressa d'ouvrir le mystérieux billet; il était écrit de ce style énigmatique que les francs-maçons emploient pour leur correspondance; aussi n'y put-elle rien comprendre. Mais les mots *constance* et *discrétion*, tracés au bas de la lettre en caractères que la jalousie lui fit voir plus gros que les autres, ne lui permirent pas de douter qu'Alfred ne la trompât et ne fût engagé dans une intrigue amoureuse.

En quittant Naples pour suivre son amant, Maria avait emmené avec elle une jeune fille avec qui elle avait été élevée et qui lui avait toujours témoigné la plus vive affection. Flora (c'est le

nom de la jeune fille) possédait toute la confiance de sa maîtresse, qui, chaque jour, venait auprès d'elle épancher ses chagrins et redire ses soupçons. Elle s'empressa d'aller lui faire part de sa découverte, implora des conseils, demanda surtout, sur la lettre dont elle détaillait chaque mot, une opinion qu'elle aurait bien voulu être contraire à la sienne quoique décidée à ne pas la partager. Mais Flora ne démentait pas son pays : jalouse pour sa maîtresse comme elle l'eût été pour elle, elle envenima la plaie au lieu de l'adoucir, et les deux jeunes têtes napolitaines, exaltées au plus haut point, jurèrent de tout faire pour découvrir la vérité, savourant déjà le doux plaisir de la vengeance.

— Dès demain, s'écrie Maria, enveloppée dans un manteau qui me cachera à ses regards, je me mets à sa poursuite, et je ne m'arrêterai que quand je saurai tout.

— Mauvais moyen, madame; cela peut être long, et il peut vous reconnaître. Il faut pour cela quelqu'un d'assez désintéressé pour y mettre de la prudence.

— Mais à qui veux-tu que je m'adresse?

— Fiez-vous à moi, j'ai votre affaire.

— Vraiment?

Un jeune homme, dont je ne sais même pas le nom, mais qui est toujours sur mes pas à m'ob-

séder de ses déclarations. Il habite ce quartier, et il ne se passe pas un jour que je ne le rencontre.

— Mais es-tu sûre qu'il consente....?

— Soyez tranquille : il m'aime, il n'a rien obtenu, et je lui promettrai tout ce qu'il voudra.

— Bonne Flora, que ne te devrai-je pas!

—Laissez donc! je vous rends service, et puis... le jeune homme n'est pas mal.

Et sans ajouter un mot, la jeune fille s'élance à la porte et disparaît.

Deux heures s'étaient à peine écoulées qu'elle était de retour. A sa figure rayonnante, on voyait qu'elle avait réussi.

— Il consent? s'écrie Maria.

— Certainement, madame; il a d'abord fait quelques difficultés; il ne voulait pas se mêler d'une affaire pareille; mais dès que je lui ai montré la lettre, son visage a pris une expression de joie qui m'a étonnée; je ne croyais pas qu'il aurait tant de plaisir à me rendre service. Il a mis la lettre dans sa poche, et il s'est sauvé en me promettant qu'avant deux jours nous aurions de ses nouvelles.

Le surlendemain — Alfred reposait dans les bras de Maria; depuis deux jours la jeune napolitaine n'avait plus cet air triste et inquiet qui désolait son amant; sa jolie figure avait repris du calme, ses traits s'était éclaircis; les reproches,

les soupçons n'étaient plus sortis de sa bouche; Alfred était heureux, et il dormait près de sa maîtresse après une nuit d'amour et de bonheur.

Le jour n'avait pas encore paru; la sonnette est violemment agitée, et les deux amans sont réveillés en sursaut par ces paroles prononcées à voix haute : *Ouvrez, au nom du roi!*

Alfred passe sa robe de chambre, allume une bougie et court ouvrir.

Maria avait passé un peignoir, et, tremblante, respirant à peine, était sur les traces de celui qu'elle aimait.

La porte s'ouvre.

— M. Alfred de ***

— C'est moi, messieurs.

— Au nom du roi, je vous arrête!

— Lui! s'écrie Maria en l'étreignant de ses deux bras.

— Puis-je au moins savoir le motif, dit Alfred...?

— Nous l'ignorons; mais cette lettre vous l'apprendra sans doute.

Et ils montrent à Alfred la lettre dont Maria s'était emparée et que Flora avait remise au jeune homme inconnu.

— Ciel! s'écrie Maria; et elle tombe sur le plancher.

— Messieurs, je suis à vous; mais, de grâce, aidez-moi à la secourir.

Maria, portée sur son lit, ne tarde pas à rouvrir les yeux, d'où s'échappe un torrent de larmes. Alfred cherche à la consoler et à lui persuader qu'il est victime d'une erreur.

— Oh! non, dit la jeune femme, et cette lettre...

— Eh! bien, cette lettre! elle ne contient rien qui puisse me compromettre...

— Je la connais... c'est moi qui l'ai prise dans un moment de jalousie pour éclaircir mes doutes; je l'ai confiée à un inconnu...

— Malheureuse!... mais je ne te ferai pas de reproches, tu n'es que trop punie. Partons, messieurs.

Et Alfred quitta brusquement la chambre après avoir recommandé Maria aux soins de sa jeune compatriote.

V.

Une foule nombreuse était rassemblée dans la vaste enceinte de la Cour d'assises. Beaucoup de femmes, jeunes pour la plupart, et parées comme pour une fête; un grand nombre d'hommes qu'à leur costume et surtout à leur tournure il était facile de reconnaître pour des officiers de l'empire; un barreau plus nombreux que de cou-

tume, tout annonçait qu'une affaire importante, extrordinaire, était soumise à la décision du jury.

Des quinquets rares et lugubres comme la scène qu'ils venaient éclairer donnaient à l'immense salle et au visage de ceux qui s'y trouvaient une teinte triste et funèbre; et, pour ombre au tableau, on voyait tout ce monde, l'œil terne et la figure abattue, s'interroger à voix basse et dresser à chaque instant l'oreille comme pour entendre plus tôt la sonnette qui annonce que le jury a dicté son arrêt, et qu'il va rentrer dans la salle d'audience.

Un homme jeune, riche, ayant fait avec honneur les dernières guerres de l'empire, était accusé de conspiration contre la sûreté de l'état, de provocation à la guerre civile et de manœuvres ayant pour but le renversement du gouvernement établi, crimes emportant la peine capitale.

Minuit venait de sonner, les jurés étaient entrés à sept heures dans la chambre de leurs délibérations, et ils n'en étaient pas encore sortis. Cependant le délit était prouvé. Ah! c'est que sans doute, parmi ces douze hommes appelés à prononcer sur le sort de l'un de leurs semblables, il s'en trouvait quelques-uns qui luttaient avec courage pour celui dont la vie était entre leurs mains; qui comprenaient, qu'en politique surtout, le sang versé retombe toujours sur la tête de ceux

qui l'ont demandé; qu'au fond de l'ame de celui qui conspire pour des questions où sa conscience et sa religion sont intéressées, il est un sentiment d'honneur que personne n'a le droit de condamner, et que, demain peut-être, et pour la même cause, on décernera les honneurs du Capitole à celui que, la veille, on voulait envoyer aux Gémonies.

Enfin le signal se fait entendre, la justice du pays reprend place, et le chef des jurés, d'une voix qu'il cherche à rendre solennelle, mais où se trahit à chaque mot une émotion profonde, prononce ces paroles au milieu d'un silence de mort.

« Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, la déclaration du jury est :

» A la majorité de huit voix contre douze, oui, l'accusé est coupable sur toutes les questions. »

Un long frissonnement parcourt toute la salle, et tous les yeux se portent vers le banc de l'accusé, que l'on vient de ramener.

Le président lui lit la déclaration du jury, et ajoute de ce ton habituel et monotone avec lequel un enfant récite un évangile.

« Vu la déclaration du jury et les articles, etc., condamnons Alfred de *** à la peine de mort. »

Une affreuse stupeur accueille ces paroles, et

depuis près d'une minute le président avait levé l'audience que personne, excepté le condamné, n'avait songé à quitter sa place.

VI.

C'était en 1820. La journée était sombre et pluvieuse, et cependant la moitié de Paris était dans les rues. La Place du Palais de Justice, le Pont au Change et tous les alentours étaient noirs des flots du peuple : les ouvriers avaient quitté leur travail, les femmes leurs ménages, les enfans avaient fait l'école buissonnière. Tous ces gens, la curiosité dans les yeux et la joie au cœur, se pressaient, s'étouffaient pour arriver plus tôt à un point qui paraissait le seul but des efforts de tous. Un homme jeune, brillant, plein de vie et de bonheur, allait mourir de la main du bourreau. Enveloppé dans une conspiration, on l'avait sacrifié à la panique royale, et ils étaient tous là pour épier ses tortures, pour jouir de ses angoisses.

Des acclamations se font entendre; on bat des mains, c'est le cortége qui s'avance lentement.

En ce moment quatre heures sonnaient à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville.

Fidèles à leur promesse, les trois amis étaient

au rendez-vous : l'un dans la funèbre charrette, l'air calme et résigné; l'autre, à ses côtés, en costume ecclésiastique, lui prodiguant, au nom du Dieu qui pardonne, tous les secours de la religion ; le troisième, sous les habits d'un gendarme, l'œil sec et la figure impassible, était à cheval au pied de l'échafaud!

. . . .

Et quand tout fut fini, la foule s'écoula bruyante et satisfaite. Un homme en se retournant vint donner du pied contre quelque chose.

—Tiens, s'écrie-t-il, c'est une femme! regarde donc, Jeannette.

— Ah ! ma foi oui... pauvre femme... elle aura voulu voir de trop près, et elle aura été étouffée dans la foule.

— Tant pis pour elle, c'est bien fait, dit une voix rêche de femme.

— C'est bien à elle à parler !... elle était sous l'échafaud..... elle en a du sang à son bonnet !..... Pauvre femme !... mais c'est qu'elle est jolie.

— Et bien mise, donc! observe une autre.

La voiture qui contenait les restes du supplicié passant en ce moment, hommes et femmes se pressent à l'entour et ne pensent plus à la pauvre morte.

On la releva deux heures après.

C'était Maria.



GAO LE FORGERON,

LÉGENDE

DES

Temps héroïques de la Perse.

PAR M. HENRY MARTIN.

I.

LA VEILLE DU NEWROUZ.



Le bruit du marteau ne retentit plus chez Gao le forgeron, car le jour touche à sa fin, et ce jour est le vingtième du mois de behmen, veille de l'équinoxe du printemps.

Gao le robuste est debout, au fond de sa pauvre demeure, près d'un brasier aux langues bleuâtres, auquel il livre des branches de cyprès dépouillées de leur écorce.

La flamme colore d'une teinte de pourpre son mâle visage et la face humble et douce de sa fidèle Nahhide, tandis qu'un dernier rayon de l'astre qui descend du ciel, jaillissant par l'étroite fenêtre, baigne d'une auréole d'or la tête blonde d'un enfant aussi beau que Mihhr, l'ange de l'amour et du soleil.

Grave et austère dans le chef de famille, soumis et tendre chez la femme, naïvement extatique chez l'enfant, un même sentiment sous une triple forme anime ces trois physionomies si dissemblables, et pourtant si bien d'accord:

Une même ferveur élève vers l'être universel ces trois ames religieuses et pures.

— Demain, dit le père, demain, l'année aura ramené l'instant mystérieux du Newrouz, où les heures de lumière rejoignent celles des ténèbres pour les dépasser bientôt. Demain mon Zérir atteindra sa quinzième année, et la main d'un Moubed (1) lui nouera la ceinture sacrée qu'un vrai croyant ne quitte plus que pour dormir et

(1) Sage, chef des prêtres.

pour mourir! Demande à l'immortel Hormouzd de fortifier ton cœur, mon fils, car tu commences la vie dans un temps où ceux qui te précèdent voudraient s'en aller vers leurs aïeux!

— Hélas ! soupira la pieuse Nahhide, où sont les saintes cérémonies de nos pères? Jadis, c'eût été sur la montagne, en face de l'astre divin où l'Éternel trône dans sa gloire, que les mages t'eussent initié avec les autres enfans de notre peuple! Alors, au retour du Newrouz, les rues semées de roses semblaient les sentiers d'un parterre céleste : les nuages de l'encens allaient se confondre aux nuages du ciel, et, le soir, les tours étincelantes semblaient dérouler dans l'espace des spirales de feu ! — Tu ne connaîtras jamais ces splendeurs, mon Zérir, et moi, je ne les oublierai point, bien que je fusse toute petite au berceau quand elles s'éteignirent devant le favori de l'enfer, appelé par les princes d'Iran dans une heure de malédiction; mais mon œil ne doit plus les revoir!

— Femme, reprit Gao d'une voix sévère, l'insensé doute de Dieu : le sage prie, attend et se confie; le dernier degré du mal et le premier du bien sont frères. On dit que Féridoun, fils de notre roi Djemschid, n'est pas mort, que les Génies de la montagne de Caf sont ses alliés, et qu'il marche contre le tyran arabe.

— Qu'Hormouzd bénisse ses armes! dirent la femme et le jeune enfant.

— Silence! s'écria Gao.

La porte de la maison s'était ouverte avec violence: un homme traversa d'un seul élan la boutique du forgeron, et se précipita dans la chambre où la famille était réunie.

Avant que celle-ci fût revenue de sa surprise, et que Nahhide eût abaissé son voile, l'étranger avait fléchi les genoux devant le brasier qu'entouraient ses deux bras:

— Par celui qui est, s'écria-t-il, par l'être des êtres dont ce feu est l'emblème, asile! asile pour une nuit près de ce foyer sacré! Douze heures d'asile pour le destin du monde!

— Malheur à qui dénierait le refuge demandé en un tel nom! Il serait trouvé bien lourd sur le pont du jugement (1)! Restez et priez avec nous, frère, celui que vous venez d'adjurer!

L'inconnu se retourna vers lui, et s'inclina en silence, les mains croisées sur son sein.

Ses vêtemens étaient simples: son front blanc et pur comme celui d'une vierge d'Iran, ses lèvres à peine brunies par des moustaches naissantes, décélaient sa grande jeunesse, mais son

(1) *Poul tschinavad.* Là se pèsent les bonnes et mauvaises actions des trépassés, suivant la religion Zende.

noble profil, entrevu aux clartés vacillantes du foyer, inspirait un indicible respect; et l'éclat de son regard était d'un Dieu.

Ils se tinrent en cercle autour du feu, la bouche couverte pour que leur haleine n'en souillât point la sainte essence, et prièrent mentalement.

En ce moment trois coups terribles ébranlèrent la porte que Gao avait assujétie avec une barre de fer.

Le forgeron leva une tenture, et fit passer son hôte dans un jardin voisin; puis il alla ouvrir, le cœur serré d'une mortelle angoisse, car des masses d'armes continuaient à faire résonner contre les ais leurs vibrations d'airain...

Il obéit à ces injonctions sauvages.

Les éclairs des haches et des hallebardes éblouirent ses yeux; puis il recula pâle et glacé...

Ces caftans rouges, ces turbans blancs, ces sombres visages, c'étaient les Arabes noirs de la garde de Zohak !

Dix soldats entrèrent jusque dans la petite chambre avant que Gao eût pu retrouver une parole, une question dans sa mémoire.

— Es-tu Gao le forgeron ? dit le chef des gardes.

— Je le suis.

— C'est bien toi dont la porte a été marquée

ce matin, et dont le tour est venu. Au nom du roi des rois, je te commande de remettre un jeune homme entre mes mains.

Le forgeron et sa famille furent saisis d'une horreur profonde, mais leur langue se colla à leur palais, et ils ne purent s'écrier.

— Tu n'as pas répondu : entendre est obéir! — Esclave, oserais-tu hésiter? Donne-moi cet enfant, ou prends garde que, l'emmenant d'une main, je n'emporte ta tête de l'autre!

L'enfant se dégagea des bras de sa mère épouvantée :

— Prenez-moi donc, dit-il, mais ne touchez point à mon père.

— Mon fils! gémissait Nahhide en se roulant à terre comme une créature privée de raison.

— Ton fils! murmura le farouche étranger, hé! que m'importe? Ce fils d'esclave ou tout autre, mais il m'en faut un!

Nahhide releva la tête, et son regard rapide se reporta sur l'œil fixe de son mari, puis se détourna vers le rideau qui avait livré passage à l'hôte inconnu.

Cette ardente et muette incitation fit bourdonner le sang dans les oreilles de Gao, et bondir son cœur dans sa poitrine.

Sa bouche s'entr'ouvrit : il leva sa main tremblante...

Mais ses lèvres béantes demeurèrent sans voix, et son index désigna le jeune Zérir!...

— Adieu, mon père! adieu, ma mère! dit l'enfant. J'ai demandé à Hormouzd de fortifier mon cœur comme vous me l'aviez prescrit, et il m'a exaucé : voici que je n'ai point de peur en ce moment, et que je suis prêt à confesser Dieu dans le palais de l'Enfer...

Mais sa mère ne l'entendit point; elle était tombée comme frappée de la foudre aux pieds des satellites...

Gao se pencha sur sa compagne immobile, puis il se releva en silence...

— Les soldats de Zohak sont venus, dit son hôte à voix basse, en écartant la tenture: j'ai entendu leurs voix insolentes. Ils sont venus, et tu as gardé ton serment?

— J'ai gardé mon serment, répondit Gao.

— Par l'anneau de Djemschid, forgeron, tu béniras l'instant où j'ai plié le genou devant ton foyer; si demain, à pareille heure, je suis en vie, tu seras plus riche que le roi des Génies, car je te donnerai la moitié de mes trésors!...

— Et moi, je t'ai donné tous les miens, qui valaient bien plus : j'ai donné pour toi mon fils, emmené par les noirs au palais d'où l'on ne revient pas, et ma femme partie pour le séjour des ames!

II.

LA TOUR DES MORTS.

L'ombre enveloppe l'immense Istakhar, cette cité de gloire devenue la cité du deuil et des larmes.

La lune au plus haut de sa course se repose sur la colline qui couvre le palais colossal des rois de la terre.

Autour de l'antre du tigre impérial qui dévore la Perse, il se fait une grande solitude et un grand silence.

On n'entend que le murmure du Bendemire s'élevant comme un long soupir d'agonie d'entre les roseaux de ses rives.

Rien au dehors, rien au dedans de l'édifice n'indique la vie et le mouvement; calme aussi lugubre que le seraient les cris des victimes !

Seulement les fenêtres tendues de pourpre reluisent de feux intérieurs comme des prunelles sanglantes, et jettent des reflets ardens et cuivrés sur les frises chargées de figures magiques, sur les colonnes de marbre rouge et les monstres d'airain debout aux angles du palais.

On dirait qu'ils vont tout à l'heure secouer leurs crinières de lions et leurs têtes de taureaux, ou que d'autres monstres, plus effroyables encore, vont se dresser sur les balustres, écarter les rideaux flottans ou flamboyer dans les masses ténébreuses des jardins suspendus.

Pour se hasarder en un tel lieu à une telle heure, il faut faire peu d'estime de son corps dans ce monde ou de son ame dans l'autre.

Il faut avoir dit adieu à l'espoir comme le *désespéré* (1) lui-même!

Et cependant voici qu'une figure humaine s'agite sur le versant de la colline;

Voici qu'une voix humaine monte vers le ciel avec des malédictions!

C'est Gao, errant dans les ténèbres, semblable à la panthère des bois privée de sa progéniture.

Il se dresse, pleurant et rugissant, en face des sinistres portiques : il appelle des noms de l'outrage les dieux infernaux qui protégent Zohak; il étend vers les hauts piliers ses mains convulsives, comme si chacune de ses imprécations allait faire crouler ces masses gigantesques sur le meurtrier de sa femme, sur le ravisseur de son fils.

(1) *Schey tan*, le diable.

— Zérir! Zérir! où es-tu maintenant? Quel a été ton sort, malheureux enfant?

Mieux vaudrait pour le père sentir dans sa poitrine la scie dentelée des bourreaux, que de s'arrêter à cette pensée!

Que de songer au destin de ceux sur qui s'est une fois fermée la porte du palais!

Chaque jour, depuis que le despote étranger siége dans la demeure des monarques Pischdadians, deux jeunes infortunés sont arrachés à la maison de leurs pères pour n'en revoir jamais le seuil.

Que deviennent-ils? — Nul n'osa jamais s'en enquérir à voix haute; mais voilà ce qu'on se dit tout bas avec terreur.

Quand Zohak, avant de ravir le trône et la vie au Schah Djemschid, commença ses abominables exploits par le meurtre de son propre père, le Melk des Arabes du Nord, ce fut par les avis et avec l'aide d'un inconnu dont l'habileté perverse avait corrompu son ame.

Le complice du parricide ne demanda qu'une seule récompense au maître qu'il avait fait roi; la faveur de baiser ses épaules royales.

Il disparut après l'avoir obtenue, et ne se remontra plus désormais aux regards de Zohak.

Mais l'impression de ses lèvres avait creusé un double ulcère dans les chairs gangrenées du tyran,

et deux serpens hideux s'étaient élancés de la double plaie.

Ils y restèrent attachés sans que nulle force naturelle ou surnaturelle pût leur faire quitter prise, et ne cessèrent de ronger vivant le misérable prince que lorsqu'il leur eut offert chaque jour en pâture deux cervelles et deux cœurs d'homme!...

— Grâce! grâce! — Rendez-moi mon enfant, rendez-moi mon fils, chiens maudits!

Mais les cris de rage et les gémissemens de Gao demeurent également sans réponse : un silence railleur semble insulter à l'impuissant désespoir dont on ne daigne même pas punir les fureurs!

Il se trouva tout à coup à quelques pas d'une porte basse, cachée entre deux colosses de granit.

Les poings crispés, les dents grinçantes, il allait s'y précipiter, quand son œil égaré s'arrêta par hasard sur une masse blanchâtre toute baignée des rayons de la lune.....

Sur la plus haute croupe de la montagne, à l'opposite du palais, sont assises deux vastes tours, l'une blanche et l'autre noire.

Au-dessus de leur faîte planent sans cesse avec des cris funèbres un nuage d'oiseaux dévorans : vautours bruns, griffons à large envergûre (1),

(1) Le vautour-griffon, ou *laemmergeyer*.

avides corbeaux, y roulent éternellement leurs tourbillons sombres accourus des monts du Farès.

Ce sont les tours des Morts, et sur leurs plate-formes rondes se déposent les corps abandonnés de leurs ames immortelles ;

Ceux des bons sur la blanche, ceux des méchans sur la noire.

C'est là que Gao doit porter le lendemain les restes de sa compagne : c'est là que son enfant repose déjà peut-être !

Car le tyran lui-même n'oserait refuser aux cadavres de ses victimes l'exposition sur la tour des Morts :

Leurs esprits viendraient pendant trois jours et trois nuits étreindre d'un bras glacé le cou de l'assassin !

Gao a couru vers la tour blanche...

Le vieux gardien des morts tremble à son appel sourd et rauque, et le prend pour un mauvais génie, convive des corbeaux et des vautours.

Puis il lui refuse l'escalier de la plate-forme, défendu au peuple par les ordres du roi des rois.

Mais la lame d'un kandjiar a brillé contre sa gorge, et Gao bondit sur les degrés qui conduisent au triste séjour.....

Il écarte les grands oiseaux qui s'enlèvent lourdement autour de lui avec des clameurs aiguës

et battent son front de leurs ailes : il se jette, le poignard au poing, à travers leur foule irritée, comme s'il leur disputait d'avance son enfant, et se penche longuement sur chaque cadavre.

Examen plein d'angoisses et de tortures!

Un frémissement d'horreur agite tout son corps : il a reconnu par lui-même la véracité de la voix populaire et la raison qui fait interdire l'entrée de la plate-forme.

Plusieurs corps dont le trépas semble récent ont le crâne enlevé et la poitrine ouverte?

Il cherche encore : il cherche en vain ; Zérir n'est point parmi eux....

Gao s'avance jusqu'au rebord massif qui ceint la tour d'une couronne de pierre.

Il voit le palais s'étendre au-dessous de lui comme une grande ville, la ville au-dessous du palais comme un monde.

Il embrasse d'un seul regard ces triples étages de colonnes peintes, forêts de marbre qui portent des forêts verdoyantes; ces amphithéâtres dont la base plonge en tournoyant comme un abîme, dont le front touche les nues, ces terrasses larges comme les plateaux d'une montagne, ces galeries aériennes qui se dessinent en or sur un ciel gris aux premiers feux de l'aurore.

Il demande son fils à cet univers de splendeurs ; mais cet univers n'a point d'entrailles pour le

comprendre, point de voix pour lui répondre!

La clarté douteuse de la lune l'a peut-être déçu tout à l'heure...... Il reprend ses mornes recherches.....

En ce moment le disque du soleil apparaît suspendu sur la plus haute cime des monts de Kerman.

— Zérir! mon Zérir! s'écrie le malheureux père.

— Celui que tu cherches n'est point ici.

Gao tressaillit; en tournant la tête, il vit derrière lui son hôte inconnu.

— Regarde, dit l'étranger, en désignant du doigt l'une des plate-formes du palais. Distingues-tu cette troupe vêtue de robes blanches qu'environnent les gardes de Zohak?

Gao considéra ce spectacle avec étonnement.

— Il a été prédit à Zohak que son règne finirait quand ses serpens n'auraient plus faim : hier, ils n'ont pas mangé.

— Ah! fit Gao, mon fils est vivant!...

— Zohak, poursuivit l'étranger, a consulté les docteurs des sciences néfastes et les disciples de l'enfer. Les magiciens lui ont révélé une chance de salut pour sa vie et son empire : c'est de vouer l'un et l'autre au roi de la nuit (1), par une hé-

(1) *Ahriman*, le mauvais principe.

catombe de cent jeunes croyans couverts de la robe d'innocence...

Gao ne put s'écrier, mais son œil dilaté s'attachait sur le groupe lointain, comme si son regard eût eu la puissance d'attirer jusqu'à lui l'enfant dont il croyait reconnaître les traits entre tous.

— Écoute-moi, Forgeron! Ta vue mal exercée aux choses surhumaines discerne-t-elle ce cercle vaporeux qui entoure le palais d'une ceinture rougeâtre?

— Je le vois, dit Gao.

— Eh bien! s'il n'est franchi avant le coucher de l'astre dont la présence écarte de l'espace les esprits des ténèbres, l'infernal Ahriman enverra son messager Ourenbad, et le sacrifice s'accomplira!... Où cours-tu, Forgeron?

— Là-bas! dit Gao, la pointe de son kandjiar tournée vers le cycle enchanté.

— Crois-tu donc en trouver les approches libres ou les forcer à toi seul?

Toutes les portes du palais étaient ouvertes et vomissaient des bataillons hérissés d'acier : des milliers de chevaux de guerre hennissaient dans ses vastes cours; des éléphans chargés de tours d'où pendaient des boucliers d'or s'alignaient devant ses façades comme des forteresses mouvantes.

— Des armes! des armes! rugissait Gao. A moi,

peuple d'Iran, peuple de Dieu! Oh! une armée!— Une armée contre l'armée du démon!

L'étranger dirigea son index vers les plaines du Nord, au-delà de la cité d'Iran.

—Hé quoi? s'écria Gao, le désert de Noubendjian est-il en mouvement et marche-t-il vers Istakhar?

—Ce n'est pas le désert qui roule ses flots de poudre au souffle du vent du Nord; ce n'est pas le mica qui luit ainsi dans les sables! Ce sont les chameaux de Khorassan et les coursiers de la terre du feu (1) qui soulèvent cette poussière : ce sont les cimeterres et les cottes écaillées qui dardent ces millions d'éclairs.—Ce sont des frères qui viennent appeler Istakhar à la liberté, si toutefois Istakhar n'est pas endormie pour toujours!

—Elle s'éveillera!

III.

LE TABLIER DE GAO.

Entendez-vous cette voix immense qui ébranle le ciel et la terre comme le cri de l'ange du jugement?

(1) *Azer-Baidjian*, la Medie.

Les rues voisines en mugissent, les maisons en tremblent, jusqu'aux quartiers les plus reculés de la cité sans bornes vont retentir ses vibrations infinies.

C'est la terrible trompette qui du temps des rois Pischdadians annonçait au peuple de la ville-reine les dangers de la patrie.

Elle fait éclater aujourd'hui ses sons oubliés durant les longues années de l'esclavage.

Soixante hommes embouchent d'un souffle puissant les tuyaux qui animent son tube gigantesque, et la tour sur laquelle pèse le prodigieux instrument oscille ainsi qu'un peuplier à chaque rugissement du kerna des soixante.

Dans toutes les parties de la ville bruissent des rumeurs profondes, grondemens de houle avant la tempête.

Et de chaque porte, de chaque arcade, de chaque ruelle, on voit les hommes sortir comme des fourmis de leurs gîtes, et noircir par myriades l'aire poudreuse des places publiques.

Çà et là sur cette masse obscure se brisent des lueurs de fer; puis rapidement, pareille à un porc-épic qui se hérisse de tous ses dards, la multitude se couvre toute entière d'une forêt de lames et de pointes rayonnantes.

Et, d'une impulsion universelle, elle roule des quatre vents du ciel où l'appellent la *voix de*

guerre et les traces de sang qui conduisent à la tour du Kerna !

Le Kerna se tait un instant : une autre voix tonne au lieu de la sienne.

— Hommes de l'Iran, Zohak s'est contenté long-temps de dévorer deux de nos fils par chaque jour : sa faim ou celle de ses dieux a grandi; voici qu'il lui en faut cent désormais ! — Hommes de l'Iran, ne serait-il pas mieux de mourir tous en un jour, comme il convient aux enfans du grand peuple, que de nous livrer les uns après les autres en vil bétail aux dents du tigre arabe?

Des hurlemens de désespoir et de fureur accueillirent cette parole.

— Cela vaut mieux, n'est-ce pas? — Eh bien ! ne vaut-il pas mieux encore que ce soit Zohak qui meure ?—Il mourra, si vous avez dans les veines du sang de vos ancêtres ! *Celui qui est* t'a pris en pitie, ô peuple ! L'armée de Féridoun, fils de Djemschid, qu'on disait hier à cinquante parasanges d'ici, est sous nos murailles.—Au palais ! au palais ! Les oiseaux de la tour noire ont faim des entrailles de Zohak !

— Yezdan, Yezdan (1)! — Mort au tyran ! Mène-nous à la vengeance !

(1) Par Dieu ! *Yezd*, l'être par excellence.

— Dis ton nom, chef intrépide!

— Gao le Forgeron, et voilà mon étendard! s'écria le hardi rebelle en élevant son tablier de cuir au bout d'une pique. — Le sang des *immortels* (1) lui fera perdre sa couleur de buffle qu'a déjà nuancée de pourpre le sang des gardes de cette tour.

— Gao! Gao! Dieu est avec le Forgeron! — Meurent Zohak et le règne de l'Enfer!

Le Forgeron avait tenu parole.

Istakhar était réveillée!

— Courage, amis! s'écrie Gao en promenant au loin son œil d'aigle. Je vois un fleuve de guerriers précipiter ses flots brillans du haut des murs escaladés : ils chassent devant eux les troupeaux d'esclaves de Zohak! — Courage! les dix mille Immortels descendent du palais contre nous : leurs longues files se déroulent au galop sur les flancs de la colline; je reconnais leurs cuirasses d'or! — Par l'ange rouge Behram, ils perdront aujourd'hui le nom d'Immortels!

Le Kerna gronda de nouveau : Gao s'est élancé sur un noir coursier sans frein et sans selle; il bondit en tête du peuple furieux, son étendard dans une main, une énorme masse d'armes dans l'autre.

(1) Les dix mille Immortels étaient un corps de cavalerie attaché à la personne des Schehin-Schahs ou rois des rois.

Les sons perçans du zel et des cymbales s'élancent des rangs ennemis. Une épouvantable clameur y répond.

La multitude, à demi nue, brise ses vagues gonflées contre ces escadrons invulnérables, contre ces chevaux bardés d'acier.

Les enfans d'Istakhar se glissent entre les cavaliers pour les poignarder aux disjoints de l'armure, sous le ventre des coursiers pour trouver le défaut des caparaçons; ils meurent sans céder d'un seul pas, sans avancer d'un seul!

En vain Gao broie-t-il sous sa masse terrible les premiers rangs des cohortes du roi : ô rage! d'autres toujours présentent leurs barrières de fer!

Mais voici qu'une tempête de flèches semble pleuvoir du ciel sur leurs escadrons : les maisons se découvrent pour les ensevelir sous les dalles de leurs terrasses; une armée est en face d'eux, une autre armée sur leurs têtes.

Ils reculent maintenant, les superbes Immortels! Gao pousse son cri de guerre!

— En avant! en avant! la bannière royale fuit devant le tablier du Forgeron. En avant! en avant!...

L'armée de Zohak s'est repliée de toutes parts sur la citadelle de la tyrannie : elle déploie ses lignes en amphithéâtre sur la colline maudite,

qui enferme dans ses vastes replis l'armée du peuple et celle de Féridoun.

Ce palais dont la veille encore on détournait la vue dans une terreur profonde, on l'envisage en face, l'œil ardent, la menace et l'injure à la bouche; deux cent mille glaives défient ses défenseurs, hommes et démons.

Les deux partis, un instant immobiles et muets comme la mort, se sont heurtés d'un choc universel.

Moins terrible eût été celui de deux planètes brisées l'une contre l'autre dans les champs de l'espace.

Les nuages de poussière et la multitude infinie des traits et des javelots forment au-dessus des combattans une voûte impénétrable au jour.

Les clameurs des guerriers, les roulemens et les fanfares des instrumens, les barrits sauvages des éléphans blessés qui courent en fureur à travers leurs propres bataillons, se confondent en une effroyable harmonie.

Les légions entières gisent moissonnées, et, pressées sous les pieds des légions qui leur succèdent, on en voit découler des ruisseaux pourpres, ainsi que de grappes mûres foulées dans le pressoir des vendangeurs.

Et toujours, toujours de nouveaux affluens viennent grossir ces torrens sinistres!

Par intervalles, lorsqu'un coup de vent déchire le dais obscur qui flotte sur la bataille, on aperçoit, telle qu'une masse lumineuse, sur le faîte d'un pylône géant la blanche troupe des cent victimes, objet et prix du combat.

Près d'eux, au centre d'un groupe qui redouble ses conjurations sacriléges, s'entrevoit le tyran lui-même.

C'est là le pôle vers lequel se tournent sans cesse les regards et l'ame de Gao : c'est là qu'avec des efforts surhumains il tente d'arriver à travers un monde d'ennemis !

Victoire ! — voyez-vous le tablier de cuir voler plutôt que gravir sur le versant de la montagne ? Voyez-vous une colonne intrépide fondre sur sa trace dans le vide qu'il laisse après lui ?

Les cohortes de Zohak reculent en désordre, amoncelées les unes sur les autres par l'irruption impétueuse des rebelles.

Gao et ses vaillans touchent presqu'à la dernière ligne des éléphans qui protégent l'enceinte du palais.

Mais à peine l'arrière-garde de Zohak est-elle acculée à ses portiques, à peine s'est-elle appuyée à son cercle vaporeux, qu'une puissance mystérieuse passe dans les cœurs et dans les bras de ces hordes découragées.

Elles se précipitent en avant avec la violence

du rhinocéros assailli dans sa bauge, et rejettent pêle-mêle du haut de la colline Gao et ses compagnons.

Telles sont les vicissitudes qui, dans quatre assauts successifs, arrachent à Gao le triomphe qu'il semble prêt à saisir.

De même sont tour à tour vainqueurs et vaincus les bataillons de Féridoun.

Les deux partis, harassés, s'arrêtent pour reprendre haleine.

En ce moment Gao lève les yeux vers l'occident : le soleil baisse rapidement à l'horizon, et la partie inférieure de son orbe en touchera bientôt le bord.

Gao jeta un cri si terrible que, dans ce grand silence, les deux armées tout entières l'entendirent et en frémirent, l'une de rage, l'autre d'effroi...

La masse immense des insurgés s'est ruée d'un seul bond à l'attaque.

L'étendard du Forgeron apparaît encore le premier sur la cime de la colline, mais cent autres bannières flottent presqu'au même instant à ses cotés; cent cohortes ont roulé toutes ensemble sur les étages vivans de la montagne.

Les abords de la demeure royale n'offrent aux vaincus qu'un refuge impuissant; épouvantés de n'y plus retrouver la force inconnue qui les rani-

mait, ils tournent en chaos désordonné où les escadrons ennemis ouvrent de toutes parts de sanglantes trouées.

Ivre de joie et de vengeance, Gao s'est élancé...

Tout à coup le cercle de vapeurs presque insaisissables à l'œil se change en ceinture de flammes rugissantes : le palais rougit comme une fournaise, et s'environne d'une nouvelle armée, remplaçant celle qui n'a pu le défendre.

Tous les monstres de pierre et de marbre ont pris vie, et s'agitent sur leurs piédestaux, fixant sur les vainqueurs leurs prunelles flamboyantes.

Des spectres tels qu'en voient apparaître les méchans à l'heure de l'agonie couronnent les façades de leurs horribles légions.

L'enfer vient combattre en personne pour son serviteur.

Les assaillans saisis d'horreur reculent et laissent un large espace entre eux et le palais maudit....

Gao lui-même reste cloué en place à cet aspect.

L'hémisphère supérieur du soleil allait achever de disparaître.

Un grand bruit s'entendit dans les airs : Gao leva la tête, et il aperçut un objet confus et démesuré qui s'avançait comme une trombe à travers l'étendue.

Il vit bientôt que c'était un griffon d'une grandeur incommensurable, entouré d'un nimbe de feu, et accourant à tire d'ailes vers le pilône des cent enfans.

— Ouren-bad ! s'écria-t-il d'une voix qui n'avait rien d'humain...

Et, invoquant Hormouzd une dernière fois, il se jeta dans le cercle de feu au moment où une figure, montée sur un oiseau gigantesque, fondait sur l'envoyé du roi de la nuit...

D'épaisses ténèbres, sillonnées par mille foudres, enveloppaient la ville et les armées : la terre tremblait et mugissait comme si la fin des temps fût venue, et les peuples attendaient avec stupeur qu'elle ouvrît ses abîmes pour les engloutir....

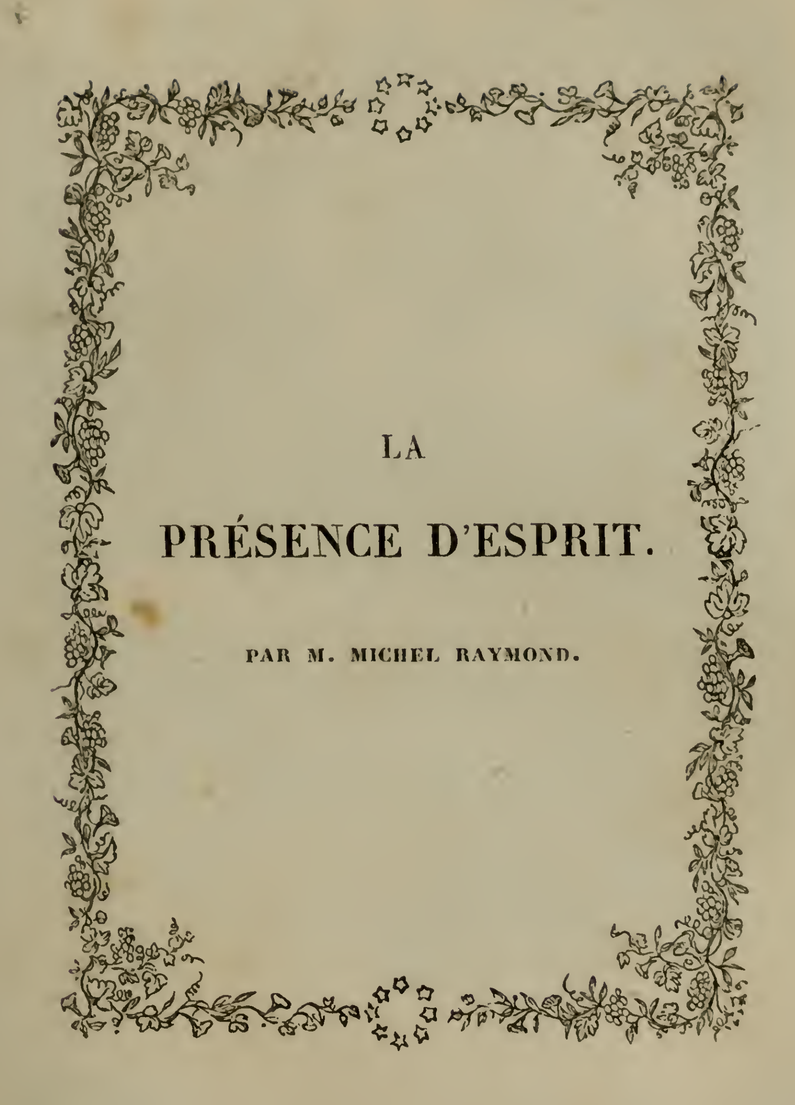
Soudain on vit le jour renaître : on revit le ciel pur et sans nuages : les génies infernaux s'étaient évanouis ; les monstres de granit reposaient immobiles sur leurs piédestaux ; le tablier de cuir resplendissait d'un éclat divin au-dessus du palais, et Zohak gisait étendu aux pieds de celui qui avait combattu Ouren-bad.

C'était l'hôte inconnu de Gao, et le jeune Zérir souriait à son père d'entre les bras de l'étranger...

— Gao le Forgeron, je suis Féridoun, à qui tu as donné refuge hier soir. J'avais pénétré dans Istakhar pour observer de plus près mon en-

nemi, et j'oubliais que le coucher du soleil allait rendre l'avantage aux dieux malfaisans sur les génies célestes, mes alliés. Je fusse peut-être tombé en leur pouvoir, sans la protection de ton foyer, béni par les mages de Dieu! — C'est par toi seul que j'ai vaincu: tu me rends mon royaume; moi, je te rends ton fils! — Sois après moi le premier de la Perse, le prince d'Isfahan! *Par Celui qui est*, je jure que le tablier de cuir du Forgeron sera désormais la bannière sacrée du roi des rois, et que nulle autre ne conduira les fils d'Iran à la victoire autant que durera cet empire!





LA

PRÉSENCE D'ESPRIT.

PAR M. MICHEL RAYMOND.



L'après-midi de ce jour dominical avait été magnifique : le soleil avait éclairé bien des joies parisiennes. Le matin même, les confréries de la bonne ville étaient allées en procession au

Cimetière des Innocens. Un miracle venait de s'opérer dans cette enceinte. « C'était, dit Mézeray, » une aubespine plantée dans le cimetière des SS. » Innocens, demy seiche et dépouillée de ses feuil- » les, et qui poussa des fleurs en quantité. Le roy » voulut aussi voir ce prodige : ceux de l'une et » l'autre religion l'interprétèrent en leur faveur. »

A l'heure du retour des champs, où la population s'était ensuite éparpillée, les soudarts et les gars des Guises bien remarquables dans la foule par la variété de leurs brillans uniformes, en opposition avec le costume sévère et noir des huguenots, s'allaient réjouir dans les tavernes et aux faubourgs, armés comme s'il se fût agi de jouer de l'arquebuse contre les Espagnols de Philippe II, ou contre les protestans de Coligny. Chacun allait et venait. Les prêtres, nombreux comme de coutume, semblaient très-affairés : ils montraient à quelques paralytiques des fleurs de l'aubépinier miraculeux. Groupés sous le porche des églises, ils échangeaient des paroles et des regards en désignant les huguenots qui marchaient par bandes, armés également. A l'inimitié de ces groupes qui se coudoyaient en se croisant dans la rue, on pouvait comprendre quels levains de fanatisme fermentaient. C'était mieux qu'une paix boiteuse et mal assise que celle qui régnait alors : c'était une trève armée.

Dans cette multitude inquiète, le mystère était plus visible, et l'inimitié plus discrète, comme à la veille d'un guet-apens.

On était au troisième dimanche d'août 1572.

Sur le quai, près du pont Saint-Michel, demeurait en ce temps-là maître Eustache Bondurant, riche vendeur d'orfévreries. — C'était un brave homme, veuf depuis près de dix années, et supportant le veuvage sans se plaindre, par compensation de ses doléances du vivant de sa femme : plutôt chrétien que catholique, partant point trop soucieux des querelles du temps. Sa femme, dévote fieffée, l'avait rassasié de religion : il en conservait tout juste assez pour ne pas être suspect à ses voisins. Comme il venait de marier sa fille Geneviève avec messire de Marieux, capitaine des hommes d'armes de monseigneur de Tavannes, et que monseigneur de Tavannes était l'un des favoris de la reine-mère, ainsi que chacun sait, cette alliance mettait l'orfévre sur un pied fort respectable dans le monde. Sa clientèle s'était augmentée. Les lampes de son atelier, le creuset d'argile, étaient en feu jour et nuit. Il aurait même volontiers travaillé le dimanche sous prétexte que Dieu ne s'était reposé le septième jour qu'après avoir mis la dernière main à sa besogne : mais cette hérésie, dictée par l'amour du gain, ne le rendait pas avare.

Le bon orfévre était tout fier de sa noble parenté; c'était un grand honneur à cette époque que de faire alliance avec un gentilhomme, fût-il sans fortune, criblé de dettes et mal famé, surtout quand on était vilain ou marchand, quoique probe et riche.

On ne pouvait pas voir un plus grand malotru que ce sire de Marieux, sorti de bon lieu du reste, ainsi qu'il en jurait, et gueux de tous points. Tavannes l'avait rencontré dans les guerres civiles du Languedoc, et rattaché à sa fortune. Il parut à ce seigneur, comme à chacun, comme à Bondurant lui-même, un sacripant plus habile à manier le poignard au coin d'une rue qu'à jouer de la mandoline comme un Espagnol, ou à deviser des fleurettes et de doux propos sous la fenêtre d'une jolie fille; mais il approchait des puissances du temps par son grade, jouait et trichait sans pudeur, devenait fanatique à vue d'œil, possédait une petite clef du Louvre, et passait pour un des premiers coupe-jarrets de Catherine de Médicis. Bref, on le chargeait de beaucoup de missions cachées, d'expéditions sur lesquelles on ne disait rien de peur d'en trop dire. Il eut en peu de temps de l'or plein ses poches, et mit ses créanciers au pas. Comme il avait une taille de colosse, une face d'un empan et des moustaches comme un vétéran de Charles-Quint, toutes les

mères lui faisaient la cour pour leurs filles. Quand il s'était proposé comme gendre à l'orfévre, Geneviève Bondurant avait dit oui. Les jeunes filles sont incompréhensibles. C'est ce que pensa le bon père qui, dans sa cervelle, ne laissait pas d'avoir de certains soupçons; car sa petite lui paraissait depuis quelque temps si délurée qu'il ne demandait pas mieux que d'en confier la garde à de plus habiles.

Après le mariage, le capitaine avait emmené sa femme *hors rempart*. C'était l'expression d'alors. Il l'avait établi dans une petite maisonnette qui donnait sur la campagne, vis-à-vis la caserne des cavaliers de monseigneur, située dans le Faubourg Saint-Denis.

Eustache restait à Paris avec sa servante Marthe sexagénaire. Marthe passait tout le jour dans un fauteuil à faire aller son rouet, à caresser son chat. Un jeune garçon, ramassé, il y avait dix-huit ans de cela, dans son berceau, par Eustache Bondurant, lors des guerres des Pays-Bas, seul débri d'une famille catholique de Cateau-Cambrésis, dont les protestans avaient ravagé le patrimoine, était en outre commensal de cette maison.

Barthélemy était le nom du jeune drôle. Sa figure ingénue, son teint vif, ses grands yeux bleus, sa taille efféminée et bien prise, même quand il bouclait à ses reins le tablier de travail, le faisaient regarder avec intérêt par les commères du

quartier Saint-Michel, qui toutes lui faisaient mille agaceries pour s'exposer à des revanches, et qui lui chantaient gaîment, avec de petites tapes sur les joues, lorsqu'il semblait ne rien comprendre à tout cela :

Et quoi ! n'est-ce donc point dommaige,
Las ! qu'un tant bel et fier garçon,
N'ait ni peu ni prou de couraige
Ains que de barbe à son menton !

Or donc, sur les neuf heures du soir, l'orfévre soupait entre Marthe et l'apprenti, dans l'atelier mis en ordre, au bruit des instrumens de musique qui jouaient sur l'eau ; car c'était la fête des bateliers. En se penchant à la fenêtre on aurait pu voir tous les bateaux amarrés contre les arches du pont Saint-Michel, des ménétriers, des banderolles et des danseurs.

— Pardienne, mon garçon, dit maître Eustache à Barthélemy, si tu veux, nous mettrons la barre de fer à la porte, et nous irons voir, à moins que tu n'aies le cœur à la danse, ce qui se passe dans les alentours du Louvre. Après la rentrée des confréries, j'ai ouï dire à Nicolas Robinet, maître-gantier de la cour, qui fait partie de la congrégation de Saint-Severin, que notre gracieux roi Charles neuvième, — on doit toujours parler comme ça d'un roi, mon garçon, — ferait jouer ses diseurs

de farces sous le grand balcon du Louvre. Allons voir les sauteurs et le tour des œufs. Conçois-tu, Barthélemy, que ces baladins dont les yeux sont emberlificotés d'un chiffon, sautent comme des fous, avec leurs échelles, à travers un cent d'œufs éparpillés, sans faire des omelettes sur le sable? Pardieu! ni toi ni moi ne sommes de grands joueurs de chapelets. Dépêche-toi, mets ta cape : Marthe dira tes *ave*, les miens et les siens en nous attendant.

— Ma foi, maître, répliqua l'apprenti, je ne me soucie guère, ni des œufs ni de la danse. Les bateliers et le roi sont leurs maîtres, et je suis le mien ce soir. Le ciel est en feu, et il fait si chaud que la soirée ne se passera pas sans orage.

— Eh! bon Dieu! que nous importe?

— Cela m'importe beaucoup, maître, j'ai peur du tonnerre, et vous le savez de reste; c'est pour cela que vous m'avez trouvé dans votre cave l'autre nuit, quand Marthe avait son indigestion, et que vous fourragiez dans ma soupente pour m'envoyer chercher le docteur Ambroise Paré. Ah! Jésus mon Dieu! Tenez, maître... quel éclair!...

Et Barthélemy fit le signe de la croix.

Marthe prit son chapelet, Bondurant s'amusait de leurs terreurs.

— Tu n'as pas autant peur des filles, godelureau!

— Oh que si ! et elles peuvent le dire.

— C'est qu'il y en a quelqu'une qui t'occupe plus particulièrement. Suffit. Je vois bien qu'il faut que j'aille seul, on n'a qu'une fois l'an ces sortes de récréations pour rien.

— On n'a qu'une fois par semaine l'occasion de bien dormir, tant le travail donne (et c'est tant mieux pour vous, maître), reprit Barthélemy : je tombe de sommeil. Sortez, puisque vous êtes si éveillé et dispos. Par ces vilains jours, il faut se donner du bon temps ; mais les gens de guerre et soudarts répandus par la ville, comme des chiens en quête, ont la main lourde et la tête près du bonnet. Le jeu vide leur gousset, et le vin les rend à craindre. Je ne suis pas tenté, n'ayant pas de rançon à donner, de me trouver par leur chemin, s'il en rôde un ou deux, comme d'habitude, au coin de quelque ruelle noire, pipé de son argent aux dés, et flairant les sous mignons du badaud. La Seine est belle : c'est vrai, mais j'ai soupé, et les bains de nuit me sont défendus. J'ai un rhume.

— Qu'est-ce à dire, Barthélemy ? tu fais le poltron.

— C'est de mon âge, puisque je ne manie ni le bâton ni l'estoc. N'a-t-on pas, sur poulie, hissé votre ami et compère Jean Guérin le ladre, l'an passé, dans la rue des Meuniers, avec une corde au cou, pour le vider ensuite comme un sac dans

la rivière, entre les moulins, dont il est revenu plus enflé qu'une outre, et vert comme pré, le vieil avare?

— Eh bien?

— Eh bien ! la belle joie pour le jour de ma fête, car c'est demain ma fête, que d'être repêché parmi les poissons, sans un pauvre sou dans le gousset. — Je ne veux pas être enterré comme un chien ou comme un huguenot. Prenez de l'argent sur vous, maître : on ne sait pas ce qui peut arriver. Les filles et les larrons sont de mauvaise grâce si on ne leur donne, et tout bon catholique doit veiller à ce qu'on le mette en terre sainte.

— Merci du conseil, et que Dieu te confonde, oiseau de mauvais augure! Tu es bien heureux de n'avoir rien à perdre, toi!

— Je serais volontiers d'avis d'être à plaindre comme vous, maître : et j'en conjure mon patron tous les jours. A propos, devant que de sortir, n'oubliez pas de visiter et de clore de votre mieux les fenêtres, grilles et cadenas, vu que je dors d'un rude sommeil, et que Marthe est plus d'à moitié sourde. De si riches pièces d'orfévrerie, ces crucifix d'argent à remuer à la pelle, ces nobles calices et flambeaux de maître-autel, sont, je vous prie de le croire, pour tenter les coureurs de nuit qui vous sauraient dehors; dussent-ils m'étrangler ainsi que votre gouver-

nante. Allez, et que Dieu fasse bonne garde, car je ne vois plus que d'un œil, et je vais défiler en l'honneur de saint Lâche, patron des paresseux, un fameux chapelet d'oraisons dans la chapelle blanche. Ne faut-il pas d'ailleurs que demain je sois de bonne heure à bas du lit pour ciseler le beau gobelet de madame Marie de Clèves?

La résolution de l'orfévre parut ébranlée.

Il remplit jusqu'aux bords une grande coupe de corne, et se mit à rêver en rongeant ses ongles; les discours de l'apprenti lui trottaient par la tête.

— Tu as raison, Barthélemy, dit-il enfin : monte dans ta soupente. Je ne sortirai pas ce soir. Je suis de ton avis, mon garçon, il faut sacrifier le plaisir au travail.

Et le vieil orfévre, prenant une lampe en main, descendit dans la boutique; il fut suivi de sa vieille servante.

— Je te conseille de m'appeler poltron! murmura l'apprenti.

II.

Lorsque les pas de maître Eustache et de Marthe ne retentirent plus sur le plancher de solives brutes recouvertes d'argile, Barthélemy, après

avoir repris son pourpoint, qu'il avait mis bas en présence des vieillards, jeta sur ses épaules une méchante cape de serge, mit à sa ceinture un poignard court et droit, puis il souleva la trappe de la cave. Il en descendit les degrés, et s'arrêta au-dessous d'un petit soupirail grillé qui donnait sur la rue.

Comme il tournait discrètement la clef dans l'énorme cadenas qui retenait l'extrémité de la chaîne dans un anneau de fer scellé au bas du mur, il entendit un nouveau bruit au-dessus de sa tête.— Il écouta.

— Barthélemy! Barthélemy!!

— Allons, voilà mon imbécile de maitre qui ne dort pas, s'écria celui-ci : quelle mouche le pique de se relever?

—Tu ne monteras qu'à huit heures prendre la clef pour ouvrir la boutique : il n'y a, par ma foi! qu'un lundi chaque semaine, et les compagnons feront assurément la demi-journée comme d'habitude.

Barthélemy ne répondit rien.

— Par mon soufflet de forge ! ajouta l'orfévre en gromelant, le coquin dort déjà : il avait bien raison de vouloir se coucher... Que le diable le fasse dormir une éternité!

En disant ces derniers mots de tout son cœur,

Bondurant tira sur la porte de sa chambre deux énormes verrous.

—Le diable a déjà soufflé un mauvais vent sur ma belle et sur moi, mais puisque m'en voilà quitte... *In nomine*....

Et Barthélemy acheva muettement un signe de croix.

Puis adossant au mur un vieux marchepied qui servait jadis dans la boutique pour atteindre aux derniers rayons des buffets chargés d'orfévreries, il s'engouffra dans le soupirail en poussant la grille avec précaution pour voir si les quarteniers ou les soldats du guet ne faisaient point leur ronde. Il s'allongea dans la rue en jetant ses regards de droite à gauche. N'ayant vu personne, il repoussa la grille tout près du mur, et, ramassant un rouleau de cordes qu'il avait posé à terre, il se dirigea prestement du côté de la rue Saint-Denis.

Près de l'église Saint-Leu Saint-Gilles, il aperçut à trente pas de lui un assez grand nombre de cavaliers qui semblaient modérer le pas de leurs chevaux. — La frayeur prit notre aventurier : il se cacha dans une espèce de niche qu'on voit encore à droite du portail.

Les cavaliers parlaient entre eux en défilant : il écouta.

—Capitaine de Marieux, disait un des hommes de la troupe, nous ferions bien, je crois, de pren-

dre la rue des Prêcheurs pour nous rendre au Louvre : il y aurait de l'imprudence à passer dans le bas Saint-Honoré. Les protestans ont sur le cœur l'arquebusade de Maurevel, et il nous est formellement recommandé de ne pas nous commettre avec eux.

— Vous avez raison, Taillard : prenons la rue des Prêcheurs, et un coup d'éperon ! Il faut suivre les ordres de M. de Tavannes. Dieu veuille qu'il les change ce soir, et rende le jour à nos lames. Voilà bien long-temps qu'elles ont le fil pour rien, et qu'elles se rouillent au repos, dont j'enrage !

Et la cavalcade prit la rue des Prêcheurs.

— Que la peste t'étouffe, maudit capitaine, s'écria l'apprenti orfévre en continuant son chemin : pour ma part, je te déteste plus que je ne déteste les huguenots ! Eux et toi, puissiez-vous être décrochés du gibet par Satan.

Arrivé au rempart qui fermait alors la ville au faubourg Saint-Denis, il glissa tout le long des arbres comme la lune qui file à travers des nuages, et faisant halte vers un endroit qu'il paraissait bien connaître, il sortit de dessous sa cape le paquet de cordes. Il enroula fortement la corde au créneau du rempart : puis il enfourcha le parapet, et se laissa glisser jusqu'en bas du revêtement. Quand il eut touché le fond de ces fossés dépourvus d'eau, et convertis en jardins potagers

depuis la paix, il se dirigea vers un angle de la contrescarpe, revêtu de lierre et de mousse, afin de se cramponer à des fiches de fer échelonnées à dessein dans les interstices de la muraille, et d'escalader le chemin de ronde; comme il en atteignait la marge, un coup d'arquebuse partit de la porte en plate-forme où des hommes d'armes se tenaient en védette; grâce à l'obscurité, la balle n'atteignit rien, et Barthélemy disparut bientôt, en se précipitant dans une ruelle sombre.

—Vive l'effronterie et la précaution, dit-il en arpentant les ruelles. Voilà déjà vingt fois qu'on a failli ciseler mon pourpoint, et que je suis sorti de la ville à la barbe de ces imbéciles de lansquenets dont les yeux et les balles sont borgnes. Je compte bien, mon saint patron aidant, oser dix fois plus sans risquer meilleure aubaine.

Il arriva tout essoufflé sous la fenêtre d'une jolie maisonnette entourée d'une haie d'azeroliers en fleurs qui jetaient leurs parfums au vent: du tertre qu'il dominait, on pouvait alors découvrir, sous un ciel éblouissant d'étoiles, car l'orage s'était affaibli par une ondée, la noire aiguille de l'église Saint-Denis et la ligne métallique et capricieuse de la Seine, qui se perdait vers le nord-ouest, en découpant la saillie brune de ses golfes et de ses rives jusque vers les montées de Bezons et d'Argenteuil.

Il tourna le tertre pour éviter la caserne et le soldat qui se promenait avec sa hallebarde entre deux pots de graisse où flambaient des lumignons énormes.

Puis il frappa tout doucement dans ses mains; une voix de femme appela :

— Est-ce toi?

A peine eut-il répondu, que la porte s'ouvrit, se referma, et l'apprenti se trouva bientôt dans la chambre du premier et unique étage de la maison.

III.

La chambre dans laquelle pénétra l'apprenti était peu spacieuse; l'ameublement annonçait l'opulence. Les fauteuils étaient en chêne sculpté, recouverts d'une étoffe rouge; des tapisseries cachaient les parois de la muraille du côté du nord, et la partie sud était couverte de panneaux historiés par Jean Goujon, représentant de saints mystères entremêlés de personnages fabuleux.

C'était messire Appolo, jouant du rebec pour l'enfant Jésus qui se pavanait dans une crèche, tandis que le dieu Cupido, sur le conseil de sa mère, madame Cypris, cherchait inutilement

à lancer les flèches de la concupiscence dans le sein de la vierge Marie, adorée par les trois Mages.

Au fond de cette pièce, on remarquait un lit magnifique pour cette époque : il était aussi en chêne ; mais, outre ses belles sculptures, des statuettes et des ornemens de cuivre doré l'enrichissaient. Un baldaquin en serge verte laissait retomber ses amples rideaux, et à la tête de ce lit brillait un crucifix d'argent donné par le vieil Eustache à sa fille, afin de la mettre sous l'invocation du Christ en la mariant au sire de Marieux.

C'était une créature mignonne et coquette que la dame de Marieux : dix-huit ans, frêle et élancée, avec des cheveux bruns, avec des yeux bruns, avec de la dévotion, avec un amant.

Car ce Barthélemy, le petit apprenti orfévre, le pauvre gars qui s'élance du soupirail d'une cave, qui escalade les remparts au mépris des arquebusiers et des lansquenets, c'est l'amant de la dame de Marieux.

— Oh ! mon Barthélemy, je me disais que tu ne viendrais point ; car je ne savais pas, en vérité, si tu m'avais bien entendue.

— Est-ce que je perds une de tes paroles, Geneviève ? est-ce que je ne devine pas ta présence ? Du comptoir de la boutique, en relevant ta jolie tête, lorsque tu parlais avec ton père, ma toute chérie, tu aurais pu me voir par le judas du

plancher répondre à chacun de tes mots par un signe.

— Oh! j'ai trop peur des sourires malicieux de mon père pour oser te regarder en face. Crois-tu qu'il ne se doute de rien?

— Que ne s'en est-il douté six mois plus tôt, Geneviève! car je t'aime, et j'ai du courage: c'est une grande richesse que le courage; et nous aurions été si heureux! mais tu ne l'as pas voulu!

— Tu ne réponds jamais à ce que je dis.

— Vous tenez donc toujours à ce que l'on ne sache rien? — Oh! vois-tu, Geneviève, si j'avais été du rang de ce sire de Marieux, quoique ce soit un tapageur en paroles qui fasse le bras de fer devant les femmes, je l'aurais appelé sur le Pré-aux-Clercs pour te disputer à lui; car tu devais être à moi. Il m'a volé ma Geneviève: et, tu le sais, devant Dieu, ce n'est pas moi qui le trompe, c'est lui qui m'a pris mon trésor.

— Nous sommes si heureux! Barthélemy.

— Peut-être l'êtes-vous, Geneviève; mais moi! heureux? Je le suis, mais c'est comme le larron qui se glisse à la faveur de la nuit chez un autre, et qui redoute la lumière. Heureux! lorsque je crains un piége pour vous, une honte pour moi, les reproches de votre père, vos caresses qui ne sont pas qu'au pauvre Barthélemy. Tenez, ce que vous avez fait là, Geneviève, est mal! Dieu nous

maudira peut-être; car si nous étions coupables devant Bondurant et lui, nous aurions eu recours l'un et l'autre aux pieds de la miséricorde céleste et paternelle, qui sont inépuisables. Votre consentement à ce mariage était un crime.

— Te voilà bien grave! lui dit-elle avec impatience. Voulez-vous bien, monsieur, ne pas me faire de ces mines-là, et me dire autre chose? Comment! on vous attend avec inquiétude; il y a du vin de Chypre à cette table, j'ai mon pauvre cœur qui bat d'impatience, de peur et d'amour (d'amour! mon Barthélemy), et tu ne trouves que de cruelles choses à me dire, que d'éternelles plaintes que je sais depuis des siècles et sur le bout du doigt.

— J'aurais travaillé pour deux, Geneviève, et nos enfans auraient eu mon nom!

— Eh bien, tu ne travailleras pas, car je t'aurai un emploi par mon mari; un emploi dans les hommes d'armes ou dans les pages de la cour, qui ne font rien autre chose que de briller et de mener joyeuse vie. C'est pour toi, Barthélemy, que j'ai pris cet homme. Il me fallait passer par là pour te faire parvenir. Bah! il sera tué dans quelque querelle, après t'avoir donné, grâce à ma finesse, un rang où je te pousserai de mon mieux. Quand je serai veuve, nous nous marierons. Tu sais, d'ailleurs, Barthélemy, combien m'en-

nuyait cette sotte existence du comptoir et du ménage, où l'on est à l'ombre, dans la fumée de l'atelier, dans le détail des petites choses; où l'on est jolie sans être aperçue, et au-dessous des dernières dames d'honneur du Louvre, qui ne sont pourtant pas si bien que ta Geneviève, comme tu me l'as mille fois dit.

— Si tu m'avais bien aimé, Geneviève, tu n'aurais jamais eu de ces idées-là.

— Ces idées-là feront ton bonheur et ta fortune, Barthélemy. Vois, je suis riche déjà, et je le serai bien plus par la suite; car de Marieux est à même; et tous les jours sont des dimanches pour moi. J'ai la première place à l'église, mon ami : à la fête de monseigneur de Tavannes, je tenais le haut bout de la table; et, conviens-en, l'on ne peut plus revenir à la petite place, sur une chaise de paille dans la nef, côte à côte, à l'église, avec des ouvriers, à table devant des couverts d'étain, lorsqu'on a siégé dans une stalle armoiriée, sur des coussins de velours, lorsqu'on a bu dans le vermeil et couché sous les draperies de Damas. Mais ne causons pas, mon ami : veux-tu que je te serve à souper?

— Je n'ai pas faim.

— Mais tu prendras bien un peu de ce vin de Chypre, car tu es essoufflé; tes cheveux sont collés à ton front; tu pâlis et tu rougis tour à tour.

Acceptez ceci de ma main, méchant! et faites un vœu pour votre amie en buvant à l'endroit où j'ai posé mes lèvres.

— Oh! Geneviève, que tu sais à merveille ton pouvoir sur moi! Je n'ai plus de raison quand tu me parles : ce que tu veux, je le veux; il n'y a que mon amour qui soit plus fort que ma volonté. Je ne sais pas résister quand tu commandes. Où prends-tu ton sourire qui me bouleverse? tes regards de feu? ce pouvoir? Oh! pour m'avoir empêché de briser ce mariage, lorsque je tenais déjà le nôtre pour béni dans le ciel, il faut que tu sois un démon caché sous la forme d'un ange; pour que ta colère de faible femme ait arrêté la violence de mon désespoir, la veille de ces noces maudites, alors que je te proposais de mourir avec moi, qui es-tu, Geneviève? qui es-tu?

— Je suis ton amie, ta meilleure et ta plus fidèle amie. — Oh! voilà que vous allez vous récrier encore! Quand je te le dis, cependant, tu dois me croire! Est-ce que tu penses que j'aime cet homme? Mais, Barthélemy, est-ce que cela est possible? A-t-il ton beau front, si blanc et si doux? tes yeux qui me font frissonner de la tête aux pieds quand mon regard les rencontre? le feu du souffle de ton haleine, ces cheveux si fins que j'aime à mêler dans mes doigts?.....

Le jeune ouvrier fut frappé d'une idée subite.

— As-tu gardé la relique de Saint-Barthélemy, mon patron, le seul bien qui me soit resté de ma famille quand les protestans la massacrèrent, et qui me sauva la vie?

— Oh! oui, je l'ai gardée; elle est suspendue à mon cou par un collier de tes cheveux. Tiens! vois!

Et la jeune femme, en venant s'asseoir sur les genoux de son amant, ouvrit son corsage pour montrer au jeune apprenti le sachet odoriférant qui renfermait la bienheureuse relique, dont il approcha ses lèvres.

— Conserve-la, lui disait-il en portant ses mains avec pétulance sur les épaules et le sein qu'elle abandonnait à ses baisers; conserve ce talisman, ma toute chérie. C'est à cela que ton bonheur et ta vie sont attachés : car cette relique, Geneviève, m'a déjà trois fois sauvé la vie. Moi, je n'en ai plus besoin; je serais heureux de mourir.....

— Mourir? Ingrat! vous ne voulez donc plus vivre pour votre Geneviève?

— Oh! tu sais bien que je fus assez lâche pour reculer, parce que tu le voulais. Tiens, j'ai toujours regretté que notre dernière heure ne soit pas venue, la nuit, dans la soupente obscure de l'atelier, lorsque ton père vint, d'une voix que nous trouvâmes menaçante, me donner l'ordre de descendre à l'instant, et nous laissa tous les

deux dans la conviction qu'il avait surpris le secret de nos rendez-vous. Geneviève! si tu l'avais voulu!....

— Oh! Barthélemy... pouvez-vous bien encore me parler de mourir?....

Elle fit un geste violent qui rencontra le flambeau. Le flambeau tomba, la lumière s'éteignit, et, demi-nue, saisissant la tête du jeune homme qu'elle étreignit de ses bras de soie, se tordant sous la passion comme la paille à l'ardeur du feu, Geneviève, avec des embrassemens frénétiques, arrêta les paroles sur des lèvres qui ne se dessaisirent pas des siennes, et recula tout en désordre vers l'alcôve où Barthélemy se précipita.

IV.

Presque en ce moment, la jeune femme crut entendre le bruit d'un galop de cheval; elle prêta l'oreille : les pas approchant toujours, elle repoussa les caresses de son amant, et fut se placer à la fenêtre, dont elle ouvrit avec discrétion le ventail à treillis pour se pencher sur la rampe.

Et comme l'air du soir et les bruits nocturnes entraient à la fois dans la chambre, un glas universel se fit entendre; le tocsin promena ses ru-

meurs sur la ville dont les maisons s'illuminaient rapidement : on aurait dit des milliers de gens surpris au milieu du sommeil, et qui se précipitent avec des lumières vers leurs balcons.

Des clartés se projetaient du sud au nord et de l'est à l'ouest, reflétant sur les édifices des vacillations de flammes. Dans le ciel, au-dessus de l'emplacement du Louvre, s'élevait une auréole de feu : elle grandissait avec une fumée de résine projetée par des milliers de torches; des silhouettes noires se découpaient au débouché des rues, comme si l'on fuyait, comme si l'on courait au meurtre, comme si tout un peuple se réveillait au sifflement de l'incendie. Des cris étouffés arrivaient à cette hauteur du faubourg; c'est ainsi que dans une tempête, les murmures des vagues viennent se briser aux falaises. Les chevaux hennirent dans les écuries de la caserne; les oiseaux, inquiets, désertèrent les azeroliers et les buissons : puis le pétillement des arquebusades se fit entendre; le cliquetis des épées fut plus distinct; une clameur sans fin remplit l'espace!

C'était affreux!

La jeune femme trembla.....

Cependant un cavalier s'était arrêté près de la porte de la caserne, devant des halliers, à dix toises de la maisonnette : sur un coup de sifflet, un homme enveloppé d'un long manteau qui

permettait de voir des pieds sans chaussure, sortit, portant à la main un fallot qu'il éleva vers la figure du nouveau-venu tout en se frottant les yeux pour s'éveiller.

— Sainte Vierge! s'écria madame de Marieux en reculant, nous sommes perdus! c'est mon mari!....

Le jeune homme accourut du fond de l'alcôve, pour se pencher à l'épaule nue de Geneviève, dont les genoux ployaient, dont les dents claquaient de terreur.

— C'est bien le capitaine, dit-il en étreignant son amie par la taille afin de l'empêcher de tomber à la renverse.

La jeune femme serra les mains de son amant avec force sur sa poitrine.

— Que vas-tu faire, Barthélemy?

— Je vais le tuer!

— Oh! mon Dieu! il est cuirassé de fer et de buffle, et tu n'as qu'un méchant pourpoint de drap!

Le capitaine attachait alors à la haie son cheval dont les membres suaient, et qui faisait jaillir des éclairs en piaffant sur les cailloux.

— Je ne vois pas de lumière chez moi, s'écria le sire de Marieux : tu me donneras ton fallot, Jacques, car il faut que j'aille réveiller ma petite fem-

me, après avoir cependant fait bonne bouche à mes drôles.

— Ils sont entrés dans la salle basse, dit Barthélemy à Geneviève.

— Saute par la fenêtre, lui dit-elle.

Barthélemy s'approcha, mais il recula plein d'épouvante.

En face, les croisées de la caserne et celles d'un cabaret venaient de s'ouvrir ; à chacune d'elles étaient placées deux torches et des vases pleins d'huile et de graisse de bœuf qui jetaient une lumière éclatante.

Il y eut un tumulte singulier. Tour à tour les diverses fenêtres de la caserne brillèrent et se mirent uniformément en relief sur la façade, depuis le rez-de-chaussée jusque vers les combles. Cette façade même disparut, pour ainsi dire ; car le rapprochement des étages et de leurs jours qui donnaient sur la grande rue, fit que le vitrail à petits carreaux ne parut être en ce moment qu'un léger treillis de fil d'archal appliqué, comme la grille d'une volière, sur le massif échelonnement des charpentes, où couraient de vastes dortoirs. Les dormeurs se jetèrent à bas du lit ; plusieurs, demi-nus, entourèrent avec intérêt le capitaine arrêté sur le seuil du premier étage ; les hommes d'armes du second, le pied hors du grabat, la main tendue pour que l'on fît silence, examinèrent un

de leurs camarades penché dans l'entrebaillement de la porte, et qui traduisait par signes chaque mot d'en-bas; ainsi des chambrées successives; et, d'après on ne sait quel ordre que lut le sire de Marieux, par suite d'on ne sait quelle excellente nouvelle qu'il leur donna, le vieil édifice, un instant silencieux comme une vision, sembla s'écrouler tout à coup sous un fracas d'applaudissemens et de cris dont tremblèrent les vitraux. Tous les soldats furent sur pied : ils se mirent à danser, isolés et tournoyans, les poings sur les hanches, avec de grotesques singeries comme des jeunes femmes, mains en mains pour une grande ronde, se quittant et frappant du pied, faisant tous claquer leurs doigts au-dessus de la tête, carillonnant avec des pots sur les tables, et hurlant comme des démons.

Quelques-uns se mirent aux fenêtres.

—Ohé! compère Le Cornu, cabaretier de l'enfer, du vin hérétique et sans baptême!

— Du vin raide comme l'homme au curedent!

Ils appelaient ainsi l'amiral Coligny.

— Du vin rouge comme la barbe de Guise!

— Des brocs larges comme ta conscience!

— Et la chanson des bons catholiques! cria la caserne entière.

Faisons pour les parpayots
Un bon lit sur des fagots
D'épine!
Et quand nous les flamberons,
A leur santé nous boirons
Chopine!

Bouffi de sottise,
L'homme au curedent
Voulait à Satan
Livrer notre église.
Il sera déchu :
La cape hérétique,
Malgré sa rubrique,
Montre un pied fourchu.

Puis ils reprirent la ritournelle, en heurtant les gobelets qu'ils vidèrent et jetèrent aux plafonds, en se déroulant avec frénésie dans les dortoirs avec des pirouettes sur eux-mêmes, et le vacarme d'un charivari de coups d'estoc sur la planche des grabats, lorsqu'on en revenait à la finale du refrain, qui les conviait à boire de nouveau.

Revenons à la maisonnette.

Le capitaine, qui s'y dirigeait avec le fallot, ouvrit la petite porte qui donnait sur l'escalier.

— Mais que faire, mon Dieu!... mais que va-t-il me dire? Mais il me tuera, Barthélemy! et

pas une cachette. Ce lit est trop bas; ces meubles sont trop petits : l'armoire est pleine. Dis-lui....

— Que veux-tu que je lui dise ?

— Que c'est mon père qui t'a envoyé.

— Impossible, nous sommes sans lumière, et ce désordre...

— Et je ne sais où se trouve mon voile! et ma colerette est frippée ! je suis nue... mon lit est défait ! Oh ! il me tuera, sainte Vierge !!! il me tuera !

Le capitaine atteignait en ce moment la dernière marche, et les solives du palier criaient sous ses brodequins de fer.

— Cache-toi derrière ce fauteuil, dit la jeune femme.

Barthélemy se réfugia contre la fenêtre et s'accroupit à la hâte.

Geneviève jeta une partie de ses vêtemens sur le dossier; puis elle se recula vers le lit, tremblante et pâle.

Le capitaine entra.

— Sainte Vierge ! ai-je eu peur ! messire... Que se passe-t-il donc? Entendez-vous ces cris? Sont-ils fous, ces hommes, d'éveiller ainsi le monde? Ah ! que vous avez bien fait de revenir, mon petit mari... Vous êtes bon... Vous ne me quitterez pas; vous allez vous coucher. Éteignez donc ce

maudit fallot de résine; sa fumée me fait mal : je saurai bien sans cela détacher votre cuirasse; il ne faut pas ainsi repousser une pauvre femme!

— Non pas, madame ma femme! Il ne s'agit pas de faire l'amour et de se becqueter comme des colombes! Tudieu! la curée est trop bonne. Ah! c'est qu'on tue là-bas, que c'est un plaisir : et j'y serais, comme bien vous croyez, si monseigneur de Tavannes, toujours bon, ne m'eût fait ma part. — Oui, madame, nous allons à Meaux, pour qu'il n'y ait pas de jaloux, disperser les conciliabules hérétiques : chaque province de notre belle France aura son lopin dans le branle. Il fait beau voir comme il se taille de la besogne dans le bas Saint-Honoré. Les chiens de huguenots sont traqués dans leur chenil, et, pour la plupart, je pense, portent maintenant un bâillon d'acier dans la gorge, par la grâce duquel de long-temps ils n'aboieront. Aviez-vous donc peur que ce fût leur troupe enragée qui mît de la sorte la rumeur dans nos rues? Fi! ces femmelettes de prêches avec leurs prières en français (comme si Dieu ne valait pas la politesse d'un peu de latin), blasphémateurs des saints et de l'hostie, plats railleurs de la Vierge, il eût, sur mon salut, fait beau de les voir se mettre en campagne vers le Louvre, avec une poignée de freluquets, rogues, politiques et sacriléges! Ce ne sont pas ces briseurs

de cloches qui sonneraient le tocsin aussi bien que cela, je vous en réponds! — Rassurez-vous, mon amour, leur sang de lièvre s'en va au courant des ruisseaux par de larges robinets taillés à coups d'épée dans leurs pourpoints de nuit. Vive le roi! vive la bataille sainte, madame! où nous avons pour nous la voix des prêtres, l'ordre de Charles neuvième, la nuit et l'épée des anges! Cela m'a tout ragaillardi, je vous jure: et j'ai quinze ans. Mais il faut monter à cheval et me suivre. Si nous avons un garçon, ma colombe, il se nommera Barthélemy, car j'espère bien ne pas me coucher demain sans qu'un tel jour ne soit fêté de la bonne manière, c'est-à-dire par la mise au monde d'un robuste catholique; et vous le permettrez volontiers, je pense, car vous êtes une femme suivant mon cœur. — Haut le pied, belle ménagère! — Ma troupe s'arme, j'imagine, et vous les entendez, ces drôles! Ah! ah! il y aura dans quatre heures d'ici des indulgences à gagner plus que je n'en userai deux ou trois éternités durant. Vous serez des nôtres. Le temps est beau, la route est belle, Meaux n'est pas loin: demain verra de nobles choses.

— Mon petit mari...

— Mettez vos hardes et me suivez: je le veux.

Il s'avanca vers le fauteuil.

— Par Dieu, ceci est votre robe, je pense!

En arrachant cette robe, il aperçut l'apprenti effaré : le fallot éclairait en plein son visage.

— Ouais! corbleu! quel est ce godelureau? Ah! ah! madame ma femme! je ne m'étonne plus si l'odeur de ma torche vous étouffait. Ventre mahom! —Vous êtes mal à votre aise, mon ami; sortez un peu de ce coin. — Mais... c'est de tous points un gars de bonne mine; vous faut-il de ces blondins, Geneviève? Seulement il me semble, comme bien d'autres dont tout à l'heure je vous parlais, tant soit peu surpris ce soir, et maugréant! — Est-ce que vous ne m'attendiez pas, mon ami? Au désespoir d'être importun; mais du diable si j'y mettais de la malice! — Voyez un peu si le gaillard soufflera mot!

Et le farouche capitaine passa son fallot sous le nez du pauvre apprenti qu'il relevait par les cheveux en le parcourant des pieds à la tête.

— Êtes-vous donc tout à coup devenus muets, mes petits agneaux? Sacrebleu! je saurai peut-être vous tirer des paroles de la gorge, si cela ne dépend que d'y faire une incision avec la lame de mon épée.

Il lâcha le jeune homme, et, la main gauche au fourreau, l'autre à la garde de son épée, il la tira non sans peine. Ce geste fut accompagné d'un clapotement sourd, car la lame était souillée de sang.

— Mon petit mari! s'écria la femme; et se jetant tout échevelée sur les mains du capitaine, je vous jure bien....

Marieux la repoussa.

— Ah! ah! vous vous défendez, madame!

— Je vous jure que c'est l'apprenti de mon père, poursuivit-elle en revenant à la charge. Vous avez pu le remarquer maintes fois dans la boutique?

— Pas le moins du monde, je vous jure. Mes yeux ne valent pas les vôtres, et les freluquets m'échappent.

— Eh mon Dieu! mon père nous l'envoie pour savoir de mes nouvelles. Cela n'a rien qui vous blesse. Oh! allez, mon petit mari, c'est un brave et loyal garçon, incapable de ce que vous pensez; et en vérité si jeune, que vos soupçons tombent d'eux-mêmes; car enfin vous vous faites tort, et il n'y a pas de comparaison.

— Hum! — Je vous croirais peut-être, madame la drôlesse, s'il ne se fût blotti comme un lâche derrière ce fauteuil et sous votre jupe. Mais tenez, madame, mettez donc par échange la cape de ce muguet sur vos épaules, car, la sainte Vierge vous soit en aide! vous avez la gorge nue comme une ribaude.

Le capitaine tendit la cape de Barthélemy vers Geneviève, en roulant des yeux goguenards dont

l'expression était d'un tigre qui va sauter sur sa proie.

Sa femme le comprit bien.

— Mon noble époux.... je.... je vais tout vous dire.

Elle avait la figure bouleversée; sa voix s'éteignait dans sa gorge.

Barthélemy craignit d'entendre un aveu qui mettrait son amante la première en péril : il s'élança pour porter ses deux mains à la bouche de Geneviève; mais le capitaine étendit soudain le pied gauche, et barra le chemin du jeune homme avec le bras qui tenait la lanterne et la cape : ce croc en jambes renversa brusquement l'apprenti contre la tapisserie de la muraille.

Madame de Marieux évita le contact des mains de son amant avec un geste de frayeur, et s'abrita sous l'épée menaçante du capitaine dont elle enveloppa la figure de ses bras nus, en se dressant vers la bouche du géant sur la petite pointe du pied.

— C'est.... Mais vous serez tout hors de vous, sire de Marieux. C'est.... Jurez-moi d'abord de ne pas le tuer devant votre pauvre femme!

Le mari frappa du pied avec fureur : et Geneviève, elle, s'écria, en se réfugiant à reculons vers l'alcôve où le bord du lit la reçut :

— C'est... c'est un protestant, mon mari!

Le capitaine poussa un rugissement de joie.

— Moi, protestant! s'écria Barthélemy.

— Vrai, comme il n'y a qu'un Dieu au ciel, répliqua Geneviève en croisant les bras sur sa poitrine.

— Vrai, comme il y en a trois, c'est faux! — Par la croix! vous mentez, Geneviève.

— Il dit que je mens! Ah! sainte Vierge! lui, qui vient d'escalader ma chambre pour me demander un asile à mains jointes, après avoir sauté par-dessus les remparts. Je mens!... C'est lui qui ment, l'indigne; car il me criait protection et merci en se traînant à mes pieds, et j'ai eu si peur de vous voir rentrer presque aussitôt, mon petit mari, que j'ai voulu couper court en lui sauvant la vie. Je mens!... Oh! le lâche! qui profite de vos soupçons pour insulter une malheureuse femme!

Le capitaine promenait lentement ses regards de la figure étonnée de Barthélemy à la figure pourpre et colère de Geneviève.

Elle continua.

— Oh! je puis tout dire maintenant; c'est une trop mortelle injure dans la bouche d'un pareil homme!... Oui, M. de Marieux, c'est un huguenot, car il ne se gênait pas chez mon père pour dire ses prières en français : je l'ai bien entendu, l'hérétique! S'il sortait, c'était pour aller au prê-

che; il fréquentait les noirs; il communiait sous les deux espèces, avec du pain et du vin. Avec du pain et du vin, mon petit mari : vous voyez bien que c'est un hérétique!....

Barthélemy se dégagea des mains du capitaine par un mouvement brusque, et palpa son juste-au-corps pour fouiller dans sa poitrine; il en tira un ruban.

— Ne croyez rien de ce qu'elle dit, M. de Marieux : tenez, voilà mon scapulaire!... J'ai de même un chapelet, et je m'en fais gloire. Dites un peu, capitaine, sont-ce là des bijoux de huguenots? Par la sainte et immaculée mère de Dieu! rien de ce que je porte ne flaire l'hérésie. Moi, huguenot! ah bien, ma foi! j'en ai frotté quelques-uns de ces muguets noirs sur la brune : on en sait quelque chose dans la Cité et dans les environs. Vive le roi, et que le diable emporte Coligny! Ce sont de fiers misérables que les siens à cet amiral de malheur! Qu'on me mette en face d'eux pour voir si je jouerai dans leurs cartes. Faut-il, pour le prouver, que je vous suive au pas de course, messire, et jusqu'à Meaux?... Pardieu! vous verrez si je saurai leur tailler des croupières, ou leur attacher bel et bien la chemise de soufre afin qu'ils nous servent de flambeaux durant la nuit. On les vous mouchera court et ferme sur les épaules; ce n'est pas Barthélemy qui mettra de l'huile dans leur

lampe. Votre femme raille, messire, votre femme raille, ne le voyez-vous pas? Ceci ne saurait être sérieux. Oui-dà, je veux me faire tailleur de ces baronneaux, et mettre à la mode leur pourpoint de velours; des crevées rouges au lieu de satin. Mort à ces chiens-là, capitaine! car ce sera beau; et puis nous irons ensemble à la messe!

Et le malheureux enfant tremblait de tous ses membres en se livrant à cette exaspération de la peur qui le rendait féroce.

Le sire de Marieux, qui le toisait cependant avec un étrange regard, croisa les bras en faisant trembler doucement la lame de son épée.

Geneviève, les mains au ciel, semblait muette d'indignation.

Barthélemy fit un pas vers le capitaine, et sans perdre de vue le mouvement de cette épée.

— Prenez-moi pour écuyer, sire de Marieux, lui dit-il : prenez-moi pour votre porte-épée, et marchons; car il me semble que vous les laissez vivre trop long-temps. Ah, ah! vous verrez si je suis un compère, moi! Il y en a qui disent pour me railler que suis bâtard de moine : tant mieux; c'est du plus pur sang catholique; et bon sang ne peut mentir. Rira bien qui rira le dernier. Ou si vous ne m'emmenez, je vais reprendre vite le chemin de Paris; car il me tarde de saigner les huguenots, afin de les guérir du mal d'hérésie; la

saignée est aussi bonne en ce mois d'août que par tout autre de l'an. Entendez-vous les bruits qui redoublent? comme cela fait battre le cœur et grandir le courage ces mille cris de gens qui meurent!...

Le capitaine écouta : c'était le chant des soldats qui redisaient en chœur :

Faisons pour les parpayots
Un bon lit sur des fagots
D'épine!
Et quand nous les flamberons
A leur santé nous boirons
Chopine!

— On ne pourrait plus mal choisir comme amant, madame; car ce muguet est poltron comme un moineau.

— Et vous voudriez qu'il me fût de quelque chose? reprit-elle. Ah! je n'aime que les gens de courage, moi, et qui portent noblement une épée. Moi, qui suis dame de Marieux, aimer un lâche!... un apprenti orfévre!... un huguenot!...

— Mais vous le défendiez, Geneviève!

— J'avais tort; je risquais mon honneur et mon ame : le ciel et mon mari me pardonneront. Je ne veux pas perdre votre amitié pour sa vie, et ma vie pour son salut. Il veut me compromettre, et

m'ôter votre amour!.... Tuez-le si vous voulez : qu'est-ce que cela me fait à moi?

Barthélemy fit un geste d'indignation et d'épouvante.

— Ah! l'infâme! s'écria-t-il.

— Et vous me laisserez outrager de la sorte, sire de Marieux? C'est affreux! n'êtes-vous plus un homme?

— Oh! puisqu'il en est ainsi, nous périrons ensemble, dit l'apprenti désespéré. Cette femme, capitaine, elle m'a donné tout son amour, tous les droits possibles sur elle. Je ne tairai rien. Oui, je sors de ses bras et de votre lit. — Taisez-vous, Geneviève, taisez-vous. — C'est que, voyez-vous bien, capitaine, tous les jours de service elle me prévient lorsque vous devez rester au Louvre pendant la nuit. Il n'est pas un seul banc de gazon dans ce jardin qui ne soit témoin d'un affront pour vous. Lorsqu'elle feint de se rendre à l'église le dimanche, c'est pour moi; à vêpres, c'est pour moi; aux conférences de Saint-Leu, c'est encore pour moi. Elle vous hait; oui, elle vous hait. Elle me disait de vous tuer tout à l'heure en m'embrassant; elle m'a versé de votre vin de Chypre dans votre verre. Il n'y a pas de mari trompé comme vous l'êtes!... et cela depuis long-temps; car notre amour a commencé chez son père, avant les noces; et, la veille même, la veille de vos noces,

dans la soupente de ce pauvre apprenti qu'elle semble dédaigner, la menteuse.....

— Ah! pour cette fois, s'écria Geneviève avec un accent de triomphe en s'élançant au cou du capitaine, vous savez bien qu'il ment, mon petit mari, vous le savez!

— Tu mens, infâme, s'écria le sire de Marieux qui reprit toute sa colère éteinte par le mépris; tu mens!

— Je puis certainement vous jurer, mon petit mari....

— Ne jurez pas, madame, c'est inutile. Mais, hérétique ou godelureau, qu'importe? C'est tout un pour moi.

— Oui, sans doute, s'écria Geneviève avec énergie; mais pour moi, c'est bien différent. Est-ce que, pour un être sans courage, qui tout exprès porte des scapulaires afin de renier sa foi, j'aurais pu sacrifier mon bonheur et ma vertu? Je serais donc folle!... Qu'est-ce qui me manque? J'ai des bijoux, j'ai la première place à l'église; et vous êtes fier de moi chez M. de Tavannes. Je suis la plus heureuse des femmes, et je serais devenue la plus misérable! Oh! alors, Marieux, tu ferais bien de me tuer.... Oui, tu ferais bien, quand ce serait au risque de perdre mon héritage, quoique ce soit pourtant un bien bel héritage! car mon patrimoine, et tout le monde le

sait, se compose des écus d'or que je dois avoir à la mort de mon père, de son riche meuble d'orfévreries massives, d'une terre en Bourgogne dont les vignobles remplissent des tonneaux par milliers, de....,

— Tu me jures qu'il est protestant? interrompit le sire de Marieux.

— Je te jure cent fois! je te le jure!

— Elle ment, capitaine; elle ment.

— Et pourquoi donc ton père lui donnait-il asile et pain?

— Qui sait? dit Geneviève en faisant le signe de la croix.

— Elle ment, elle...

L'apprenti n'acheva pas : la flamberge du capitaine tournoya par trois fois. Barthélemy, par un bond inattendu, saisit le fer à pleines mains, l'abaissa jusqu'à ses genoux et le rompit avec un long cri de joie. Les éclats en volèrent aussitôt par la fenêtre, et le court poignard, dont l'appreti s'arma rapidement, frappa sur la cuirasse du capitaine à coups redoublés, comme pour en fouiller le défaut. Mais l'acier de l'armure émoussa l'acier du poignard : l'arme impuissante glissa dans le vide, et les efforts de l'enfant devinrent moins précipité; tandis que le sire de Marieux, avec un sourire de dédain, mit un de ses pieds en arrière comme un arc boutant, pour aider de

toute la pesanteur de son corps à la pression d'un large gantelet de fer appuyé sur la frêle poitrine de l'apprenti. Ce dernier, adossé contre le lambris qui ne lui permettait pas de faire un seul mouvement, sentit, à cette pression puissante, le sang lui remonter vers la gorge, ses os fléchirent et se brisèrent avec de sourds craquemens; ses veines s'enflèrent de toutes parts, au front, au cou, vers les tempes. Ses bras s'allanguirent et retombèrent; ses genoux fléchirent et se portèrent en avant. Il eut la face allumée, puis pourpre, puis violette; on lui vit le blanc des yeux; sa tête se balança comme pour dormir; un soupir affreux s'épancha de ses lèvres...

Geneviève cacha sa tête dans ses mains.

Le capitaine détendit le bras; le corps de l'apprenti perdit l'équilibre et tomba sur la face.

Il était mort.

Après cela, le sire de Marieux regarda sa femme.

Pâle comme une marguerite, elle lui sourit.

— C'était le protégé de ton père... n'est-ce pas? Tu n'as pas menti, Geneviève?

Elle ne répondit que par un coup d'œil vers le ciel, en posant sa main sur le cœur.

— J'ai toute une heure devant moi, se prit à réfléchir le capitaine à voix haute.

Puis, toujours rêveur, il ouvrit la porte, arpenta

quatre à quatre les marches de l'escalier, sauta sur son cheval; et tandis que Jacques lui tenait l'étrier :

— Que mes cavaliers soient prêts pour mon retour, dit-il au palefrenier.

Geneviève courut à la fenêtre; elle vit le sire de Marieux qui gagnait du côté de Paris à franc étrier.

Qu'allait-il faire? Elle ne se le demanda pas.

— Oh, mon Dieu! dit-elle en retirant une amulette pendue à son cou par un joli collier de cheveux blonds; si pourtant cela ne m'était pas venu dans l'esprit, j'étais morte!...

Elle baisa vingt fois une relique renfermée dans le sachet de soie.

— Saint Barthélemy, continuez de m'être propice, murmura-t-elle.

C'était la relique, c'était le patron, c'était le cadeau du malheureux étendu sur le parquet de la chambre....

Geneviève s'habilla en frissonnant, et se tint à distance; elle détourna seulement la lueur du fallot qui donnait en plein sur le cadavre. Mais la lune parut comme pour le lui représenter encore.

Elle se réfugia, contre cette vision, sous les rideaux de l'alcôve.

Au bout d'une heure, le capitaine rentra; il re-

poussa du pied ce corps qui l'empêchait d'aller de long en large.

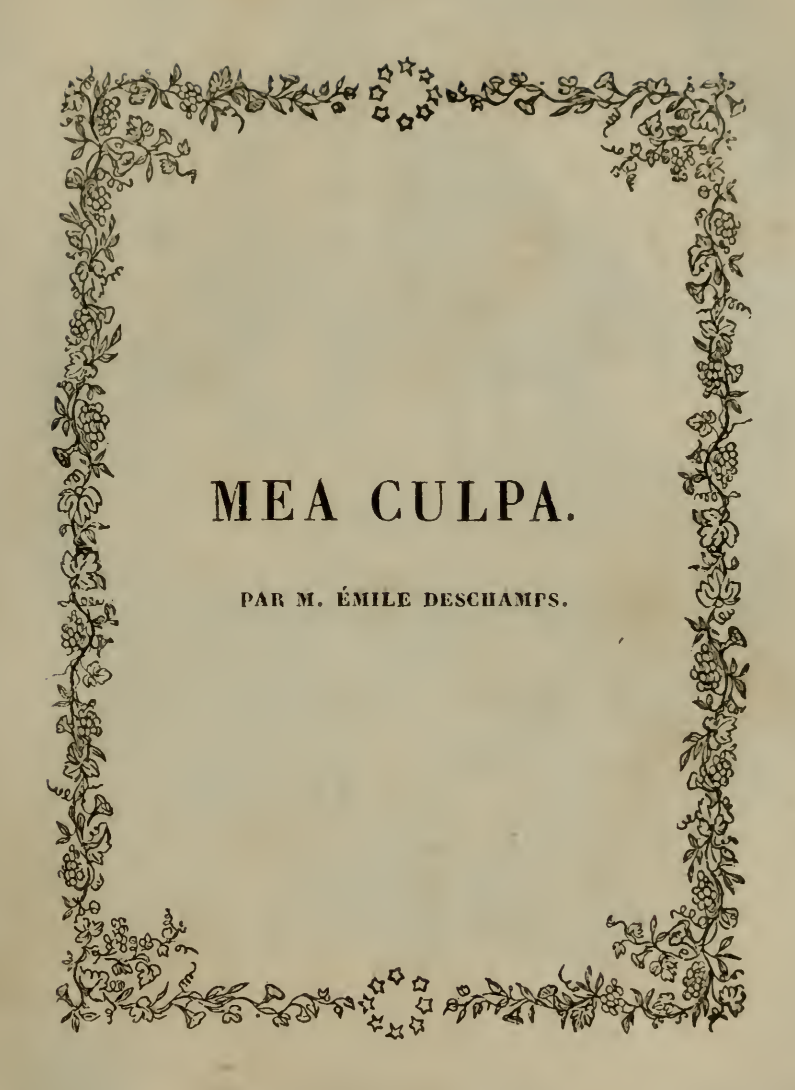
— Madame, dit-il d'une voix sombre, votre séjour à Paris est nécessaire à nos intérêts : j'irai sans vous à Meaux. La justice de Dieu a passé sur notre famille : votre père est mort. . . .

. . . .

. . . .

Huit jours après cet épisode de la Saint-Barthélemy, des experts vendirent les belles pièces d'orfévrerie de maître Eustache Bondurant; et, le même soir, madame de Marieux donnait un bal à monseigneur le maréchal de Tavannes, qui lui souriait galamment et lui parlait à l'oreille, tandis qu'un moine, une lettre à la main, racontait, dans un groupe de nobles personnages auxquels les pages servaient des rafraîchissemens, l'emploi militaire des nuits de sire Marieux dans nos provinces, au service de la sainte cause.





MEA CULPA.

PAR M. ÉMILE DESCHAMPS.



Un jeune officier d'artillerie, en revenant d'Alger, dans un bâtiment à vapeur, se glorifiait de cette prompte et sûre navigation qui se joue des courans et des vents contraires, et

pour laquelle il n'y a plus une seule chance de naufrage dans les airs ni dans les flots. « C'est que nos pères, disait-il en se riant à lui-même, et les pères de nos pères, ingénieurs peu ingénieux, avaient imaginé de faire entrer l'eau et l'air comme élémens nécessaires dans leurs systèmes de navigation. De là ces triples rames que les anciens agitaient comme des nageoires aux flancs de leurs navires; de là toutes ces voiles rondes, carrées, triangulaires, que les modernes, presque aussi arriérés que les anciens, ont attachées comme des ailes aux mâts de leurs escadres. Tous ces savans d'autrefois ne savaient donc pas que solliciter le concours des vents et des ondes, c'est en appeler aussi les caprices et en accepter d'avance les périls. Honneur à notre siècle, qui déchire les voiles, comme d'autres avaient brisé les rames! Un feu intérieur, caché dans les ténèbres du vaisseau, comme l'ame de ce grand corps, lui donne seul la vie et le mouvement; c'est cet organe unique et invisible qui précipite ou ralentit sa marche, qui le lance à la mer contre la volonté de la marée montante, ou le pousse droit au nord à travers les refus grondans de l'aquilon. Les sciences industrielles ne reconnaissent plus qu'un moteur de toutes choses, un agent universel, un seul ministre d'un seul dieu, le feu! il est la pompe et le canon. Il

vivifie ou tue. On ne lui avait pas ordonné encore d'animer et de conduire les vaisseaux, c'était le dernier mot de la civilisation; notre siècle l'a prononcé. Honneur à notre siècle! Tout est changé ou tout va changer, l'art du navigateur comme la figure du navire, la manœuvre comme la construction. Toute cette vieille complication de cordages, de mâts, de vergues, de voilures, d'antennes, a disparu devant la grande unité du tube enflammé. Les poètes regretteront peut-être encore l'ancienne méthode (qu'est-ce que les poètes ne regrettent pas!), et cela, parce qu'ils ne pourront plus dire :

« C'est une jeune Grecque de l'Archipel?... Oh!
» je lui parlerai de son pays, sur le pont lisse et
» brillant, le soir, quand la brise fraîchit, quand
» la lune se suspend et se balance aux frêles cor-
» dages, comme le pâle visage d'un ami captif
» qui cherche à nous voir à travers le grillage de
» sa haute prison. »

Ou bien :

« Une flotte ionnienne, aux lueurs des étoiles,
» Entrait dans Coronée, en abaissant ses voiles;
» Comme au tomber du jour, un essaim passager
» De colombes, voguant vers un ciel étranger,
» Pour dérober son vol aux ombres infidèles,
» Sur un rivage ami ploie, en jouant, ses ailes. »

Ou bien..... Que sais-je encore? Ils feront du *grotesque;* ils diront..... que les armes parlantes du siècle, le symbole de l'époque, c'est une marmite surmontée d'un tuyau; .... qu'on aperçoit à l'horizon les flottes *cheminant* comme une forêt de *cheminées....* que les vaisseaux à vapeur ont une grosse pipe, et qu'ils fument comme leur équipage, et qu'ils crachent des nuages noirs sur le front clair et bleu du ciel italien. Puis ils finiront par prendre la chose au sérieux et par en découvrir le côté poétique, car la poésie est dans tout, comme l'a prêché de parole et d'exemple un des plus grands d'entre eux, Victor Hugo, et vous verrez qu'un jour ces nouveaux navires seront des fantômes de brume, des géans *vaporeux* avec une aigrette de flamme sur la tête, ou peut-être des volcans sous-marins détachés de leur base par leur propre éruption, et courant sur le dos des vagues avec leurs entrailles bouillonnantes et leur cratère fumant. Puis... et puis rien; les poètes diront et feront tout ce qui leur plaira; je ne sais pas pourquoi je m'en occupe. L'important, c'est que la science marche, c'est qu'on ne veuille et ne fasse que de l'*utile*, c'est que l'humanité se perfectionne, et que nous touchions déjà du regard et bientôt de la main les limites du *possible.* L'important, c'est qu'on puisse, grâce à la vapeur, arriver d'Alger à Mar-

seille par tous les vents, dans toute saison, à point nommé, en moins d'heures qu'il n'en faut à un bateau ordinaire pour aller de Rouen à Paris, et sans la moindre crainte du moindre accident, quand bien même la mer serait aussi mauvaise qu'elle est belle et calme ce soir. Honneur donc, trois fois honneur au siéc....[1] »

L'officier d'artillerie en était là de son enthousiasme *polytechnique*, lorsqu'une effroyable détonation fit sauter en l'air le bâtiment et tout l'équipage. Personne n'échappa que lui seul, qui se trouvait sur l'extrême bord de la poupe, et qui eut le bonheur de tomber dans la mer à cent cinquante pieds de profondeur. Il revint promptement à la surface de l'eau, et, en habile nageur qu'il était, il gagna un bateau-pêcheur qui le jeta sur la côte de Gênes, à quelques milles de la *Superbe*. Sauvé par un bateau à deux voiles et à huit rames! c'est un peu dur. Cependant il prit son parti en brave, et remercia Dieu et les rameurs.

Il faisait nuit close, et comme, dans cette maudite Italie, il n'y a pas même une détestable auberge partout, l'officier se dirigea vers une hauteur que couronne un vieux monastère où les voyageurs reçoivent nuit et jour une hospitalité somptueuse et gratuite; pas si maudite Ita-

lie! Le lendemain matin, tandis que les moines étaient à l'office, il visita tout le couvent, cellule par cellule, sous la conduite d'un frère-lai. A l'angle d'un corridor étroit devant lequel son guide passait sans s'arrêter, il entendit, de très-loin, comme un bruit de coups sourds et répétés, suivis de gémissemens profonds. Par un instinct d'humanité ou de curiosité, il courut vers ce bruit, malgré les supplications du frère qui criait:

— Signor, par ici! excellence, on ne va point par là!

Il eut donc le temps de voir, par la petite grille d'une porte basse, un vieillard agenouillé au milieu d'une chambre de huit pieds carrés, dont les murs étaient couverts de figures de femme assez bien peintes et miraculeusement semblables entre elles; c'était comme un seul portrait multiplié à l'infini. Ce vieillard, qui n'avait pas l'habit de l'ordre, se frappait du poing la poitrine, de minute en minute, avec une sorte de fureur passionnée; puis à chaque fois, il contemplait stupidement les figures tracées sur les murailles, en criant d'une voix creuse et sans timbre : *Meâ culpâ! meâ culpâ!* L'officier tout ému approchait sa tête pour examiner plus attentivement ce bizarre spectacle, lorsque son guide le tira par le bras, en le priant, au nom de

la sainte Vierge et de tous les saints, de ne pas rester davantage :

— Car je serais sévèrement puni et peut-être chassé du couvent, ajoutait-il, si le père supérieur venait à savoir que nous nous sommes égarés du côté de la cellule du *frère meâ culpâ*. Au reste, seigneur Français, ne me faites aucune question : tout ce que j'ai appris et tout ce que je pourrais vous apprendre, c'est qu'on l'appelle *frère meâ culpâ*, et qu'il nous arriva, il y a plus de vingt ans, d'un couvent de Vérone, qui avait été détruit par les guerres.

L'officier prit congé des bons moines sans avoir rien su de leur hôte étrange. A son retour en France, il en parlait souvent avec une tristesse mêlée de terreur. Un jour, je me trouvais là, et l'interrompant dans son récit :

— Est-il vrai, lui dis-je, que le *frère meâ culpâ* existe encore? Son histoire est mon plus ancien souvenir. Elle repose, fraîche et colorée dans ma mémoire, avec les contes de ma nourrice, avec la chanson favorite de ma mère. Je n'aime pas à raconter; j'ai peur quand on m'écoute; mais puisque vous en êtes si curieux, je vous dirai ce que je sais du *frère meâ culpâ*.

L'officier me serra cordialement la main; les autres hommes s'étendirent d'un air déjà ennuyé dans les quatre coins du salon, et les dames se

pressèrent autour de moi; car elles entrevoyaient qu'il y avait de l'amour au fond de cette histoire. Je commençai.

I.

Vers l'année 1780, par une chaude soirée de mars (nous sommes en Italie), deux longues files de carrosses brillans sortaient de l'antique et sombre cité de Vérone, se dirigeant du côté d'un bâtiment neuf, construit sur une petite colline, loin de toute autre habitation, et dont quelques larges fenêtres s'illuminaient intérieurement à mesure que le ciel brunissait. Les voitures qui, sur la route plane et unie, se traînaient avec mollesse en se balançant sur leurs doubles ressorts dorés, prirent tout à coup le grand trot pour escalader la colline et entrèrent victorieusement dans la première cour. Dames et cavaliers étant tous descendus, nous les suivrons, à travers un vestibule, des corridors et des escaliers assez étroits, jusqu'à une salle de spectacle élégante mais peu spacieuse. Le parquet et les balcons furent envahis promptement, mais sans tumulte, par une foule de jeunes gens polis, portant les bas et l'habit de soie, le chapeau sous le bras, l'épée

damasquinée et la tête poudrée. De minute en minute, les premières et les secondes loges ouvraient leurs rideaux cramoisis, à franges d'argent, et se montraient toutes parées de girandoles, de femmes et de bouquets. Dans le fond, quelques hommes fort distingués de tournure et de manières, et qui avaient l'air très-prévenant et très-prévenu pour les dames. Ces dames étaient en toilette de bal ou d'opéra; les épaules nues, de longs corsages de satin très-busqués, avec beaucoup de nœuds et de rubans, des gants *amadis*, des jupons de gaze ou de linon, avec des lames d'or ou des guirlandes de fleurs en biais; et, sur la poudre de leurs cheveux crêpés, une toute petite couronne de roses tout en haut, ou bien un mince croissant de diamans, selon ce qu'elles voulaient être, Flore ou Diane. Mais dans tous les cas une palette de rouge et de blanc sur la figure, et deux mouches noires, l'une au bas de l'œil, l'autre au coin des lèvres; et on les adorait ainsi! on a toujours raison de les adorer. Les topazes, les rubis, les regards des femmes, comme tout cela flamboyait, en se penchant dans la salle, sans lustre, éclairée seulement par les bougies des loges! à chaque instant les lunettes braquées découvraient un astre nouveau dans ce firmament étincelant. Alors c'étaient des saluts, des sourires, des signes de tête

gracieusement échangés du parquet aux loges et des loges aux balcons. Une telle urbanité régnait dans tout ce monde, et même entre les personnes qui n'avaient pas l'air de se connaître, qu'on eût dit une seule société réunie dans un des palais de la ville.

Et cependant, à regarder de près les figures, à écouter les différens groupes, on s'apercevait sur-le-champ qu'à peine un quart de l'assemblée était italien ; des Français, des Espagnols, des Allemands, des Russes, des Anglais composaient le reste. C'est que partout la bonne compagnie est la même, et qu'autrefois la bonne compagnie seule allait au spectacle. A présent c'est un peu mêlé. Je crains même que bientôt cela ne le soit plus. Or, n'est-on point compatriote quand on a les mêmes mœurs, les mêmes idées, les mêmes goûts et le même langage, sinon la même langue? Quand reconnaîtra-t-on qu'il n'y a dans toute l'Europe qu'une seule patrie par chaque *couche* d'éducation? patrie intellectuelle et philosophique, qui ne se démembre ni ne s'allonge au gré des caprices de la guerre et de la diplomatie, et où l'on obtient le droit de cité, en justifiant seulement du cens moral. Certes le ruisseau, une cloison quelquefois, sépare plus les hommes que ne font les montagnes et les mers. — J'ai un voisin qui ne croit pas en Dieu, qui ne croit pas à l'a-

mour ni aux arts, ou plutôt qui n'a jamais pensé à ces misères-là : quand je le rencontre, je ne sais que lui dire, et il ne sait que me répondre. Nous avons pourtant le même dictionnaire *français-latin;* mais nous n'y prenons pas quatre mots pareils. N'importe, cet homme est mon compatriote, mon frère en nation. — Je me suis trouvé, dans les salons, avec un habitant de Saint-Pétersbourg ou de Berlin; au premier coup d'œil nous avons éprouvé le besoin de nous parler; au premier mot, nous avons reconnu la nécessité de ne plus nous taire, tant nos paroles éveillaient en nos deux ames des échos sympathiques. Cela ne fait rien, c'est un étranger, il ne sera jamais qu'un étranger pour moi, et demain peut-être nous serons ennemis. Je voudrais vivre avec lui, et je devrai me faire tuer avec mon voisin. Je ferai mon devoir, mais il faudrait être d'une innocence *granitique* pour y aller de bon cœur.....

Donc, ce soir-là, le public du petit théâtre, près de Vérone, était un choix de cette belle patrie de *droit* prélevée sur toutes les patries de *fait.* Déjà l'orchestre des musiciens se remplissait, et cependant il n'y avait encore personne aux troisièmes loges et à l'amphithéâtre; les baignoires grillées qu'un grand espace séparait des bancs du

parquet se trouvaient également vides. Au premier coup d'archet, les places vacantes se garnirent comme par enchantement; mais tous les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Un mouvement général de curiosité se manifesta dans l'assemblée; trois cents lorgnettes furent dirigées sur les nouveaux spectateurs et principalement vers les baignoires dont les grilles fort serrées ne se baissaient point. On n'écouta pas l'ouverture. On ne faisait que se demander ou se communiquer des indications à voix basse. Enfin la toile se leva, et la préoccupation de la salle changea d'objet, mais il était facile de voir qu'elle s'attachait à la pièce beaucoup moins qu'aux acteurs.

Ceux-ci, comme leur public, étaient de tous les pays, et ils jouaient la *Zaïre* de Voltaire avec tous les accens de l'Europe, moins l'accent *turc* pourtant, qui d'ailleurs eût été fort dépaysé en pareille poésie. C'est une des gloires de la France que l'universalité de sa langue; et Voltaire y a concouru plus que tout autre : car si sa haute poésie est souvent décolorée, son vers flasque et commun, si l'art y est abandonné; quelquefois, en revanche, la nature du poète perce avec éclat à travers toutes ces lignes mal rimées, comme dans ses rôles de *chevaliers*, par exemple. Et puis

Voltaire a cinquante volumes d'une prose admirable d'esprit philosophique et de grâce naturelle, qui embrasse et remue des millions de pensées sans jamais les brouiller ni les heurter, tant son style roule et se précipite, comme le Rhône profond et clair. Il a débordé sur toute l'Europe civilisée; tous les esprits s'y sont abreuvés, et voilà pourquoi la grande société de chaque nation parle *français;* voilà pourquoi, pour plus de clarté, la diplomatie rédige ses protocoles en langue française (que serait-ce, mon Dieu, s'ils étaient écrits en *allemand!*); voilà pourquoi, enfin, nos acteurs cosmopolites jouaient *Zaïre* en *français.* Les hommes ne s'en tiraient pas trop mal; mais *Zaïre* était ravissante de jeunesse, d'organe et de beauté; sa voix et son regard avaient quelque chose de si suave et de si douloureux, son attitude était si mélancolique et son geste si imprévu, qu'on se sentait pleurer à sa première parole ou rien qu'à la voir. L'effet qu'elle produisait ne ressemblait point à l'illusion ordinaire du théâtre. On s'intéressait à l'actrice pour elle-même et non pour son rôle. C'était la personne qu'on aimait, on oubliait le personnage; tellement qu'on lui savait mauvais gré de sa mémoire; on eût voulu qu'elle improvisât et qu'elle parlât de ses propres chagrins, sans penser davantage à son galant

Orosmane, qui n'avait jamais paru si froid, si faux, si fade avec sa :

> Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée.....
> Etc., etc., etc....

cela continue sur le même ton.

Par-dessus le bruit des applaudissemens qui arrivaient à la charmante actrice de tous les coins de la salle, on entendait distinctement les *very-well* et les *ho! ho!* d'un jeune Anglais qui avait son grand menton britannique appuyé sur la rampe de la scène. Sir Édouard faisait scandale avec son admiration extatique. Du reste, la tragédie était représentée avec cet harmonieux ensemble de médiocrité que nous retrouvons encore dans certains théâtres de Paris, quand les premiers sujets sont de service. Seulement, de temps en temps, un acteur se mettait à débiter des choses inconcevables, ou tombait dans une immobilité stupide; un musicien de l'orchestre faisait grincer son archet derrière le chevalet de son violon, ou soufflait de toutes ses forces dans une trompette criarde, et des parties supérieures de la salle sortaient des rires, des hoquets, des voix inouies, auxquels répondaient les hurlemens et les rugissemens des baignoires. Alors des hommes robustes arrivaient, qui emportaient le musicien, l'acteur et les spectateurs en contravention; le

rôle était repris par une *doublure*, et la pièce continuait jusqu'à nouvelle scène pareille. Le printemps produit son effet, disait-on de toutes parts; les féves sont en fleur.....

C'est que nous sommes (il est temps de vous apprendre ce que vous avez sans doute deviné), nous sommes dans une maison de fous. Les acteurs sont fous, l'orchestre est fou, le souffleur est fou, un quart des spectateurs est fou. Les fous tranquilles et point dangereux sont aux troisièmes loges découvertes ou à l'amphithéâtre, selon leur degré dans l'échelle sociale; car l'inégalité des rangs et de la richesse les a suivis jusque-là. Les fous furieux, les frénétiques, les épileptiques, sont enfermés et gardés, commes des bêtes féroces, dans les loges grillées, sans aucune distinction de rang et de fortune; toute inégalité s'étant effacée sous le niveau de l'abrutissement et dans l'écume sanglante de la rage. Toute infraction violente à l'ordre naturel, toute exception, même hideuse, à la règle commune, toute monstruosité, enfin, aura le privilége éternel d'attirer par l'effroi, de captiver par le dégoût. C'est ce qui fait que les gens sensés, ou censés tels, se portaient en foule, des deux bouts de l'Europe, à ce gymnase de la folie, à ces jeux de l'infirmité. Quels monumens, quelles solennités des arts, pourront jamais lutter de vogue avec

un théâtre dans un hôpital, avec le malheur et la dégradation en spectacle ! Un opéra de Meyer-Beer ou de Rossini, les drames si poétiquement passionnés d'Alexandre Dumas pourraient à peine soutenir la concurrence.

Un abbé italien, qui s'était toujours occupé des phénomènes de la maladie mentale, dirigeait, depuis quelques années, cette maison si mal nommée *de santé.* Après bien des méditations, et de tentatives en tentatives, il avait imaginé, comme moyen curatif, ou du moins palliatif, de faire jouer la comédie aux aliénés les plus traitables devant les aliénés les plus rebelles. « La folie, se disait-il, se divise en deux catégories bien évidentes, ou plutôt il n'y a que deux folies, quoique mille accidens matériels, mille influences morales, multipliées par mille prédispositions ou conditions physiologiques, puissent déterminer l'égarement de la raison ; et quoique cette aliénation se manifeste ensuite par autant de symptômes différens, affecte autant de formes contraires, se modifie enfin en autant de façons qu'il existe de tempéramens, de caractères et de causes déterminantes. Ces deux natures de folies sont : l'une, la folie divergente, ou le vertige ; l'autre, la folie convergente, ou la monomanie. La première, comme un prisme à mille facettes, décompose à l'infini les nuances de la

pensée, et disperse incessamment les rayons de l'intelligence qui ne peuvent plus se prendre et s'incorporer à aucun objet; l'autre, comme un miroir bombé, ramène toute la lumière de l'esprit, toute la flamme du cœur, tout le *moi* humain, vers un centre unique, vers un point fatal, qui reste seul éclairé, seul échauffé, au milieu des ténèbres glacées du cerveau. Cette dernière folie est la moins curable. En effet, dans le vertige, il s'agit seulement (et c'est bien assez pourtant) de démêler et de remettre en ordre tous les fils brouillés de l'écheveau nerval; tandis que, dans la monomanie, il faut renouer les cordes brisées de la harpe, faire vibrer les cordes amollies, et (chose plus difficile) faire taire cette corde opiniâtre qui résonne et se lamente sans cesse, comme un oiseau funeste dans le silence des nuits. La forte préoccupation du jeu scénique, comme acteurs ou comme spectateurs, selon que les malades sont plus ou moins violemment affectés, n'agirait-elle pas favorablement et par des effets contraires, nés d'un même procédé, sur les deux espèces de folies, quand l'organe pensant n'est pas tout-à-fait perverti ou atrophé? La monomanie ne sera-t-elle pas ainsi contrainte à sortir de la pensée immobile, pour rentrer dans le cercle des idées et des passions étrangères? Ne faudra-t-il pas, en même temps,

que le vertige opère un mouvement concentrique de toutes ses facultés éparses et morcelées, pour les appliquer à l'audition d'une chose aussi logique, aussi unitaire qu'un drame?

Voilà quel enchaînement de réflexions avait conduit le philantrope abbé à son système de traitement dramatique.

Parmi les plus curieux voyageurs, sir Édouard N*** se singularisait par un acharnement continuel. Tous les soirs de spectacle, il arrivait le premier prendre sa place auprès du théâtre, et il inventait journellement de nouveaux prétextes pour passer une grande partie de ses matinées dans la maison. Tantôt c'étaient quelques renseignemens dont il avait besoin pour répondre à une lettre qu'on ne lui avait pas écrite; tantôt un livre, un manteau qu'il avait eu soin d'oublier la veille; tantôt des étrangers qu'il avait la bonté d'accompagner malgré eux; quelquefois c'était pour entendre professer le bon abbé, dont il n'écoutait pas un mot.... C'était toujours et uniquement pour entrevoir et rencontrer peut-être, pour effleurer en passant cette *jeune et belle Zaïre,* la divine folle, aux joues si pâles, aux yeux si noirs, à la taille si voluptueuse! Oh! comme toutes les heures de ses nuits se perdaient à caresser d'espoir ou de souvenir cette félicité d'un instant! et comme, dans ces instans de ha-

sard divin, il dérobait habilement à tous les *argus* de la maison la trace de ce premier bonheur de jeune homme, en masquant, sous l'hypocrite impassibilité de son visage les tumultes de son cœur et les ardentes révoltes de ses sens bouleversés !

Sir Édouard, seul enfant d'un lord catholique et présomptif héritier d'une très-belle fortune, avait passé une enfance et une première jeunesse très-austères dans un grand château du pays de Galles, entre son père, veuf depuis long-temps et triste bien auparavant, et un vieux gouverneur qui lui parlait *latin* au déjeuner et *grec* au dîner. On ne lui connut guère d'autres plaisirs jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. Lord N*** voulait faire de son fils un savant et un sage. Point de chasse, parce qu'un renard en Angleterre peut vous mener bien loin, et c'est autant de perdu pour la science. Point de bals, parce que deux yeux de femme peuvent vous mener plus loin encore, et la sagesse reste en chemin. Est-ce un bon système, pour vous y faire prendre goût, que de vous fatiguer d'érudition et vous ennuyer de vertu ? C'est fort contestable. Sir Édouard était d'ailleurs un enfant chéri, et sur quinze paroles que disait son père toutes les semaines, il y en avait douze pour lui, conseils ou réprimandes. Comme il approchait de sa vingt-troisième année,

lord N*** pensa qu'il était temps de le faire voyager, et il l'embarqua pour l'Italie avec son éternel gouverneur. Le jour du départ, le père essuya une grosse larme qu'il n'avait pu retenir, mais qu'il cacha bien vite; et dès ce moment, il trouva moyen d'être plus triste encore. On ne l'aurait jamais cru.

A peine débarqué à Gênes, le vieux gouverneur mourut. C'est une perte; les honnêtes gens sont rares, et il reste encore beaucoup d'ennuyeux. Sir Édouard le pleura comme on pleure une première mort. Il fit graver sur sa tombe une épitaphe grecque et latine, et il écrivit à lord N*** pour lui demander ses ordres. Son père lui répondit qu'il eût à se rendre à Naples dans l'espace de deux mois pour y joindre une famille anglaise qui le ramènerait à Londres, après avoir parcouru avec lui une partie de la France et de l'Allemagne.

Or, voilà six semaines qu'il était à Vérone, écrivant tous les huit jours à son père des lettres qu'il datait de différentes villes et que des voyageurs se chargeaient de jeter à la poste sur leur passage. Personne ne lui avait enseigné ces perfidies, et il ne savait plus un mot d'Euripide ou de Cicéron. Ce qu'il savait, c'est que l'air était brûlant, c'est que le monde avait changé d'aspect, c'est que la femme était apparue, c'est qu'un

songe du ciel avait instruit aux suprêmes délices la virginité de son cœur; c'est que l'espérance, le bonheur, l'amour, la gloire, la vie, le paradis, tout cela était une jeune fille qu'on appelait Judith parmi les folles. La première fois qu'il l'aperçut, il avait dit : C'est celle-là ! et ses yeux burent à longs flots le poison dont il est toujours plus altéré. — Mais il n'a donc pas réfléchi une minute? Comment ne pas se raisonner?.... Amoureux d'une folle!.... — Mais puisque je vous dis qu'il est amoureux fou!

Un soir, Judith jouait le rôle de l'ingénue dans *l'Épreuve nouvelle*. Il y a dans ce petit chef-d'œuvre de Marivaux (qui par parenthèse serait un grand chef-d'œuvre aujourd'hui) une scène charmante où la pauvre enfant détache et renverse son bouquet à mesure qu'elle ne se croit plus aimée, et le laisse enfin tomber à ses pieds. Le bouquet de Judith était à peine tombé qu'il disparut, emporté par une main qui sortit de l'avant-scène, et qu'on ne revit plus. Judith regarda de ce côté, puis elle se prit à rire et à pleurer, et elle s'approcha pour regarder encore. Au même instant, la porte d'une petite loge sur le théâtre se ferma, et on entendit des pas dans le corridor. Voilà tout.

Le lendemain, sir Édouard était, avant l'heure accoutumée, à la grille du jardin qui s'ouvrit par

la force de l'habitude, il s'enfonça dans de sombres allées, plongeant son visage entier dans un bouquet, encore frais, comme un jeune cerf dans les herbes savoureuses. Quand il fut bien loin, il vit soudain tout près de lui, dans un taillis épais, quelque chose de blanc qui se baissait et se relevait. C'était Judith, qui ramassait tous les brins de paille pour se les mettre dans les cheveux. Pourquoi les folles ne peuvent-elles pas s'empêcher de se coiffer avec de la paille? Pauvre épi sans tête toi-même, soupira-t-il, quel orage a courbé ta tige et dispersé dans la poudre des chemins l'espoir doré de ta moisson prochaine? Oh! viens t'appuyer sur moi; je fais aussi d'une paille oubliée ma parure et mon amour. Elle vint dans l'allée et se plaça devant lui, droite, pâle, et souriant à faire pleurer. Édouard regarda de tous côtés. Personne, personne! un frisson brûlant parcourut son corps. — Là-bas, là-bas, dit-elle, allons, allons.... Cette roue tourne toujours... Me suis-tu... — Et il suivait comme un oiseau fasciné par un miroir magique. — Bien! assieds-toi; là, plus près; c'est comme un mur de feuilles... Et j'entends cette roue qui tourne toujours, mais je ne la vois plus... Si vous n'aviez pas volé mon bouquet.... Oh! oh!... et puis ils diront que vous ne m'aimez pas... Ce n'est pas votre main qui dit cela. Comme

je vous ai... cette roue tourne toujours... reconnu tout de suite! Partageons-le, ce bouquet; tenez, toutes les fleurs à vous, à moi les feuilles noires et les tiges séchées.

Édouard couvait une main glacée dans ses deux mains de feu. C'était la première fois qu'une main de femme tremblait dans les siennes! Et il n'osait dire une parole de peur d'effaroucher la belle vision...

— Judith! Judith! appela une voix. — Malheureux! comment l'avez-vous quittée? disait une autre voix, et des pas approchaient. Édouard se leva. — Eh bien! dit-elle, oh! à demain ou je meurs. Cette affreuse roue...

Édouard n'entendit rien de plus; il se glissa sans bruit dans l'épaisseur des buissons et se trouva bientôt dans la partie opposée du jardin. Il vit de loin Judith, que ses gardiens ramenaient. Rentré chez lui, on lui remit une lettre de son père. C'est à Naples qu'elle avait été adressée, et des amis trop complaisans qui, de ville en ville, prenaient ses lettres à la poste la lui avaient renvoyée à Vérone. Cette lettre disait: « Je veux, » mon fils, que la première chose que vous trou- » viez à Naples soit un souvenir de moi. Je ne » serai tranquille que lorsque je vous saurai au » milieu de cette autre famille..... Je vous remer- » cie des belles descriptions que vous me faites

» de tous les sites.... Votre lettre de Florence m'a » surtout ravi. En vérité, j'y étais comme vous. » Pauvre père!...

Et puis suivaient deux pages de tendresses caressantes qu'on n'aurait jamais attendues d'un père aussi grave et aussi froid. Il y a des gens (et ce ne sont pas les moins sensibles) qui n'osent pas être tendres en face. Je ne sais quelle timidité vient paralyser leurs caresses, quel scrupule craintif leur interdit tout épanchement de paroles: peut-être ont-ils peur de paraître des comédiens de sensibilité, ou que leur voix émue ne trouve pas d'écho, et de trouver eux-mêmes la preuve qu'on les aime moins qu'ils n'aiment, ou de donner trop de prise sur eux par la manifestation de leurs sentimens. Quoi qu'il en soit, ils renferment leur amour comme d'autres leur amour-propre. On dit de ceux-ci : Quelle modestie! On dit de ceux-là : Quelle froideur! On dit deux grandes faussetés. Lord N*** était ainsi fait; ce père timide, ce poltron de cœur, cet hypocrite d'insensibilité, reprenait courage de loin et redevenait lui-même. Comme il se rattrapait dans ses lettres! comme il était heureux que sa plume osât faire à son fils de ces déclarations de tendresse dont aucune parole ne serait jamais sortie de sa bouche, même à l'heure de sa mort!

Edouard lut cette lettre avec des yeux et un

cœur distraits. Insensé! relis-en donc vingt fois toutes les phrases, inonde-les donc de baisers, et enivre-toi d'amour filial, le plus pur des amours, celui qui ressemble à l'amour de Dieu! Ce sont là de saintes voluptés que tu ne retrouveras peut-être jamais! — Non. Il jeta la lettre dans un tiroir; puis, ayant pris son manteau et ses pistolets, il sortit; il fit trois fois le tour extérieur des remparts de la ville, haletant sans se fatiguer, courant après rien, seul avec sa pensée unique, et il arriva enfin avec la nuit sous les murs de la maison des fous. Il chercha quelque tertre d'où il pût apercevoir la chambre de Judith, et il l'aperçut elle-même qui passait et repassait derrière les barreaux de sa fenêtre, inquiète et gracieuse comme une biche captive; et quand elle se fut retirée, lui demeura toujours, l'œil ouvert et ardent comme tous les yeux du ciel, tantôt se tenant fier et debout comme un nouveau chevalier qui fait sa veille des armes dans les cours du château, en songeant à la fille du roi, tantôt marchant à grands pas, tourmenté comme un infant déguisé qui attend ses paresseux amis, pour enlever la maîtresse du grand inquisiteur. Il se croyait tout cela. Il était tout orgueilleux d'avoir une peine d'amour; il relevait la tête comme pour dire : Voyez comme je suis malheureux! et il confiait aux vents nocturnes toutes les poésies d'amour qu'il savait : le *Songe d'une*

nuit d'été, la *scène du balcon*, les bouillans monologues d'*Othello;* tout cet adorable Shakespeare, cet Italien d'Angleterre, ce philosophe du Nord au cœur méridional, le seul poète complet des temps modernes, avec Dante, le catholique. Et le nom de Judith prenait dans tous ces vers la place de tous les noms aimés. C'est dans ce chaos de rêves enchantés, de projets monstrueux, de pensées insaisissables, de désirs exorbitans, que s'écoula pour lui cette nuit de délire. Les premières blancheurs de l'aurore le mirent en fuite, comme l'orfraie des donjons, comme l'assassin des routes. Il y a donc du crime au fond du plus chaste amour, pour qu'il se cache ainsi? A chaque pas qu'il faisait loin de Judith, il lui semblait que sa vie s'en allait, que l'air lui manquait, et que les ténèbres qui fuyaient du ciel entraient toutes dans son ame : il ne pouvait plus sortir de son absurde amour; cet amour était devenu son existence, et pouvait devenir sa mort.

A peine il franchissait le seuil de sa porte (comment avait-il fait pour retrouver sa porte, tout égaré qu'il était?), un domestique vint à lui : — Ah! monsieur, votre oncle est ici depuis hier au soir...» Il n'avait pas achevé, que l'oncle se présenta lui-même : — Je ne vous ferai pas de reproches, Édouard, ne faites pas de résistance. Votre père a su enfin que vous n'aviez pas quitté Vérone; quelle

que soit la cause de cette inexcusable conduite, soyez prêt à me suivre demain à la pointe du jour.

Sir Édouard demeura muet et immobile comme le convive de Pierre. L'oncle pensa qu'il était atterré de surprise et de honte, et il le laissa pour aller prendre quelque repos. Ils ne se virent plus de la journée; tout se passa en courses, en apprêts de départ. A la nuit tombante, l'oncle voulut entrer dans l'appartement d'Édouard, qui était revenu pour écrire. La porte résista; on entendait un bruit étrange, et on entrevoyait des clartés extraordinaires. On appela; personne ne répondit, et le bruit continuait. L'inquiétude saisit tout le monde : on enfonça la porte.....

Plus de trois cents petites bougies brûlant par terre autour de la chambre; le secrétaire sur le lit, trois souliers dans une cassette pleine de vin, et, au milieu de tout cela, un homme en faction avec une pelle, et n'ayant pour tout vêtement qu'une mitre d'évêque sur la tête, un grand sabre de cavalerie en travers du corps, et un mauvais hibou sur l'épaule gauche. — Édouard! Édouard! cria le pauvre oncle. L'homme nu fit avec sa pelle un geste qui lui ôta toute envie de renouer la conversation. C'est une fièvre chaude, un accès de délire, disait-on en s'éloignant, et déjà un carrosse à quatre chevaux courait chercher l'abbé médecin.

Dès que l'abbé fut arrivé, dès qu'il eut regardé fixement l'effrayant malade, et qu'il lui eut adressé quelques paroles avec autorité, le furieux s'adoucit et se jeta comme un enfant à son cou, en suffoquant de sanglots. — C'est toujours ainsi, dit le bon abbé; ils nous reconnaissent je ne sais à quoi. Et lui ayant tâté le pouls et le front : — Point de fièvre, point de fièvre, ajouta-t-il en secouant tristement la tête. Miséricorde! c'est la folie même. » — La folie! crièrent d'une voix épouvantée tous les assistans.

— Il faut que ce jeune homme vienne dans ma maison, reprit l'abbé. — Il est à vous, monsieur, répondit le malheureux oncle; mais songez qu'un père, déjà malade, mourra si...... — Trompez-le pendant quatre mois, mylord; j'ai bon espoir ensuite..... à moins qu'il ne se fasse un épanchement sanguin dans la moelle céphalique à travers les tissus extérieurs du cerveau, ou que les cases de l'intelligence et de la mémoire, démesurément dilatées par l'action crampale des nerfs, ou comprimées par le poids des humeurs céreuses....—Oui, monsieur l'abbé, vous avez bon espoir, à moins que vous n'en ayez aucun; je comprends.

Et deux voitures prirent le chemin de la maison de santé.

II.

Le secret avait été recommandé à tous les domestiques, qui l'avaient eux-mêmes recommandé à tant de monde, que, de mystère en mystère, ce fut, dès le lendemain, la conversation de toute la ville. Les jeunes gens disaient : Cela n'est pas étonnant, il fuyait les cafés et les parties de plaisir, pour vivre seul comme un loup; c'est ainsi qu'on devient fou. Les dames disaient : On ne lui connaissait pas une seule intrigue d'amour : vingt-trois ans et pas de maîtresse! Pauvre jeune homme! c'est trop de sagesse qui l'a rendu fou! Le bon abbé se disait : Pourquoi l'ai-je admis si imprudemment dans l'intérieur de la maison? Il n'en faut pas davantage avec une tête exaltée et une complexion nerveuse. Beaucoup de gens raisonnables deviendraient fous au milieu de tout ceci, en moins de temps que mes meilleurs fous y redeviennent raisonnables. Pour l'oncle : C'est moi, se disait-il, qui ai provoqué ou avancé cette catastrophe, en lui annonçant sèchement notre départ subit. Il a été comme frappé du tonnerre; je l'ai bien vu, et toute la machine s'est désorganisée! Je devais penser qu'à cet âge il y a toujours

quelque passion qui est bientôt de la folie si on la refoule violemment, comme j'ai fait... Et disant cela, il parcourait des yeux, avec avidité, quelques brouillons de lettres amoureuses que sir Édouard adressait à une comtesse de ***, qui semblait être partie de Vérone depuis peu de jours.

Ainsi chacun bâtissait sa fable sur cette histoire, et personne cependant ne pensait à Judith la folle, la seule pensée d'Édouard pourtant.

Bien! cherchez, cherchez tous; creusez-vous la tête pour découvrir ce qui l'a fait perdre à sir Édouard. Vous êtes plus insensés que lui.

Arrivés à leur destination, l'abbé le fit conduire dans un petit appartement qui donnait dans le sien, et pria l'oncle de ne revenir que dans huit jours, un isolement complet étant nécessaire au malade jusque-là. Il ne doit voir absolument que moi seul dans ces premiers temps, ajouta l'abbé.

— Ce n'est pas sa faute si je ne suis pas encore fou, grommela quelqu'un entre ses dents.

— Comment? écoutons. Que dites-vous, mon ami?

— Ce n'est pas sa faute, si je ne suis pas à *Corfou,* répéta la voix d'une manière très-intelligible.

— N'insistons pas, dit l'abbé, c'est le vertige qui revient. Adieu, milord.

Resté seul avec deux gardiens, dans sa chambre

matelassée, murée, grillée, sir Edouard ne put s'empêcher de sourire en lui-même de tant de précautions. Après quelques simagrées fort bien exécutées, il consentit à se mettre au lit et à s'endormir d'un sommeil excellent, bercé par la fatigue et l'espérance, les deux meilleures berceuses.

Quand il se réveilla, il vit l'abbé auprès de son chevet; il le regarda d'un air hébété qui charma toute l'assistance. — Il est plus calme, beaucoup plus calme, dirent les gardiens. — Encore quelque temps de solitude, dit l'abbé et nous pourrons....

— Des arbres, de l'air..., de l'air, des arbres, cria tout à coup le malade, en se précipitant hors du lit pour chercher une issue; j'étouffe! et sa poitrine était haletante comme si la respiration allait lui manquer.

Il fallut le porter au grand air. A peine fut-il sur la première terrasse du jardin, que ses forces revinrent. Judith passa en ce moment. Elle s'arrêta quelques secondes, l'examina très-attentivement... et s'éloigna en répétant: Cette roue tourne toujours! Lui ne la regarda pas, trop de gens le regardaient. Mais une rougeur subite lui monta au visage comme un incendie et son cœur et ses artères battirent avec une grande indiscrétion.--Bon! dit le savant abbé, voilà le sang qui reprend son cours; décidément ce n'est point la chambre et l'isole-

ment, mais la promenade et la distraction qui lui conviennent. C'est singulier pourtant... dès le premier jour !

Prenez un grand jeune homme, blond, timide et discipliné comme un soldat russe, sage comme une jeune fille qui est sage, n'ayant rien vu et rien appris que ce que lui a montré son précepteur. Portez ce jeune homme sous le soleil d'Italie, et qu'un bon amour lui tombe dans le cœur.... Le voilà qui part, qui s'enlève, qui vous échappe.... Courez, courez, vous ne l'aurez pas. La fusée se tenait droit et tranquille aussi, avant qu'on n'y eût mis le feu...Tel est Édouard.— Ah ! l'on veut que je retourne demain en Angleterre? Je ne verrai plus le soleil ! Je ne verrai plus Judith!... comme s'il était possible que je ne visse plus Judith! Allons ! cette mitre sur ma tête, ce grand sabre à mon côté, ce hibou sur mon épaule, ces fausses lettres à une fausse comtesse, et menez-moi vous-même à Judith, pour ne la plus quitter, pour demeurer là, toujours auprès d'elle, ou pour n'en sortir qu'avec elle ! — Amour, amour, tu es le serpent et le lion.

Pendant la première semaine de son séjour, il ne chercha point à s'approcher de Judith, quoiqu'il eût fait mille lieues pour presser encore cette main de satin. Il cherchait seulement à s'établir dans une folie convenable qui inspirât as-

sez de confiance pour que l'abbé renonçât bientôt à le faire suivre et garder à vue. Il profita de cette semaine pour lier connaissance avec ceux de ses compagnons qui entendaient et parlaient juste quelquefois, pour s'attirer les bonnes grâces des surveillans, enfin pour étudier à fond les habitudes et les habitans, le *personnel* et le *matériel* de la maison. Que ne pourrait point ensuite tenter et accomplir au milieu de cette population folle et de ces gardiens aveuglés, un homme qui porte en lui l'amour et la raison, ces deux flambeaux divins!

Il reconnut que toutes les femmes, à bien peu d'exceptions près, étaient folles d'amour, d'amour impossible ou trahi; folles pour un enfant trépassé dans leurs bras, ou pour un amant passé dans les bras d'une autre; folles pour un soupçon ou pour un remords; pour une contredanse manquée, ou pour un mari assassiné dont le corps leur fut apporté sanglant quand elles achevaient une toilette de fête, en se mettant au doigt cette bague favorite qu'il ne leur avait pas donnée; folles pour une idée noire ou pour un cheveu blanc qui leur sont poussés ensemble à la tête; folles enfin, folles toujours pour quelque chose de cœur ou de nature.... Bravo, mesdames, nous n'en pouvons pas dire autant. Et vous, Judith, quelle était votre folie? Dieu le sa-

vait. Quand vos parens vous amenèrent de France, voilà bientôt un an, ils n'en purent rien dire. Cela vous prit la veille de votre mariage projeté. Depuis, vous voyez sans cesse une roue qui tourne à côté de vous. Souvent une larme tombe de vos yeux; rarement une parole de votre bouche; vous lisez cependant, mais vous ne pouvez pas écrire. C'est tout ce que l'on connaît de vous. Il est certain que dans toute l'année, elle n'avait pas dit tant de paroles que dans cette rencontre avec sir Edouard, l'autre jour, sous le petit bois.

Quant aux hommes, il y avait dix philosophes allemands qui s'étaient rendus fous pour avoir voulu comprendre eux-mêmes leurs propres leçons de métaphysique; quatre princes russes qui avaient perdu la raison après avoir perdu au jeu tout ce que les princesses de l'Opéra leur avaient laissé; quatre Polonais qui n'avaient pu être Russes; un grand seigneur de la cour de France dont le fils s'était déshonoré à la guerre, et cinq autres Français qui avaient mené trop joyeuse vie; huit Espagnols qui étaient fous parce qu'ils avaient manqué une vengeance; cinq Italiens parce qu'ils étaient poètes, et soixante-trois Anglais parce qu'ils étaient Anglais.

Du reste, sir Edouard, qui avait visité plusieurs maisons de ce genre, en Angleterre, où elles sont très-bien tenues, comme toutes les

maisons possibles, était frappé des améliorations et perfectionnemens que présentait celle-ci. C'est que le chef de l'établissement distribuait la parole qui console en même temps que le remède qui soulage, et quand le médecin désespérait, le prêtre n'abandonnait pas encore. Il faudrait.... Il faudrait que les prêtres fussent tous médecins. Nous serions plus souvent et plus vite sauvés dans nos maladies, qui offrent tant de réactions du moral sur le physique, des passions sur les organes. La médecine et la religion devraient être indivisibles, comme notre double nature; car nous ne sommes pas un corps ou un esprit, mais un esprit et un corps, dans ce monde du moins. La vie, c'est l'hymen indissoluble de l'ame et de la matière. Leur divorce est la mort. C'est ce qui rend si pédantesquement futiles les plus profonds systèmes des philosophes spiritualistes ou sensualistes. Chacun d'eux ne voit qu'une moitié de l'être. *Dieu fit l'homme à sa ressemblance* : voilà pour l'ame. Plus tard *Dieu se fit homme* ; l'essence divine revêtit notre ressemblance : voilà pour le corps. L'œuvre dès lors fut complète. Ces deux mystères expliquent l'origine de l'organisation humaine. Toutes les philosophies se débattent misérablement sous les célestes clartés de ces deux symboles immuables. Un déluge peut submerger par milliers les livres de métaphysi-

que et d'idéologie, sciences vides. Tous les enseignemens qui doivent vivre se sont d'avance réfugiés dans les pages sacrées de la Bible et de l'Évangile, comme dans l'arche de la sagesse.

C'est ainsi qu'Édouard allait pensant et méditant; car les principes d'une éducation grave et religieuse nous suivent encore comme des flambeaux vacillans au milieu des chaos de nos actions ténébreuses. Et cependant que de gens l'auraient jugé plus fou encore, s'il eût pensé tout haut ces choses!

Son état paraissait s'améliorer; l'abbé donnait beaucoup d'espoir à l'oncle, qui avait écrit en Angleterre qu'Édouard s'était foulé le pied et le poignet, de telle sorte qu'il ne pouvait se mettre en voyage ni écrire lui-même de quelque temps. La prolongation de l'absence se trouvait donc motivée sans que le pauvre père en conçût la moindre inquiétude sérieuse. Pour Édouard, au bout de quinze jours il avait arrangé sa folie de manière à ce qu'on lui laissât une grande liberté dans la maison, sans que l'on pût songer à le mettre en liberté. C'est une *moyenne proportionnelle* que l'amour avait su tirer avec une justesse qui eût fait honneur à un plus grand mathématicien.

L'abbé ne crut pouvoir mieux faire que de le nommer, sous sa haute inspection, directeur des

exercices dramatiques; Edouard consentit froidement à la chose qu'il désirait avec le plus d'ardeur. Le voilà donc maître des répétitions et de la mise en scène; le voilà donc maître de contempler Judith, de lui parler tous les jours et long-temps, de se jeter à ses pieds, de lui serrer cette main enivrante, car les rôles de son *emploi* étaient ainsi faits. Mais, pourquoi donc Judith semblait-elle n'avoir jamais vu Edouard, ou plutôt ne pas le voir à présent? Tête de femme..... et de folle! double mystère! chose étrange! avec la faculté d'apprendre par cœur et de comprendre par le cœur les tirades, les dialogues et les répliques de ses rôles, elle demeurait dans une nuit profonde pour tout le reste; et si Edouard, pendant quelque distraction des surveillans, tentait quelques mots de la conversation du petit bois, nul écho ne lui renvoyait même le dernier son de ses paroles; seulement quelquefois Judith répondait : cette roue tourne toujours. Quoi! ne plus rencontrer jamais le hasard de cette émotion... machinale peut-être, qu'importe? qu'il avait sentie un instant dans les yeux, dans la voix, dans les mouvemens de Judith! Quoi! n'être plus même reconnu d'elle!.... ou la voir éternellement passer froide sous ces grands arbres, comme Enée rencontra, dans les forêts du Tartare, l'ombre dédaigneuse de Didon! — En sera-t-il ainsi? se

disait Edouard un matin, en arrachant et en broyant dans ses mains toutes les fleurs d'une allée. — « Pourquoi déchirez-vous mon bouquet? cria une voix de femme, vous n'avez pourtant que cela de moi! » Un charme enchaîna les pas d'Edouard, quand il vit Judith écarter les branches voisines et venir se placer devant lui, comme le jour du premier bouquet. Etait-ce l'effet d'une sympathie organique? ou plutôt d'un souvenir mystérieux? Aurait-elle donné à un autre le bouquet préparé pour cette noce qui ne s'est pas faite? sa raison disparue avec des fleurs, pouvait-elle être évoquée par des fleurs? Quoi qu'il en soit, Edouard a trouvé le talisman, le ressort inconnu, le rameau magique; il n'en cherche pas l'explication. Quand un bonheur nous vient, pourquoi savoir pourquoi? Comme des yeux l'observaient à quelque distance, il prit le bras de Judith, et marchant nonchalamment avec elle, il murmura tout bas : « Oh! tu seras guérie à force d'être aimée! Galatée avait un cœur de marbre, et ce marbre palpita; l'amour rallumera l'intelligence. Merci, mon Dieu, qui m'avez envoyé dans cet enfer pour délivrer votre plus bel ange! — Dis-tu vrai? reprit-elle, irons-nous bien loin, tout là bas? Où étais-tu donc hier? oh! ne t'en vas plus. — Jamais, jamais, Judith. — Jamais! ce mot est triste, et tu me le rappelles toujours! et elle se

prit à pleurer; Edouard sentit qu'il était temps de se séparer, l'accès de raison tirait à sa fin.

Le soir même, il devait pour ses débuts jouer avec Judith un acte de l'*Armide* de Gluck. Édouard, excellent musicien, tout bon Anglais qu'il était, avait imaginé de varier le spectacle par quelques scènes d'opéra, car il espérait trouver dans la musique un interprète plus éloquent et plus passionné. Cette représentation faisait grand bruit et tout le beau monde devait s'y rendre. De quelle honte il fut saisi en paraissant sur ce théâtre de misérables fous, devant cette salle remplie des heureux du siècle, remplie de ses pareils! Quelle rougeur fit pâlir son rouge! — « C'est lui, — le voilà! — Comment? c'est sir Edouard?.... cria-t-on de toutes parts. — Oh! Judith! Judith! disait-il en lui-même, comme une prière; que l'amour de ta beauté, que l'espoir de ton amour me soutiennent! Si tu pouvais comprendre ce que je subis pour toi, comme tu m'aimerais pour me payer mon sacrifice! Quand tu auras ta raison, ma Judith, tu chercheras dans tous les siècles un exemple d'amour comme celui que je te donne, et tu ne le trouveras pas.» Pour ne point jeter au vent le casque de Renaud, pour ne point s'enfuir par toutes les issues, il eut besoin de se bien rappeler que la folie seule ne le rapprocherait pas assez de Judith, sans l'inti-

mité du théâtre, et que, dans la maison même, ils seraient étrangers l'un à l'autre sans leurs relations dramatiques. Certes, il était dans une situation plus dramatique cent fois que tous les héros qu'il représenterait. L'image de Judith triompha encore de cette rude épreuve; et jamais le fameux duo : *Aimons-nous, tout nous y convie*, ne fut chanté avec plus d'ensemble et de chaleur. Judith, c'était madame Saint-Huberti pour le talent, quelque chose de plus tendre encore ; Édouard tenait à la main des roses qu'il avait sans doute cueillies dans les jardins d'Armide. Ce duo eut les honneurs du *bis*. Quel charme de se confondre ainsi avec son rôle et de pouvoir dire et redire tout haut et devant tous les plus secrets aveux! Édouard oubliait tout pour cet enchantement, et il se figurait que Judith en comprenait et en ressentait une partie. Mais aussi, lorsque se fit entendre cette magnifique et terrible phrase musicale : *Votre général vous appelle!* il se réveilla comme d'un songe divin, il tomba du ciel. Plus de Renaud, plus d'Armide, il lui semblait que c'était réellement à Judith qu'on l'arrachait; que c'était à lui, à lui-même, sir Édouard, que s'adressait l'ordre terrible, et il n'osa lever les yeux du côté de la voix, dans la crainte de reconnaître le fantôme de son père absent.... En ce moment, il crut voir et il vit au

fond d'une loge, par la fente des rideaux à peine entr'ouverts, une tête de vieillard à moitié cachée dans deux mains tremblantes.... Il quitta la scène dans un désordre qui parut un *effet de l'art.* Des applaudissemens unanimes accompagnèrent sa sortie. Ainsi, dans la grande et forte tragédie de Soumet et de Belmontet, les Romains applaudissent Néron, jouant les fureurs d'Oreste avec ses propres remords.

La nuit, il eut des rêves affreux; il se levait et parlait en dormant. On en prévint l'abbé qui le saigna sans miséricorde et malgré ses réclamations, qui étaient toutes interprétées comme autant de symptômes. Ce remède lui fit tout le mal possible. On connaît les graves conséquences de la saignée sur les personnes très-nerveuses. Il en eut le cerveau momentanément très-affaibli et très-irrité. Sa passion s'irrita encore sans s'affaiblir. Quand il fut sur pied, deux jours après, il chercha Judith, comme un cigne altéré cherche son beau lac. On se disposait à mener en promenade dans les campagnes voisines quelques malades des plus tranquilles. Judith était de cette petite excursion, sir Édouard se servit de toute sa raison pour se faire mettre de la partie. Les voilà tous dehors avec leurs gardiens. — Au bas de la colline, à l'entrée d'une forêt de pins, dans une niche de marbre blanc fermée par un grillage

d'or, est une madone en grand renom dans le pays. Nul ne passerait devant son bel enfant rose, chargé de raisins noirs, sans s'agenouiller, le temps au moins de chanter un saint cantique, et de lui demander quelque grâce qui n'est jamais refusée. Toute la caravane s'agenouilla donc et chanta. Édouard soupira très-bas à l'oreille de Judith : « C'est notre mariage; chut. » Et tandis qu'on se relevait avec grande dévotion , il l'attira doucement derrière la madone en lui montrant un bouquet de fleur d'oranger qu'elle suivit comme une chèvre suit un panier d'herbes. Puis tout à coup, il l'emporta dans la forêt, comme un tigre une gazelle. Les gardiens, au bout de quelques minutes, s'apęrçurent de leur disparition, et quatre d'entre eux battirent la forêt dans toutes les directions. Cependant, les deux jeunes gens avaient trouvé l'abri d'une roche ténébreuse, et ils étaient heureux de ne pas se voir : leurs lèvres s'étaient rencontrées. — « Ma femme ! murmurait Édouard. — Ils l'ont donc permis, murmurait Judith; comme le bruit de cette roue s'éloigne ! entends-tu?» Mais Édouard ne répondit rien. Sa bouche n'eût pas trouvé un seul mot. Elle n'avait que des baisers.... La sensation avait tué la pensée. Il était stupide de plaisir. Tout le bonheur de la terre semblait s'être réfugié entre un idiot et une folle. — Enfin ; « repose sans crainte dans

mes bras, pauvre être divin! tu ne possèdes pas ta volonté; la lumière manque à ta flamme. Va, la force ne triomphera pas de la faiblesse. La raison n'égarera pas la folie. Je t'aime trop pour désirer davantage. Tout... excepté tout!...» Et les chastes baisers recommençaient.... Deux hommes passèrent à l'entrée de la roche. — Vois-tu qu'il n'était pas fou? — Plus bas, il va entendre, répondit l'autre gardien.

III.

Oh! ne simulons rien! ne figurons rien pas une plaie sur notre jambe saine! N'imposons pas une grimace à de nobles traits! Montrons-nous à toute heure tels que Dieu nous a faits. Le masque à la fin pourrait devenir le visage!

Les deux surveillans, qui avaient si mal surveillé, se gardèrent bien de raconter l'épisode de la roche; seulement ils prévinrent l'abbé qu'il y avait nécessité de suivre de près Édouard, dont la maladie leur paraissait inquiétante ou suspecte, ajoutant qu'ils ne se chargeraient plus de l'accompagner dehors, parce qu'il leur échappait de mille manières. L'abbé, séparé de toute idée

d'intrigues et d'amour par toute une vie de franchise et de pureté, devint cependant rêveur et très-observateur. Il craignait sans savoir ce qu'il craignait, et il se mit à étudier de nouveau son embarrassant malade. Sir Édouard s'aperçut facilement qu'on l'entourait de filets invisibles. Toute sa peur était que ses gardiens eussent à peu près découvert la vérité, et ne finissent par la dévoiler. Il s'agissait de les rejeter dans le doute, et de rabattre et d'épaissir sur leurs yeux ce bandeau d'erreur qu'ils commençaient à soulever. Avec sa passion insensée n'avait-il pas trop ressemblé à un homme raisonnable? Il était temps d'interrompre violemment la prescription de la folie. Depuis ce moment, tantôt il se redressait convulsivement comme un arc dont la corde s'est brisée. Tantôt il tombait dans une immobilité complète plus effrayante encore. Tantôt il se mêlait à tous ces maniaques affaiblis qui vivent à côté les uns des autres comme des poissons muets, à ces malheureux qui se rassemblent comme on s'isole, à cette *foule de solitaires* qui vont traînant dans les longs corridors et dans les longues allées leur tristesse sans chagrin, leur mélancolie sans charme, leur silence sans rêverie.—Au reste, il ne prononçait plus le nom de Judith, ne la cherchait jamais et ne la voyait point si elle venait à passer près de lui; et elle passait insou-

ciante, car il n'avait point de fleurs à la main.

Cependant, le soir même de cette fameuse promenade, Judith, à peine rentrée dans la maison, avait écrit à sa mère une lettre de douze lignes : voilà plus d'un an qu'elle n'avait pu écrire un mot, et qu'elle ne s'était occupée de sa famille; l'abbé en pleura de joie et en sourit d'orgueil. Cette lettre ressemblait à celle que les enfans écrivent de l'école : « Maman, je t'aime bien; je me porte » bien..... Je voudrais bien te voir..... je m'ennuie » bien sans toi..... » Toujours bien, n'importe, c'était un pas énorme dont l'abbé avait hâte de se glorifier. O risible ignorance des savans! ô puissance magique d'un baiser!... Et la lettre partit pour Toulon, où habitaient les parens de Judith.

Une semaine de huit siècles s'éternisa ainsi pour Edouard; après quoi, le traitement fort nuisible qu'on lui fit subir, étant censé l'avoir soulagé beaucoup, il se réinstalla dans cette espèce d'état normal d'aliénation, douce et sans paroxismes, qui faisait qu'on le gardait plus qu'on ne le regardait. Il se rapprochait de l'abbé plus souvent qu'autrefois, en lui tenant les discours les moins sensés qu'il pouvait, mais les moins inquiétans aussi, et le consultant sur des questions de clinique ou de théologie dont il avait l'air de chercher à comprendre les solutions; si ce n'était pas un sage, c'était presqu'un saint. Mais le

diable n'y perdait rien : il y gagnait même quelque chose.

Aucun mot d'aucune langue ne pourrait exprimer la confuse émeute de remords cuisans, de désirs plus cuisans encore, de plans impossibles, de sentimens contraires qui roulaient en lui comme un orage sous les flots, et qui battaient incessamment les parois de son cerveau, comme l'Océan ronge les rivages. Les souvenirs de sa famille, l'amour de son père, des extases d'amant, des images du monde ou de la solitude, l'assiégeaient à la fois! Il portait dans la tête une double pensée. Il y avait un Édouard spectateur et juge et d'un autre Édouard. Il entendait intérieurement un bruit semblable au bruit des grandes eaux. Ses oreilles sonnaient de minute en minute, comme un tam-tam qui se casse, et deux éclairs marchaient devant lui dans les ténèbres; et cependant, du milieu de ce flux et reflux, de cette tempête désordonnée de l'ame et des organes, la figure de Judith s'élevait fraîche et pure, comme autrefois Vénus du sein orageux des ondes!

Mais quel jeune homme, s'il n'est pas Anglo-Américain, n'a pas eu la tête tournée par une femme! Qui ne connaît les phénomènes psychologiques du veuvage des sens, les hallucinations du jeûne d'amour! Sir Édouard, à travers toute

cette fantasmagorie de son être, méditait, préparait, poursuivait d'heure en heure le triomphe complet de sa passion, flamme opiniâtre que l'ouragan vivifie et qui dévore l'obstacle. Où donc est ce jeune écolier, ce blond et timide Anglais si parfaitement heureux de contempler et d'applaudir la charmante Zaïre, ou d'une nuit perdue platoniquement sous la fenêtre de sa folle, ou d'une main de femme frémissant dans sa main? Qu'est devenu cet amant chevaleresque, si fier de sa pénitence dans un lieu de malheur, trop payée par la présence de l'objet aimé et par le hasard d'un sourire? Qui nous rendra même ce vainqueur si clément, dont l'ambition n'a exigé de sa conquête que le tribut d'un baiser?... Maintenant, oh! maintenant c'est Judith elle-même, Judith tout entière qu'il convoite, ses cheveux d'ébène, ses yeux de velours, ses lèvres de corail, ses deux bras d'ivoire, ses deux seins de neige, toute la femme, toutes ses caresses! Il faut bien le confesser une fois pour toutes, l'amour le plus chaste est celui qui, de degrés en degrés, arrive le moins vite du sentiment à la sensation; celui pour qui la possession n'est pas un but, mais une conséquence inévitable; celui qui ne sait pas où il va, mais qui va toujours comme un aveugle ardent, jusqu'à ce qu'il ait fait sa proie de sa divinité. Ce qui distingue l'amour

élégant de l'amour brute, c'est le point de départ et le chemin.... Voilà tout. Ah! conservons du moins, dans sa beauté primitive, cette route divine où l'homme seul doit passer, et dont la connaissance même est interdite à toute autre créature. Jetons-y des tapis de gazons et des mélèzes qui ne meurent point et des fleurs qui vivent une nuit; entretenons la fraîcheur des arbres de ses bords, creusons des ruisseaux où nous puissions nous désaltérer comme eux; élevons-y des chapelles où quatre genoux puissent prier, et marchons lentement et arrivons long-temps!... Mais, quand on vous parlera de ces amours séraphiques, de ces impalpables hymens des ames, de ces voluptés mystiques qui n'admettent rien de terrestre, n'en croyez pas un mot. On dit quelquefois de ces choses-là aux jeunes femmes pour les tromper et pour les prendre; et elles s'y laissent prendre.... sans s'y tromper.

Enfin, sir Edouard ayant regagné la confiance à force de folie, l'abbé voulut qu'il recommençât son traitement dramatique et musical.

« Signora Béatrix, dit le jeune Anglais à l'antique surveillante qui gardait l'appartement de Judith, voici des airs que je dois venir répéter ce soir avec votre maîtresse, comme les autres fois, par ordre de M. l'abbé; portez cette musique sur le clavecin de mademoiselle Judith, et priez-la de

l'étudier. — Très-bien, très-bien, signor Edouard, répondit la duègne, en agitant de plaisir ses vieux os; car depuis trop de jours elle était privée de ces petits concerts qui jetaient un rayon de joie dans la prison de la geôlière : — Pauvre jeune homme, ajouta-t-elle pourtant, comme il est changé! sa figure fait peur; il ne reprend pas, comme la signora Judith.

De retour dans son logement, Edouard écrivit plusieurs lettres qu'il déchira, puis se mit à genoux et pria; puis, ayant serré dans la poche de son habit une petite fiole blanchâtre, il se promena long-temps de la fenêtre à la porte, en poussant du regard, à chaque minute, les aiguilles trop lentes de la pendule. L'heure approchait enfin, et il se disposait à courir au pavillon de Judith, quand l'abbé entra dans la chambre tenant par la main un vieillard, qui tremblait d'émotion plus que d'âge : c'était lord N***, ce pauvre père, qui, malgré toutes les précautions, avait tout appris, et qui était venu d'Angleterre malgré les défenses des médecins, pour savourer à longs traits l'amertume de son malheur. C'est bien lui que nous avions entrevu dans cette loge fermée, le jour d'*Armide*, et depuis, on ne lui avait pas encore permis de voir son fils. — « Mon fils! mon Édouard! cria-t-il, en lui ouvrant les bras comme il n'avait jamais fait.... Édouard

y vint, mais ne s'y précipita point. Le croirait-on? Son premier mouvement, à l'arrivée de son père, fut un mouvement de contrariété, presque de colère. Il n'y vit qu'un obstacle, ou du moins un retard à son seul désir. Ah! décidément la passion d'amour a quelque chose de féroce. Elle dessèche tout autre sentiment, rend impossible tout devoir sacré, et, en présence même des pères, pourrait faire naître parfois d'étranges souhaits dans le cœur des enfans. C'était pitié que de voir ce malheureux vieillard, si malade, s'épuiser en tendresses et en pleurs sur le sein glacé de son fils, qui eût craint, lui, de prolonger sa visite par une larme ou une tendresse. Et cependant, au fond de son cœur, il pleurait et il aimait, et il se maudissait; mais le vertige amoureux!... Il n'y a rien à dire, il n'y a rien à faire contre cela. On mit tout sur le compte de la maladie.... et c'est bien en effet une maladie que l'amour ainsi exalté. Oui, vieillard; oui, votre fils est fou; les enfans sont fous, quand ils sont ingrats et dénaturés. Ne doutez pas de la folie d'Édouard; n'ayez du moins que cet horrible chagrin; ce serait de quoi faire mourir sur le coup un pauvre père, si ce n'était pas de la folie que cette monstrueuse insensibilité! — « Adieu donc, mon Édouard; demain tu me reconnaîtras mieux, n'est-ce pas? et tu t'accoutumeras

encore à être aimé de ton père. Adieu. » Et il sortit. Édouard était sur le point de tomber à ses pieds.

La leçon de musique est en pleine activité. L'abbé, après avoir battu les premières mesures, est allé à ses autres occupations, en recommandant à la surveillante de ne pas quitter d'un instant. C'était une de ces tièdes soirées d'Italie, où l'air est chargé de langueur et de volupté; les rayons de la lune, en glissant à travers les jalousies et les croisées entre ouvertes, se disputaient avec la lumière des bougies, dans les glaces, sur les grands sofas, sur les parquets brillans. L'œil étoilé de Vénus plongeait dans la chambre et scintillait sur le front de Judith, comme dans un pur miroir. Et les suaves mélodies de Pergolèse, soutenues de l'harmonie des accords, s'élevaient du clavecin sonore et des lèvres enflammées des deux chanteurs. Leurs genoux se touchaient, leurs mains s'entrelaçaient, comme les touches blanches et noires; les brises nocturnes faisaient voler les cheveux de Judith sur le visage d'Édouard; leurs haleines, plus fraîches que les brises, et leurs regards et leurs ames se mêlaient comme leur voix; l'amour et le chant s'enflammaient l'un par l'autre, et un bouquet composé, un vrai *sélam* oriental, venait de tomber là, comme par miracle.... Oh! si dans ce mo-

ment la duègne eût disparu, comme une mauvaise fée, certes l'univers aurait disparu aussi pour les deux beaux enfans! Mais la vieille avait les yeux fixes et flamboyans comme une chouette.

— « J'ai bien soif, » dit Édouard. Et Judith se leva et rapporta un petit cabaret de cristal avec du sirop d'orange. — « A votre santé! dit-elle; moi, je vais mieux; mais vous, vous souffrez, je le vois. » — « Il faut, reprit Édouard, que Béatrix se rafraîchisse à son tour. Tenez, ma bonne, je viens de vous l'arranger moi-même. » Béatrix but et fut prise d'un sommeil subit et profond. Une petite fiole venait de voler par la fenêtre. Édouard roula le fauteuil avec la duègne dans un cabinet voisin, poussa tous les verroux, et volant à Judith : — « Ma Judith, ma femme, c'est notre nuit des noces! Tu sais, devant la madone... Ils sont tous partis; viens! »

— « Oui, je sais.... Mais pourquoi donc ma mère ne m'a-t-elle pas conduite ici? Elle l'a permis, pourtant, puisque vous voilà. » Et venant avec lui sur le sofa, et jetant ses beaux bras nus autour de son cou, et s'y suspendant comme une voile à son mât : — « Voyez-vous, reprit-elle, j'ai eu trop de chagrin; personne ne le connaissait, mon chagrin; pas même vous, je crois, à moins que vous ne l'ayez deviné; car j'aurais fait mourir ma mère. Mais je ne l'ai pas épousé, ce

mari. Je me suis échappé la veille.... Comment ai-je fait déjà?.... Attendez.... Non... Il y a des instans où je me crois folle, vraiment; et si nous n'étions pas là tous deux... Mais je ne m'explique plus rien; mon ami, embrassez-moi; je suis tout autre alors. Il me semble qu'une toile se lève et que je vois des aspects du monde que je ne voyais plus. Oh! qu'il est beau! l'amour que Dieu permet..... Je suis bien malade! et ils sont tous des ignorans. Il n'y a que toi.... »

Un coup de vent éteignit les deux bougies. C'était un ouragan terrible qui s'annonçait là-haut.

La même tempête s'éleva dans l'ame d'Édouard. Judith avait un autre amour! un amour ignoré de tous; car chez cette vierge adorable, la pudeur avait conservé ses mystères jusque dans les égaremens de la raison. Et lui! que lui restait-il?... Un quiproquo de la folie, un escamotage de caresses.... Le fantôme de son père lui apparut, aux lueurs des éclairs, grave et douloureux... Ses oreilles bourdonnèrent encore; il voulut parler, il disait des mots pour d'autres. — « Eh! bien qu'avez-vous donc, mon ami, vous me feriez presque peur, dit-elle, en lui mettant la main sur les yeux. » — « Oh! oui, trompe-moi, tu es si belle!... trompe-moi. Tout est faux, rien n'est réel sous la lune que les éclairs du plaisir. Bien!

la maison se balance et roule comme un navire... ce sont les sages qui sont les insensés... Mais c'est un crime affreux pourtant... laisse-moi... adieu... mais pourquoi es-tu si belle?... »

L'orage roulait sur le pavillon, le ciel était en feu; le tonnerre tomba devant la fenêtre; une bouffée de soufre entra comme par un soupirail de l'enfer; la grande lampe qui pendait au plafond mourut asphyxiée.

— « Judith! Judith! criait une voix avec extase. » — « Charles! Charles! répondait mollement une autre voix. » — Et alors, c'étaient des grincemens de dents et un râle de damné. . . . . . .

. . . .

Dans *Zémire et Azor*, cette naïve fable de génie, quand cette pauvre BÊTE fut aimée, elle ne fut plus la BÊTE!

Le prince Hamlet (et c'était par piété filiale) avait osé feindre la folie : — elle arriva elle-même.

Minuit ne sonnait pas encore; le ciel resplendissait d'étoiles, la foudre avait épuré l'air. Un feu céleste avait aussi fondu les nuages trop longtemps épaissis dans le cerveau de Judith. Mais Edouard?... Ah! le malheureux!

Si deux oiseaux, qui vinrent s'abattre en se béquetant sur la rampe de la fenêtre, ont pu s'occuper d'autre chose que d'eux-mêmes, ils auront

vu dans le fond de la chambre, à droite, une forme toute blanche qui s'échappait doucement de deux bras convulsifs; elle s'envolait sereine et légère, en jetant sur l'autre son fardeau de rêves insensés. Et lui, retombé du ciel, et gardant assez de raison pour juger qu'il la perdait, il poussa trois fois le cri de Roméo, ce cri commencé par la joie, et que le désespoir achève, lorsque le jeune Montagu, voyant ressusciter Juliette, sent tout à coup en lui-même la première morsure du poison.

— « Où suis-je ? et qui êtes-vous ? cria aussi Judith ; au secours! un homme est dans ma chambre! » — « C'est moi! c'est moi! » — « Qui, toi? je ne te connais pas, » reprit-elle avec un effroi plein de noblesse, car Dieu, en lui rendant l'intelligence, lui avait ôté la mémoire. Bonté céleste! il n'y a point crime tant qu'il y a folie, et quand revient la raison, vous n'envoyez pas le remords! suprême justice!

— « Au secours! au secours! cria-t-elle encore en se précipitant dans le cabinet. » Elle heurta Béatrix, qui se réveilla de son sommeil de plomb.

Le lendemain, une voiture de poste s'était arrêtée devant la maison de santé. L'abbé, en accompagnant une dame française dans la grande cour, lui disait : — « Vous ne pouviez arriver plus à propos, voici une nouvelle lettre que votre fille

m'a remise ce matin pour vous. Voyez, madame, c'est la raison, le cœur et la grâce mêmes. C'est une cure miraculeuse; je viens de causer deux heures avec Judith; il ne faut pas qu'elle reste un seul jour de plus parmi nous. Reprenez votre enfant, madame, ajouta-t-il en voyant accourir Judith, qui se jeta dans les bras de son heureuse mère. » — Et cependant, à l'autre bout de la cour, quatre hommes (dont le plus misérable des pères) contenaient avec peine un fou qui tendait le cou et les mains vers celle qu'on emmenait. Quand il ne la vit plus, *meâ culpâ*, *meâ culpâ*, se prit-il à dire en tombant à genoux et en se frappant la poitrine comme un pénitent désolé. Et depuis ce moment il ne prononça jamais d'autres paroles que ces mots : *meâ culpâ*, *meâ culpâ.* On dirait que Dieu, pour seule raison, lui avait laissé la conscience de sa mutilation et de son crime : ah! l'effroyable folie!...

La guérison radicale de Judith mit le comble à la vogue de l'abbé; beaucoup de mères lui amenèrent leurs filles avec de grandes recommandations. Mais, soit que le traitement fût bien moins complet à l'avenir, et par conséquent les cures plus rares et moins merveilleuses; soit qu'on vînt à découvrir comment Judith avait été guérie, la maison du bon abbé tomba peu à peu, et quelques années après il fut obligé de la fermer.

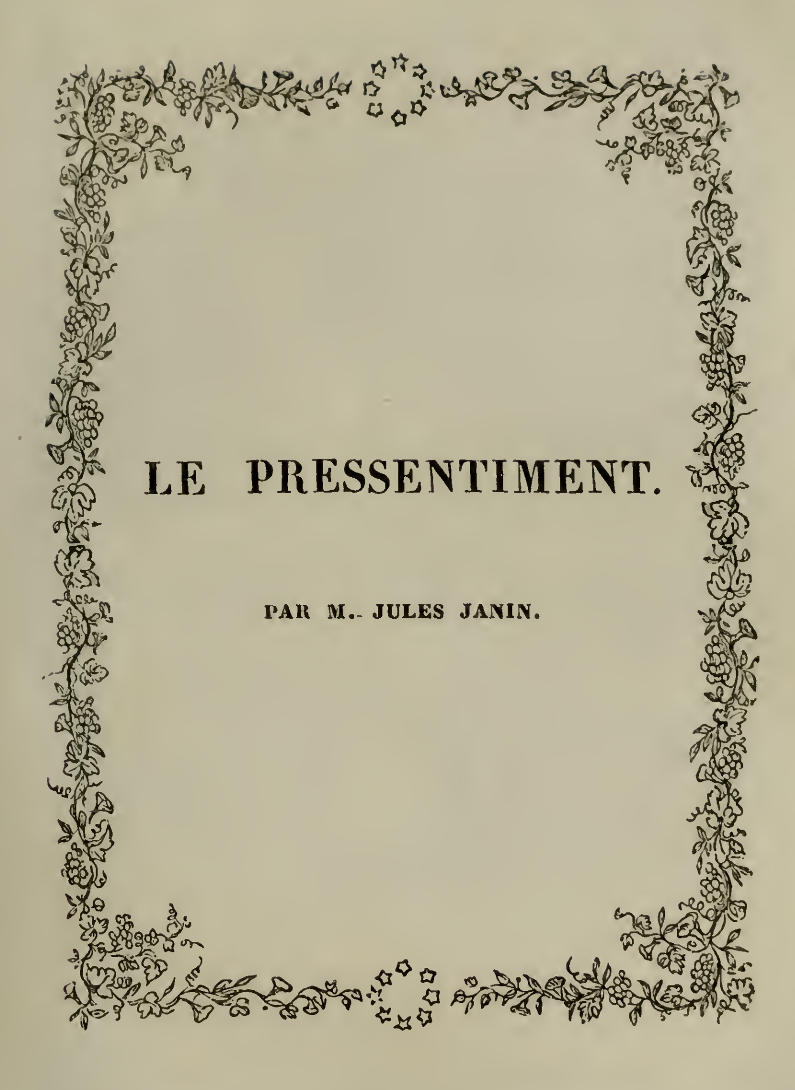
C'est alors qu'Edouard fut transporté dans un couvent de Vérone, et reçu sous le nom de *frère meâ cupâ*. Je l'espérais mort depuis long-temps, et j'apprends qu'il continue sa vie (si c'est une vie) dans un monastère près de Gênes. Voilà donc cinquante-trois ans qu'il est enfermé!.....

Hélas! comme dit Jules Lefèvre, ce poète d'une si haute portée, qui vient de nous donner ses douloureuses et brûlantes *Confidences*.

L'arbre, avant de tomber, vieillit dans ses rameaux;
Le vent peut d'une tour renverser les créneaux,
Et la tour demeurer debout dans ses racines;
La voûte d'un château croule, et de ses ruines
Elle encombre long-temps les plafonds écrasés;
Le vaisseau vogue encor quand ses mâts sont brisés;
Et l'homme que dévaste une longue infortune
N'en achève pas moins sa carrière importune!

Oh! mes amis, plaignons le frère *meâ culpâ*; priez pour lui, mesdames; il faut beaucoup pardonner à ceux qui vous ont tant aimées!





LE PRESSENTIMENT.

PAR M. JULES JANIN.



Monsieur le comte de Vaux-Clair, ancien officier supérieur, vivait dans la retraite avec une fille unique. Cet homme était un composé bizarre d'aristocratie et de simplicité. Il avait

émigré sans faire cause commune avec la noblesse ; il était revenu, aux premiers jours d'amnistie, sans grande estime pour la France nouvelle. Bonaparte, qui aimait parfois l'indépendance de caractère, avait presque recherché M. de Vaux-Clair ; et comme la vraie grandeur est excusée par la véritable aristocratie, cette tentative avait tourné à l'honneur et au profit de l'un et de l'autre. M. de Vaux-Clair avait relevé sa fortune et doublé sa noblesse. A la première chute de Napoléon, il était général d'artillerie, et, toujours avec l'appui de l'Empereur, il avait fait un magnifique mariage.

Un an plus tard, M. de Vaux-Clair refusa, avec douleur, mais avec fermeté, de concourir aux projets de Napoléon, Empereur une seconde fois. Il avait fait de nouveaux sermens, et quoique sa reconnaissance pût lui dire, sa raison répondait que c'étaient des sermens. Dans le premier moment d'exaltation, les généraux qui approuvaient le retour de l'île d'Elbe, ne ménagèrent pas M. de Vaux-Clair. Mais Bonaparte savait son monde. Il se tut et réfléchit profondément quand ces propos lui parvinrent. Personne n'osa poursuivre ; car, à l'air moitié sinistre, moitié humble, qu'il prit et quitta en un clin d'œil, on eut dit qu'il regardait la conduite de M. de Vaux-Clair comme un avertissement d'en haut.

Avec cette loyauté, avec cet honneur plus fort que l'honneur, M. de Vaux-Clair devait désormais se tenir à part. Il n'était pas capable de comprendre les conversions ou les apostasies de l'époque. Le mouvement de 1815 ne l'abusait pas; il croyait qu'un empire ne finissait qu'une fois. Il était déjà de ce monde comme n'y étant plus; royalisme, bonapartisme, constitutionalisme, n'y faisaient rien, M. de Vaux-Clair abandonnait les nullités du jour à leur destin. Seulement il fit sa retraite comme les autres font leur entrée dans le monde, par un duel. Le général *****, partisan du retour de l'île d'Elbe, lui ayant un jour parlé avec ironie de sa fidélité à son dernier drapeau, M. de Vaux-Clair insulté, mit le général ***** hors d'état de paraître à Waterloo. Plus tard, quand le blessé, moins bien guéri de sa blessure que de son bonapartisme, vint faire nombre dans les antichambres de Louis XVIII, M. de Vaux-Clair ne daignait plus songer à lui; il ne s'en souvint, avec quelque intérêt, que long-temps après, en apprenant sa mort, causée, disait-on, par des excès qui avaient rouvert sa blessure.

Cette naïveté d'esprit l'élevait tellement, que la seconde restauration, qui vint changer et croiser sans fin tous les vents politiques, cette restauration, dupe d'elle-même et du premier venu, ne lui donna pas même le plaisir du dé-

dain. Dans cette ame saine et forte, il n'y avait place pour aucun sentiment amer.

Une perte cruelle le sauvait encore des soucis de convention : sa femme jeune et bien aimée, mourut en couches. Cette femme était de celles qu'il ne faut pas louer : simple, aimante, angélique, elle avait passé inaperçue dans le monde, comme tout ce qui lui est supérieur. M. de Vaux-Clair, tout soldat qu'il était, l'avait admirablement comprise; d'autres l'avaient jugée, ils avaient décidé qu'elle était ceci ou cela; lui seul avait vu qu'elle avait échappé aux qualifications. Il l'aimait assez pour la laisser mystérieuse. Quelque chose lui disait que le cœur ne doit rien définir; et il acceptait son bonheur comme il lui venait, imprévu, varié, fixement mobile. C'était un de ces états de l'ame dont on ne trouve le nom qu'après avoir tout perdu.

A la mort de sa femme, tout l'amour du comte se reporta sur sa fille. Blanche serait peut-être ce qu'avait été sa mère; elle aurait sa voix, son geste, son regard. M. de Vaux-Clair avait besoin de le croire. Qui ne veut lier le passé à l'avenir? Quel père n'a senti son ame s'étendre doublement et mettre l'infini dans ce qu'il a perdu et dans ce qu'il veut atteindre?

Ces pensées firent revivre M. de Vaux-Clair. A mesure que Blanche se développait, il reconnaissait

quelque chose qui lui avait échappé dans sa femme. C'était bien encore son ame qui voyait sa fille, mais il y avait moins de trouble, moins d'étourdissement dans cette tendresse. Il pouvait penser tant qu'il voulait, chose difficile pour lui près de madame de Vaux-Clair. Blanche ressemblait à sa mère, plus encore par le cœur et par l'intelligence que par l'extérieur.

M. de Vaux-Clair était riche, indépendant, ami de la solitude; il pouvait rester, tant qu'il lui plaisait, dans une terre où il s'était fixé depuis la mort de sa femme. Il y a une affinité secrète entre le soldat et le campagnard. C'est qu'en vérité l'un et l'autre font de la poésie comme se fait la bonne poésie, c'est-à-dire sans le savoir; à celui-ci les sensations tumultueuses, à celui-là, la paix dans toute sa majesté; d'un côté, l'homme et la partie infernale de sa puissance, l'art de détruire; de l'autre, l'esprit de vie, l'auguste repos de l'ame, la créature se perdant doucement dans l'immensité de la création.

Mais M. de Vaux-Clair aimait sa fille pour elle-même; il fit la sublime sottise de se croire mauvais instituteur. L'excellent homme n'osait pas croire que Blanche fût ce qu'elle devait être. Il n'était pas savant; il devait cet avantage à l'éducation de l'ancien régime; sa vie militaire, toute d'instinct, l'avait maintenu dans le dégoût des livres

et du monde, et il ne fallait rien moins que le cœur d'un père pour mettre en doute cette philosophie.

Blanche se laissait aller à cette éducation négative. Quand le général parlait de la mener à Paris pour compléter son éducation, elle souriait parce qu'il souriait, elle était rêveuse en le voyant rêveur; et c'était tout.

M. de Vaux-Clair recevait quelques voisins; mais c'était moins pour lui-même que pour Blanche; il ne voulait pas s'imposer à sa fille, et il savait gré à tout le monde de la lui enlever. Ce calcul, tout généreux qu'il était, n'excluait pas l'égoïsme paternel; Blanche lui revenait plus tendre, plus abandonnée. Ces sacrifices d'un moment doublaient les transports qui allaient suivre. Il faut être à cent lieues de Paris pour comprendre ces enfantillages. L'heureux père, l'heureuse enfant, y mettaient toute leur ame, et c'était dès lors une chose grande et vraie.

Parmi les personnes que l'ennui ou l'amitié réunissait au château, il n'avait tenu qu'à Blanche de remarquer M. Alfred de Marmieux. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, fort occupé de sa personne, sachant bien quand il souriait, voyant son regard et se comprenant en toutes choses.

M. Alfred ne songeait qu'à ceux qui l'oubliaient; s'il avait répondu aux intentions du gé-

néral, c'était en vertu de la profonde indifférence de Blanche. Elle dédaignait si véritablement M. Alfred qu'elle ne s'en doutait pas encore. Il lui semblait même qu'elle était obligeante avec lui ; elle voyait son père le traiter cordialement, causer avec lui redoutes, parapets, batteries, distinction qu'il n'accordait pas à tout venant ; et la bonne et impitoyable Blanche allait subissant M. Alfred, s'ébattant avec lui au milieu des folies de la campagne; le tout de manière à désespérer le jeune homme. Il avait beau la regarder, l'examiner, la contempler même, elle était à son aise, elle n'osait pas être timide avec M. Alfred.

Une femme qui ne vous craint pas ! conçoit-on rien de plus impatientant ?

M. Alfred en prit son parti. Etonné d'abord, il se persuada ensuite que Blanche était domptée. En effet puisque Blanche ne le fuyait jamais, il l'attirait dónc un peu ? Ainsi raisonnait M. Alfred.

Blanche cependant continuait de prendre ce jeune homme comme il était, sans se rendre compte de rien. Permis donc à M. Alfred de se faire compliment de sa bonne fortune ; il n'avait pas à craindre la contradiction.

Cependant cette apparence d'intimité avait donné l'eveil : M. Alfred se laissa complimenter, plaisanter, bouder par les femmes. Cette patience n'était pas si sotte. Le rôle de chevalier galant,

quelque usé qu'il paraisse, n'a rien perdu de son à-propos; persécuter ou venger les femmes c'est, jusqu'à nouvel ordre, l'alternative de ceux qui les recherchent. Le choix de M. Alfred une fois connu, il y eut alliance offensive et défensive entre les rivales de Blanche; jusque là on avait bien voulu qu'elle fût passable : moins on l'avait remarquée, plus elle avait reçu d'éloges. C'était maintenant autre chose, la pauvre Blanche n'était plus ce qu'elle était; son teint délicieusement pâle, condition première de beauté dans le monde, passait désormais pour un indice fâcheux; cette pâleur n'allait pas à la campagne où l'air, le mouvement, la floraison des pensées, devaient donner des couleurs si vives, et mettre la santé hors de conteste. Ses manières commençaient aussi à déplaire aux dames; ce qu'on avait pris pour de la dignité n'était plus que de la raideur; on était honteux d'avoir trouvé suaves ses mouvemens, son repos, sa voix et son silence, c'était tout simplement de la monotonie; ou bien si on la voyait courir, jouer, déraisonner de son mieux avec M. Alfred, on n'osait pas dire ce que cela signifiait; de son côté, M. Alfred, soumis lui aussi à ces commentaires désobligeans, sentait plus que jamais la nécessité de plaire à Blanche et de s'en faire aimer. Il devint dévoué par égoïsme, amoureux par orgueil.

Cette petite guerre fit du bien à M. Alfred. Blanche n'y prêtait pas encore attention, elle ne songeait pas qu'on voulût lui ravir M. Alfred, parce qu'elle ne songeait pas à le garder; ce parfait détachement ne désarmait personne, et M. Alfred n'en était pas moins animé; il protégeait Blanche, non plus officiellement, à la manière des fats, mais bien avec discrétion; il s'élevait même jusqu'à la modestie, c'est que son caprice s'était changé en passion, c'est que sa passion menaçait d'être une vertu.

Le voyez-vous d'ici s'ennoblir, se défaire de lui-même, et d'homme du monde qu'il était, arriver à être tout simplement un homme comme tout le monde? lui, si épris de sa personne, si insolemment humble devant les femmes, le voici vrai, énergique, circonspect; il se récompense de ce qu'il fait pour Blanche, et pourtant il l'aime trop pour ne pas craindre. Après le plaisir de se dévouer il y en a un plus grand, parce qu'il est plus impossible, c'est celui de douter de la reconnaissance : Alfred est à Blanche à la vie à la mort; mais la jeune fille le sait-elle? accepte-t-elle son dévouement? doute sublime, qui ouvre l'ame humaine à des joies et à des douleurs surhumaines!

Je m'arrête... Blanche, direz-vous, n'est donc pas une femme? si Alfred l'aime, et à la face de

vingt petites maîtresses de province, ne doit-elle pas le savoir?

Je vous conçois, Blanche a de l'esprit, et, qui pis est, un cœur, d'où il s'en suit qu'elle voit bien des choses. Mais Alfred, ne l'oubliez pas, Alfred est connu pour un fat, il en a le ton et le maintien; quand on a vécu vingt-cinq ans comme un fat, il n'est pas si aisé de se refaire de pied en cap.

Alfred était donc changé, mais seulement dans son ame; et cette révolution allait son train, c'est-à-dire qu'elle mettait tout à l'envers, comme font les révolutions. Il n'était plus Alfred, mais il n'était pas encore un autre. Avec le temps, l'homme nouveau grandira sans doute. Alfred, en proie à une passion véritable, présentait un curieux mélange d'artifice et de naturel. Retenu par la tranquillité de Blanche, il ne pouvait se hasarder, donner cours à ses sentimens, et secouer, à force d'audace, cette existence d'emprunt qui l'avait caché aux autres et à lui-même. Blanche ne l'aimait pas encore; mais ne l'aimerait-elle jamais? Ce doute le rendait tour à tour misérable et fou de joie; misérable surtout, car il empêchait son cœur de se dilater et de briser son enveloppe.

Avez-vous vu un homme, ordinairement ridicule, atteint tout à coup d'une pensée inconnue, et manquant de couleurs pour la peindre, ou de

libre geste pour la dessiner? Le malheureux se trouble, maudit sa niaiserie, qu'il n'avait jamais soupçonnée, ou le réveil de son intelligence, qui est tout étourdissant. On ne sait ce qu'il a; et plus il tend à se dégager, plus on le trouve captif. C'est une angoisse que rien n'égale.

Tel était Alfred. Chaque fois qu'il était ému, la présence de Blanche mettait à plat son exaltation. Il était forcé de rester dandy, sous peine de choquer toutes les femmes par la vérité de ses manières, et d'étonner Blanche elle-même en se montrant digne d'elle.

Étonner celle qu'on aime, et l'étonner en lui disant qu'on l'aime, c'est lui être bien indifférent. Voilà ce que se disait Alfred; il avait trop connu le monde pour n'en tirer aucune leçon. Il décida donc, après de longues réflexions, que Blanche était encore au premier occupant.

Ces réflexions ne l'abattirent point. Il savait Blanche généreuse; la fadeur de leurs premières relations ne l'avait pas aveuglé sur le prix de sa conquête, et, chose plus incroyable encore, la véhémence muette avec laquelle il l'appelait maintenant ne touchait pas à la haine qui suit et qui talonne le véritable amour.

C'était vraiment un cœur que celui d'Alfred. Et comment cela se voyait-il si tard? Par quelle

fatalité ce cœur s'était-il mis à néant, enseveli dans ce qu'on appelle la vie du monde?

Alfred l'ignore comme vous. Il a été ce que nous sommes tous, enfant dressé et stylé, arrangé, comme s'il eût été à mille lieues, à mille ans, du pays et de l'époque où l'*Émile* a paru. Après cela on en a fait (pour continuer votre histoire et la mienne) un jeune homme accompli, un mathématicien, un beau danseur, un artiste même; on l'a jeté dans les salons avec ces admirables inutilités; puis, de jeune homme type, il est devenu, ma foi, un homme tout à fait du monde; il a été de mise dans la société du dix-neuvième siècle, il s'est montré positif en affaires, positif en amour, positif en chimères. Zéro sur zéro, c'est, dans l'ordre moral, l'addition du jour. Vous avez là toute la vie d'Alfred.

Mais à présent cette apathie ne lui va plus. Il respire autrement que par les lèvres; il est agité bien au delà des sens. Ce me veilleux, cet Alfred si béatement stationnaire, il frappe du pied, à présent, il relève la tête comme le cheval de Job, il entend son cœur sonner dans sa poitrine, il a une passion enfin!

Blanche cependant s'inquiète peu du changement d'Alfred. Elle le mène très-innocemment à Dieu et au diable selon sa bonne ou mauvaise humeur. Alfred était grand amateur de la poésie

moderne. Comme toutes les ames affaiblies, il goûtait les violences de l'art, parce qu'il n'en connaissait point d'autres. Le dévouement, le crime, les grands mouvemens, le faisaient sourire, pour peu qu'ils fussent réels; il y croyait en lisant Hugo. Ce plaisir contemplatif venait de cesser pour lui. En songeant à Blanche, il se sentait de force à faire tache dans le monde, à passer publiquement pour aimer quelque chose.

Jusqu'ici tout était assez bien. Mais avec une passion de plus on n'a rien gagné, si ce n'est un besoin de plus. Aujourd'hui, quelque sincère que soit l'amour, il a le caractère de l'époque, il demande beaucoup plus qu'il ne donne. Alfred voulait être aimé de Blanche. Les grands airs n'avaient rien fait sur elle. L'effrayante timidité d'Alfred n'avait pas mieux parlé à son ame. Comment faire?

Restait le parti définitif, celui où s'arrête tout homme loyal. Alfred n'avait plus qu'une voie. Son espérance, c'était le désespoir. Aimer, n'importe comment; être aimé, n'importe à quel prix. C'est une magnifique douleur, que celle d'une ame forcée dans sa morale. Elle voit sa propre obscurité, elle écoute ce combat de voix qui s'élèvent en elle-même; elle se redoute, elle s'adore; et après cette crise dont elle ne veut plus se souvenir, si c'est dans la vertu qu'elle se

jette, vous avez comme peur de l'emploi de toutes ses forces; si elle prend l'autre route, il y a encore du sublime dans les pas qu'elle ose faire.

La conduite d'Alfred changea tout à coup. Il reconnut sa position. Puisqu'il avait distingué Blanche tout à fait et rompu avec toutes les femmes, il ne s'agissait pas d'en finir ostensiblement : il voulait continuer son rôle jusqu'au départ de M. de Vaux-Clair pour Paris, où il savait bien qu'il le retrouverait; mais il méprisait les rivales de Blanche; il les croyait plus envieuses que jalouses, fort capables de l'oublier, lui, pour l'observer elle seule, et il espérait bien que les deux personnages qu'il avait joués, celui de fat et celui d'amant, n'avaient été démêlés par personne. Il en revint donc à sa première suffisance, autant pour se donner le temps de respirer que pour épuiser les dernières tracasseries de ces dames.

D'ailleurs Blanche étant à sa portée, le voyant tous les jours, s'étant habituée à lui, il y aurait eu maladresse à lui à s'éloigner sur-le-champ. C'eût été de l'extraordinaire; et il entrait dans ses calculs d'être un homme tout à fait comme un autre.

M. de Vaux-Clair se doutait de quelque chose. Il songeait à Alfred beaucoup plus que sa fille. Ceux qui nous aiment savent avant nous de qui nous sommes aimés. M. de Vaux-Clair attendit

l'événement. Blanche était sa vie, son orgueil, la meilleure part de lui-même. L'idée de s'en séparer, de la voir heureuse d'autre chose que de lui, ne s'était pas encore offerte à son ame de père. Quand il reconnut les assiduités d'Alfred, ce fut un coup terrible, une de ces morts qui marquent çà et là les plus puissantes vies. Ce qu'il y eut de plus affreux, c'est que le vieillard songea qu'il n'avait rien prévu. Aimer un enfant comme l'ame de son ame, et n'être pas sûr de s'être oublié pour elle, c'est accuser toute la tendresse qu'on lui portait, c'est n'oser plus refaire le passé pour se consoler de l'avenir.

Heureusement pour le père de Blanche cette généreuse douleur n'était pas un effort d'esprit; elle venait d'où viennent à l'homme les biens et les maux qu'il n'a pas faits; aussi Dieu ou la nature, comme il vous plaira, y apportait remède. Blanche se sacrifiait-elle donc? elle qui devait tant à son père, ne le quitterait-elle pas pour un amant?

Accuser les autres après être accusé soi-même, ce n'est pas tout sans doute; mais en se comparant aux êtres les plus chers, on ne laisse pas de se croire supportable, quand on les trouve imparfaits; or, le discernement et la piété filiale de Blanche lui devenaient fort suspects.

M. de Vaux-Clair se remit à étudier Alfred; il

le pénétrait, mais il ignorait les intentions de Blanche. Ce doute, qu'il voulait garder d'abord, lui devint bientôt à charge. Avant de quitter la retraite paisible où Blanche n'avait long-temps aimé, connu, écouté que son père, elle n'aurait pas de secrets pour lui. Que savait-il si, plus tard, lancée parmi les femmes à la mode, embarrassée de la simplicité d'un vieux soldat, elle n'aurait aucune peine à lui confier ses pensées ?

Cette précaution faisait injure à Blanche; mais c'est souvent par respect que les bons cœurs vous soupçonnent.

Le général prit son temps : il attendit, avec l'ardeur et la discrétion d'un amant, un jour, une heure où Blanche serait à la fois calme et agitée. Dans un moment de pleine tranquillité, pensait-il, elle m'ôterait tout mon abandon, toute la bonne gaucherie de ma confiance, toute envie même d'essayer à l'avenir; si, au contraire, je la trouvais trop émue, moi qui viendrais lui dire de me calmer, il n'y aurait plus de raison pour que la raison parlât.

Cependant on faisait les préparatifs du départ. Il y avait des comptes à régler, des adieux à recevoir, des arrangemens et des dérangemens infinis; Blanche allait, venait, parlait. Ce voyage, premier événement de sa vie, lui montait un peu l'imagination, elle n'avait jamais été si belle; c'é-

tait plaisir de la suivre dans les cours, dans les appartemens, dans le parc, et de la voir animer tous les incidens de la vie de campagne. Il faut quitter un pays pour savoir ce qu'on y possède; Blanche croyait n'avoir rien vu jusqu'à ce moment : verdure, pièces d'eau, étables, volailles, domestiques, tout lui était nouveau, tout l'attendrissait follement.

M. de Vaux-Clair s'aperçut de tout cela. La veille du départ, après avoir congédié les voisins une fois pour toutes, il laissa quelque temps Blanche courir à droite, à gauche, et s'assurer qu'elle avait revu tout ce qu'elle aurait à regretter.

Il savait que le dernier endroit qu'elle visiterait serait celui qu'elle aimait le mieux; quand même elle ne l'eût jamais indiqué, l'instinct paternel eût bien su le découvrir. Le choix des lieux est à l'ame ce que le regard extérieur est à l'intelligence : si vous voulez juger de l'état d'un cœur, demandez où il se sent à l'aise, si c'est au milieu d'un salon, ou sur les bords de la mer, ou dans de jolies campagnes.

Blanche a pu jusqu'ici vous paraître quelque peu difficile à expliquer! a-t-elle de l'ame, n'en a-t-elle pas? la tendresse filiale est une fort belle chose, mais avec la piétié filiale toute seule une belle jeune fille n'a pas grand relief. Quand est-ce

donc que cette belle fille aura une physionomie?

Elle-même vous répondra bientôt.

N'oubliez point que son père l'attend, et ne vous impatientez qu'autant que lui, ce qui est bien assez.

M. de Vaux-Clair se fâche déjà, et pourtant ce n'est pas pour la même raison que vous; il se figure l'entretien que vous êtes curieux d'écouter; il parle, il se répond, si cela continue, Blanche n'aura plus rien à faire. Bientôt il ne comprend ni ce qu'il dit, ni ce qu'il croit entendre; il ne sait comment Blanche a pu sangloter, se jeter à ses genoux, l'effrayer de ses terreurs. Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? pourquoi son enfant, son unique enfant, serait-elle si changée?

M. de Vaux-Clair errait dans le parc, les mains jointes, les cheveux épars, haletant, demandant grâce. Il y avait plusieurs heures qu'il courait au hasard; il était enfin tombé d'épuisement au pied d'un arbre, et, comme il arrive après un rêve funeste, il se demandait avec hésitation si ce n'était rien plus que de la fatigue!

Un léger incident acheva de le rendre à lui-même, et de lui rappeler que l'entretien qu'il venait de finir en lui-même, n'était pas commencé avec sa fille.

II.

M. de Vaux-Clair passa subitement du trouble à la sérénité, et ce changement fut si profond qu'il ne remarqua point ce qui l'occasionait.

Il se leva, et, devenu plus maître de ses pensées, grâce au mouvement de la marche, il put entendre les aboiemens et voir les folies de son grand levrier Castor, qui semblait, par des cris ménagés, et de discrètes caresses, demander grâce pour son impétueuse apparition.

— C'est bon, c'est bien, Castor. C'est elle qui t'envoie, n'est-ce pas? j'y vais, nous y allons. Pauvre enfant! je l'aurai laissée là, je ne sais combien de temps, mais aussi je me croyais près d'elle, pourquoi aurais-je été la chercher?

Le vieillard aurait voulu devancer Castor, il était loin de Blanche; si elle se trouvait à l'endroit où il allait la prendre, il y avait entre elle et lui toute la largeur du parc.

Le grand levrier fit quatre à cinq fois le trajet, annonçant la fille à son père, le père à la fille, mais ni l'un ni l'autre ne pouvaient suivre la ligne droite de sa course à travers les fourrés, les pièces d'eau et les ravins.

Blanche comprenait bien que son père venait à elle, mais les allées étaient sinueuses, croisées à l'infini, elle pouvait faire fausse route en le cherchant.

Elle l'attendit.

Le général arrivait en pestant contre son âge, contre les massifs qu'il fallait tourner, contre ses sottes rêveries qui lui avaient pris inutilement plusieurs heures.

Après des intervalles de plus en plus courts, et des démonstrations toujours croissantes, Castor ne reparut plus devant son maître.

—Nous y sommes, dit le général en s'essuyant le visage, il est resté près de Blanche; je savais bien qu'elle serait là; elle s'y trouve si bien; il y a entre elle et ces lieux-là tant de convenance, que si la pauvre petite venait à se flétrir, si elle ne m'aimait plus comme je l'entends, si le monde où elle va paraître ajoutait ou ôtait quelque chose à ce qui est ma fille, eh bien! je l'amènerais là, je lui dirais : regarde, respire, retrouve-toi; et Blanche serait encore Blanche, et mon enfant serait encore à son père.

Ce monologue ramenait le général à ce qu'il voulait fuir; il retombait malgré lui dans l'inexplicable malaise, qui l'avait naguère poussé si loin.

—Allons donc, pensa-t-il, il faut que je sois

fou; ne dirait-on pas que je vis de romans, que Blanche n'est pas ma fille?... Bah! je vais la prier de se moquer de moi, je parie qu'elle est calme, occupée d'idées rafraîchissantes, et toute présente à elle-même.

Cela pouvait être, mais qu'en savait-il? Blanche avait une ame que son père connaissait; il y avait là bon sens, gaieté, franchise, cœur vivace, et avec tout cela, avec beaucoup moins, elle avait de quoi s'acquitter envers tous ceux qui l'aimaient. M. de Vaux-Clair était de cet avis, et il repoussait, comme on l'a vu, l'idée toute mystérieuse, toute sinistre de l'avenir de sa fille. Deux femmes en elle? simplicité, raison, pudeur, et, en même temps, excès de poésie, égarement? non, cela n'était pas!

M. de Vaux-Clair était à dix pas de Blanche, il était là, frissonnant malgré ses efforts pour rire de lui-même.

— Mais c'est impossible! mais Blanche est une délicieuse enfant! Mais, ni elle, ni moi, n'avons jamais perdu la tête, se disait-il.

Cette confusion d'idées avait couvert le souvenir d'Alfred.

— Eh! mon Dieu, pensa le général, est-ce donc lui qui me met l'esprit à l'envers; du diable si je savais d'où venait ma souffrance! il me semblait qu'un mauvais génie me mordait le cœur; mais

puisque c'est ce jeune homme qui aime ma fille, j'étais bien bon de me bouleverser l'ame; je les connais tous deux, je sais ce qui arrivera.

Une fois instruit de la première cause de son trouble, le général eut bientôt vaincu sa faiblesse, il n'était plus dans le vague, il pouvait tout sur lui-même.

Il était déjà étonné de s'être oublié, il en fut tout honteux, lorsque Castor, inquiet de son absence, accourut l'avertir qu'il perdait son temps.

Blanche parut agitée à l'arrivée de son père, mais si confusément qu'elle se remit aussitôt.

— Et que faisais-tu là, ma bonne petite; tu résumais tes adieux, n'est-ce pas ? car tu aimes ces endroits, tu y as passé les trois quarts de ta vie; caprice de femme, avoue-le? car il n'y a que toi qui les trouve charmans. J'ai couru le parc toute la journée avec mon monde; les hommes ont admiré une chose, et les femmes l'ont jugée superbe; les femmes m'ont vanté quelques points de vue, et les hommes ont été de leur avis; mais personne, personne vraiment, n'a fait attention à ta retraite.

— Eh bien! est-ce que cela te fâche? embrasse-moi, voyons; ici mon baiser paternel te semblera meilleur, tout ce que tu y fais a du charme pour toi.

Blanche obéit.

— Ah ça! ma fille, attendais-tu ma permission pour m'embrasser? on dirait que tu m'aimes par vertu; allons, mademoiselle, pas de méditation, pas de pensée, je vous défends, pour ce soir, d'avoir le sens commun.

— Vous avez raison, mon père, disait Blanche, cela serait de trop en ce moment; nous voici entre deux vies, nous laissons bien des choses ici, nous allons en chercher bien d'autres là-bas; qui nous dit que nous pourrons revenir à nos bonnes étourderies? il me semble que c'est maintenant la fin de notre enfance.....

— De notre enfance....., répéta le général.

Ce mot seul exprimait leur manière d'être heureux.

Blanche se tut, et son père ne s'en aperçut pas; il entrait dans la pensée de sa fille, elle venait de tourner l'ame du vieillard vers des souvenirs pleins de délices. Ce bonheur calme, cet échange d'existence, cette poésie insaisissable, qui avaient paré leurs longs jours de solitude, se représentaient avec plus de vivacité sans rien perdre de leur douceur; l'image si vraie que Blanche venait de choisir rassemblait tous les traits de cette vie une et double.

Ils avaient fait les enfans! c'était tout simplement exact; c'était sublime de justesse. L'expres-

sion de Blanche était si convenable qu'elle-même n'en fut pas frappée, elle ne voyait que la chose, et d'ailleurs elle la peignait bien mieux que par des sons. Blanche avait alors, comme en abrégé, tous les caractères d'enfance que sa vie précédente avait portés selon les événemens; elle avait tout d'un coup les divers âges par où elle avait passé; ses manières mêlaient la petite fille à la jeune personne, sa voix mettait, dans la moindre inflexion, je ne sais quoi d'instinctif avec un sentiment tout avoué; si elle regardait son père, c'était en espiègle, en femme posée, en mère et en fille tout à la fois!

Quant à M. de Vaux-Clair, il n'était guère plus semblable à lui-même, il raffollait, il ne savait ce qu'il disait à Blanche; lui aussi, il se reprenait à vivre de sa vie passée, il débitait des riens, puis des choses graves, puis de ravissantes niaiseries.

Mais tout mène au vrai, même le déraisonnement.

Après une longue causerie, dont je vous fais grâce, non point par respect pour vous, mais pour eux, M. de Vaux-Clair reprit sa gravité.

— Avant de nous retirer d'ici, dit-il à sa fille, je voudrais bien savoir pourquoi tu y viens si souvent? Ta mère avait meilleur goût, elle aimait les sites que j'aime; tout ce qu'elle m'en di-

sait, les peintres, les gens doués d'imagination me le répétaient sans l'avoir entendu ; j'ai beau regarder autour de nous, je ne vois rien, mais rien de remarquable ; je ne sais pas pourquoi je tiens à ma question, mais enfin j'y tiens.

Blanche n'était pas troublée, elle eut même à réfléchir pour concevoir la curiosité de son père.

M. de Vaux-Clair allait renoncer à sa question ; il cherchait dans les habitudes de Blanche la raison de sa préférence, sa fille évitait le fracas, l'étrangeté, les choses à effet; il se pouvait que ce fut là tout le mystère; cependant, quelque chose lui disait que non.

Blanche était perdue dans ses pensées; les questions de son père ne l'embarrassaient pas, elle pouvait très-sincèrement répondre : je n'en sais rien.

Seulement, en s'examinant, pour la première fois, elle découvrit, avec surprise, qu'elle n'avait pas plus de goût que lui pour ce qu'il aimait si peu ; elle se sentait une imagination, un mouvement intérieur fort incompatibles avec des prédilections étroites.

— Mais, en vérité, s'écria-t-elle, je ne vois pas pourquoi j'aimerais cet endroit-ci plus qu'un autre, cela est trop bien arrangé, cela ne dit rien à l'ame; un kiosque bien tenu, bariolé, joli et mesquin comme tout ce qui est joli, des décou-

pures de gazon en étoiles, en rubans, en lozanges, niaisement brodés de fleurs exotiques; pas d'échappées de vues, si ce n'est sur le château neuf, sur l'avenue droite, sur les terres propres et presque balayées de M. de Marmieux.

Ce nom fit tressaillir le général; mais il vit que Blanche disait cela comme autre chose.

C'est qu'en effet, tout en nommant M. de Marmieux, elle n'avait pas même songé à son fils, à M. Alfred.

—Alors, ma fille, tu mets énigme sur énigme; je ne te questionne plus.

Et ils se mirent à causer perspective, jardinage, vie champêtre; mais chacun dans des dispositions différentes.

Blanche n'aimait pas Alfred, le général en était convaincu, ce n'était pas la peine de mettre sa fille sur ce chapitre-là. Cette idée le rendait si heureux qu'il n'aurait pu dire si c'était égoïsme paternel, ou sentiment de protection.

S'il avait osé, il aurait dit à Blanche : répète moi que tu ne l'aimes pas! Mais puisqu'elle était si calme, il se hasardait à l'être complétement. Pendant qu'elle parlait de l'abondance du cœur, il pouvait se demander compte de ses craintes. Malgré sa familiarité avec Alfred, il n'avait jamais vu en lui qu'un voisin, un jeune homme de mérite. En vieillard indulgent, il aurait voulu nier

tous ses ridicules, il l'avait même pu jusqu'au jour où Alfred, cessant ses galanteries, s'était avisé d'avoir de l'amour; M. de Vaux-Clair avait deviné que cela irait loin, lui seul voulait craindre Alfred; il n'examinait pas pourquoi, mais il sentait que ses craintes étaient fondées, et l'indifférence de Blanche lui épargnait un refus pénible, ou un consentement pire encore.

A mesure qu'il se ranimait, Blanche devenait pensive, elle regardait le pavillon, les plates-bandes, les dépendances du château de Marmieux, et elle était de plus en plus certaine que tout cela ne signifiait rien, elle savait même qu'elle n'y avait jamais fait attention.

Il est difficile à une jeune fille de décomposer son ame; ses sentimens les plus vrais sont ceux qu'elle étudie le plus tard. Ses craintes, ses espérances, ses mystères renaissent si bien d'eux-mêmes qu'elle en ignore la succession; cela vit avec elle, c'est sa respiration, son mouvement, ce qu'il y a de plus réel, et par conséquent de plus inaperçu.

Il faut un incident, une joie précise, un chagrin du dehors, quelque chose d'inattendu, pour tirer le cœur de cet oubli de lui-même.

Blanche sentit sa main dans les mains de son père. Au moment où la pauvre enfant se comprenait le moins, il arrivait à un autre résultat,

en pensant à sa guise, derrière l'entretien qui allait toujours; il était prêt à pleurer de joie; sa fille, sa bonne petite Blanche resterait paisible comme l'avait été sa mère; elle trouverait pour mari, puisqu'il lui fallait un mari, quelque honnête homme digne d'elle; celui-là aurait du cœur sans être un forcené, il souffrirait qu'elle le rendît heureux à force de vertu, de paix et de naïveté; ce serait deux ames sages, raisonnables, et aussi éloignées de la platitude des mœurs du jour que de l'absurdité des mœurs dont on remplit nos livres.

— Eh bien! ma fille, sais-tu que je te comprends à merveille? à tout prendre j'aime mieux que tu sois sobre en fait de poésie; les femmes, vois-tu, les femmes qui ne veulent que de grandes impressions, les Staël, les Sapho, sont, au fond, ce qu'il y a de plus misérable. Je t'étonne, je le vois bien, mais j'ai possédé ta mère, et le moindre hommage que je lui doive, c'est bien de mépriser ce qui ne lui ressemble pas; aujourd'hui encore je la revoyais partout où nos voisines s'arrêtaient, ces dames faisaient de l'enthousiasme sur un point de vue, sur des effets de lumière, sur la pureté d'un écho; mais ta mère eût été silencieuse parce qu'elle eût senti quelque chose, la pauvre femme; elle aurait craint d'être ridicule en traitant de grands sujets; s'il lui échappait un geste, une parole qu'un artiste pût

lui envier, je t'assure qu'elle l'oubliait avant lui; elle croyait tenir des autres l'idée qu'elle éveillait en eux. — Et maintenant, ma bonne fille, je la retrouve plus que jamais en toi, ta mère. Comme elle, plus qu'elle encore, tu évites le grandiose, le fatras, l'*excentricité*; va, mon enfant, tout en ira mieux; une femme n'est pas faite pour la contemplation. Ta mère était grande, elle était toute elle-même dans les plus petites choses, elle croyait très-fort à la dignité domestique, et je ne sache point que son mari, tout prosaïque qu'il était, ait tenu moins de place dans son imagination que toutes les beautés de son parc.

Blanche écoutait gravement, elle laissait son père suivre cette idée, qu'elle était moins impressionnable que sa mère.

Plus d'une fois elle voulut l'interrompre, mais était-ce pour confirmer son jugement? c'eût été un mensonge; ou pour le détromper? elle n'en avait pas la force.

Le général continuait, et ses éloges, que Blanche refusait intérieurement, la rendaient capable de descendre bien avant en elle-même.

Non, elle n'était pas semblable à sa mère; non, elle n'oubliait pas tout pour ses devoirs; non, elle n'était pas maîtresse de son ame; l'erreur de son père, qu'elle-même avait fait naître, qu'elle avait partagée, devenait trop éloquente

pour ne pas éveiller la vérité; à l'agitation toujours nouvelle et toujours vaincue qui avait régné dans sa jeune ame, elle voyait bien l'ensemble de sa vie, la peur qu'elle avait eue d'elle-même dès qu'elle avait su comprendre les idées de son père sur les conditions du bonheur. En l'entendant parler de départ, de mœurs parisiennes, de présentation dans le monde, elle comprenait, pour la première fois, l'immense vide que ce remplissage allait faire; des passions vagues encore, mais multipliées par leur incertitude, lui révélaient la différence des objets qu'elle quittait avec ce qu'elle allait chercher.

Peu s'en fallut que Blanche ne tombât à genoux pour prier son père de retarder son voyage.

Une réflexion l'arrêta: ne lui avait-elle pas obéi jusqu'alors? n'était-ce pas sa faute à elle s'il y comptait encore pour cette fois? Les habitudes actives, communes, utiles, qu'il lui avait fait prendre, n'avaient-elles pas dû la rendre telle qu'il se la figurait? Cette lutte entre l'imagination et le sens commun, qui datait de si loin pour Blanche, qu'elle avait pu long-temps en ignorer la force, ne l'avait-elle pas préparée à ce que son père attendait maintenant?

Elle résolut d'obéir. Elle jeta un dernier regard sur le pavillon et ce qui l'entourait; la gentillesse de ces objets contrastait bien avec l'état de son ame,

et ce n'était pas sans fierté qu'elle en faisait la remarque; surtout c'était avec une noble tristesse qu'elle condamnait ce mouvement, c'était une solennité que cet entretien où un père et sa fille se donnaient l'un à l'autre, à la veille d'être séparés par tous les incidens, par toutes les émotions de la vie du monde.

Les pensées de Blanche étaient graves jusqu'à être religieuses, elle y puisait la générosité dont elle avait besoin.

Elle approuva son père, déclara, dans toute la conviction de son cœur, que le voyage de Paris était fort bien conçu, et que ce voyage l'introduirait pleinement dans la vie réelle, à laquelle on n'avait pas le droit de se soustraire.

Le général applaudit d'abord; mais l'étrange son de voix, le maintien presque majestueux de sa fille lui donnèrent à penser.

Jusqu'à ce jour, Blanche avait toujours obéi à son père; son père avait voulu qu'elle maniât l'aiguille, elle avait manié l'aiguille; il lui avait choisi des lectures calmantes, et elle avait dit adieu à toute exaltation. La première fois qu'il avait protesté contre la vie contemplative, et il y avait de cela long-temps; quand il était revenu à la charge, et cela était souvent arrivé; Blanche s'était mise en devoir d'éviter les grands aspects du ciel, le magnifique mystère des solitudes, elle se

serait reproché d'aller pleurer devant le soleil couchant, de regarder à souhait les précipices, d'errer parmi les vieux arbres qui peuplaient ou abandonnaient aventureusement, et avec une sorte d'entente du paysage, les sites de tout caractère dont le parc était orné.

Au moment où Blanche parlait du voyage, comme son père en avait parlé, il y avait entre eux une double conversation; en apparence ils causaient du même objet, et presque dans les mêmes termes; en réalité, ils s'entretenaient tout autrement de cœur à cœur; Blanche se trahissait, elle était trop exaltée pour qu'un changement de séjour en fût la vraie cause, et le général, qui l'admirait profondément, voyait sans doute dans sa fille quelque chose de plus que l'obéissance.

Cette dissimulation leur pesait à l'un et à l'autre, le général y mit un terme.

— Blanche! dit-il d'un ton grave.

Il se tut ensuite, et chercha un commencement interrogatif.

— Ma fille?...

Blanche s'était déjà remise, elle essuya bien vite une larme, raffermit sa voix, et elle eut la force d'égayer son père par mille enfantillages.

Le général s'y laissa prendre, il oublia, en passant, ce qu'il avait cru voir dans l'ame de Blanche, il ne songea même plus aux questions qu'il lui

avait faites, et dont la réponse était encore à venir.

— A demain donc, mon enfant, nous partirons, et sans recevoir de nouveaux adieux, j'espère! cela te rendrait triste; la chaise est prête, les chevaux seront ici à dix heures; nous n'aurons plus qu'à baisser le marche-pied. Pendant le voyage j'aurai le temps de te dire certaines choses; au fait, cela vaudra mieux qu'ici. Dès que les postillons seront en selle, dès que nous aurons passé la grille, ton rôle changera, ma fille, tu ne seras plus une petite fille, mais la confidente de ton père, mais son amie.

Il était tard quand le général et sa fille quittèrent le pavillon. La soirée était calme, mais sombre, et l'obscurité des massifs ajoutait à celle de la nuit. Blanche marchait silencieusement, heureuse de pouvoir cacher son agitation, et se décida à attendre du temps l'explication de ce qu'elle ressentait.

III.

Depuis plusieurs mois M. de Vaux-Clair était rentré dans le monde; il avait pris un hôtel dans le faubourg Saint-Honoré, et sa triple aristocratie,

militaire, généalogique et pécuniaire, faisait de son salon le rendez-vous de la noblesse ancienne, de la noblesse moderne, et de la noblesse d'argent; on y voyait l'élite des hommes de finance, de tribune, d'épée; des artistes, des jeunes gens parfaits, des femmes charmantes, et même des femmes aimables.

Le général et sa fille, tout provinciaux qu'ils étaient, se tiraient fort bien d'affaire; M. de Vaux-Clair n'avait rien perdu de sa fermeté ni de sa bonne grâce; l'habitude des dangers et du commandement, l'orgueil du sang, sa bonne conscience surtout lui avaient toujours donné une physionomie morale, et, grace à sa belle figure, il devait paraître tout lui-même après l'âge viril, de même qu'avant de l'atteindre il avait été complétement un homme : il n'y a pas d'âge pour certaines ames.

Quant à Blanche, elle n'avait que des succès; mais, ce qu'il y avait d'étonnant, c'est que les femmes lui pardonnaient plus que les hommes; à part quelques attentions, qui tenaient trop de la politesse pour être sérieuses, les jeunes gens, et même les fats émérites, lui accordaient peu de chose. On la vantait, puisque c'était la mode, mais c'étaient de ces éloges qui ne troublent personne, pas même les femmes.

Blanche savait à quoi s'en tenir; mais elle

pouvait tout supporter, même l'amitié des femmes; elle avait compris, mieux que son père, le rôle qu'elle jouerait dans le monde : quinze jours avaient suffi pour la mettre au courant. Tous les masques du temps avaient passé et repassé devant elle; elle avait vu, jugé, conclu. Si son père la condamnait à rester sur ce théâtre, elle y resterait, parce qu'une fille de sens ne croit qu'à son père; mais Blanche échapperait à toutes les illusions, elle serait calme, autant qu'on peut l'être.

Alfred avait reparu. Sa passion n'était plus timide ou impertinente. En étudiant Blanche il avait deviné une chance de réussite, et son plan se développait de jour en jour. Blanche n'aimait personne, il en était sûr; elle n'avait pas de choix à faire dans la foule qui l'entourait; il n'y avait là que de jolis garçons, de jolis esprits, de jolies fortunes, c'était moins que rien pour une femme amie du beau. Alfred voyait tout cela, et s'il n'espérait pas toucher si tôt le cœur de Blanche, il s'encourageait du moins à force de mépris pour ses rivaux.

M. de Vaux-Clair ne redoutait plus Alfred; il commençait à s'étonner de l'avoir cru si dangereux; il ne pouvait concevoir le calme qui succédait à sa passion, ni la passion qui avait précédé son calme. Comment un fat aurait-il pu aimer Blan-

che? comment un homme énergique l'eût-il jamais négligée ?

Blanche entrevoyait la vérité; Alfred n'était plus insignifiant pour elle, le soin même qu'il prenait de s'effacer le distinguait de la foule. Loin de prendre parti pour Blanche, quand on en parlait légèrement, il avait l'air plus insouciant que les autres. Ce manége n'était pas sans effet; son indifférence ressemblait à quelque chose, elle était soutenue, elle faisait autorité, elle le mettait à la tête de l'opposition. Avoir soin de négliger une femme c'est s'en occuper beaucoup, et Blanche remarquait, en souriant, combien Alfred la négligeait.

Alfred aurait voulu qu'elle se fâchât; toute réflexion faite, il attendit qu'elle lui fît cet honneur; il aimait trop véritablement pour mépriser le moindre avantage. Dès qu'il fut certain d'avoir étonné Blanche, d'avoir fixé son attention d'une manière quelconque, il entrevit enfin tout un avenir, et il compta les pas qui lui restaient à faire.

En qualité d'ami de M. de Vaux-Clair, Alfred avait près de Blanche quelques priviléges, il était presque dispensé du cérémonial; Blanche dansait avec lui, chantait avec lui, montait à cheval avec lui, quand il l'en priait, en sorte qu'il avait mille moyens de faire le dédaigneux.

C'était surtout à la promenade qu'il en trouvait l'occasion. Blanche avait un excellent cheval, elle s'animait en l'animant, elle devenait étourdie, franche, campagnarde, et malheur à son cavalier s'il avait de l'esprit quand elle en manquait, et un maintien irréprochable pendant qu'elle n'en avait aucun! Blanche à cheval s'abandonnait à son naturel, elle était ravissante; alors, affranchie de la gêne des salons, incapable de rien tolérer de faux, elle avait l'instinct de ce qu'elle pouvait, et l'indifférence, qu'elle excusait si bien dans le monde, l'aurait cette fois blessée profondément.

Alfred s'en était convaincu; épiant les pensées de Blanche, ses ennuis, ses joies, il avait découvert l'endroit faible, c'était là qu'il frapperait.

Pendant une de ces courses au bois de Boulogne, Blanche avait été fort triste; avant le départ, son père avait dit quelques mots sur le mariage, de ces mots dont la bonté vous effraie le cœur; il avait voulu que sa fille songeât à être heureuse, qu'au lieu de recevoir un mari de sa main, elle le lui présentât elle-même; Blanche avait vu son vieux père, non plus réglant sa destinée, comme lorsqu'elle était petite fille, mais la suppliant de lui ordonner quelque chose. Oui, c'était bien cela : il lui fallait, à lui homme fier et absolu, l'autorité qui naît d'une généreuse déférence, après celle qu'il avait dû long-temps à la raison

seule; Blanche l'avait embrassé, elle avait souri en pleurant, et puis elle était montée à cheval pour se rejeter un moment dans cette vie de hasards qu'elle savait se faire quelquefois.

Alfred aussi avait le cœur plein, il voyait Blanche plus vive qu'à l'ordinaire, épanchant dans tous ses mouvemens une émotion secrète; mais il feignait de ne pas la comprendre; obligé de se taire lui-même, il comparait son supplice à celui de Blanche, et il la trouvait heureuse. Quelquefois aimer c'est haïr, et Alfred se vengeait; plus elle était touchante, plus il montrait d'étourderie; la vue du moindre objet, les sons, les mouvemens, tous les incidens possibles produisaient sur Blanche quelque impression, et semblaient lui prendre ses pensées pour les lui rendre moins saisissantes et plus mélancoliques. Alfred, au contraire, *croquait* tout cela, il aurait inspiré Bellangé pour six mois.

Blanche le laissait être méchant tout à son aise; sans vouloir s'ouvrir à lui, elle avait besoin de lui faire partager un sentiment quelconque, ne fût-ce que celui qui naît à la vue des champs, au hennissement du cheval, au passage d'un vieux pauvre sur la route; quand son ame était surchargée d'elle-même, tout lui pesait, et plaisir et douleur, et futilité et choses graves, et lui ôter ce surplus, c'eût été la faire respirer: Alfred tenait bon.

Il lui en coûtait pourtant; en abondant dans le sens de Blanche, il eût craint de se trahir à son tour; causez chaleureusement avec une femme, quel que soit le sujet de la conservation, vous lui dites votre haine ou votre amour.

Alfred était plus prudent que cela, et il l'était à tel point que Blanche s'en aperçut enfin; elle changea lentement, imperceptiblement le ton de l'entretien, en sorte qu'Alfred douta de quelle manière elle avait reçu ses impertinences.

Cependant ce dénouement n'ayant pris que quelques minutes, il n'en fallait rien conclure, et Blanche, rentrée à l'hôtel, serait bien libre d'y quitter l'air amical qu'elle gardait devant Alfred. Pour s'en éclaircir il allait exprimer diversement l'espérance de la revoir dans la soirée, quand Blanche l'invita à dîner et à l'accompagner aux Italiens, où madame Malibran avait une représentation à bénéfice.

Le général était tout pensif quand sa fille arriva, il méditait un nouveau discours, plus adroit que le premier, pour lui faire comprendre ses intentions de père. Il craignait que sa fille n'eût peur de lui; il avait pu gêner son choix, ou laisser trop voir qu'elle lui était nécessaire; son cœur d'homme s'avisait d'être féminin.

Il rayonna de joie et se sentit l'œil humide lorsque Blanche, entrant d'un air espiègle, lui ra-

conta brusquement, non pour s'en être souvenue, mais pour l'avoir deviné, les frais d'esprit qu'Alfred avait faits pendant la promenade.

Alfred était confondu.

Le général applaudissait aux saillies de sa fille, et Alfred même ne pouvait faire autrement; Blanche se moquait-elle de lui, ou faisait-elle de l'esprit avec le sien? il ne savait trop. Par moment cette incertitude était un supplice; c'était pour lui une question de vie et de mort. Si Blanche, en rapportant ses paroles, s'en servait naïvement, c'était un commencement de sympathie, et Alfred pouvait se permettre un peu d'espoir; si ce n'était qu'un badinage, et, qui pis est, un badinage innocent, Alfred n'était donc pas digne d'être haï, non plus que d'être aimé.

Et il fallait se prêter à ces gentillesses!

Plus d'une fois Alfred sentit un vertige, et, si la gaieté du général et l'aisance de Blanche ne l'avaient défendu de lui-même, il aurait fait quelque absurdité.

Il resta maître de lui-même.

D'ailleurs, Blanche était vengée; elle n'avait pas le cœur assez vide pour prolonger ce passe-temps. En tourmentant Alfred elle avait surtout voulu lui dérober ses pensées, et le réduire à ne plus s'occuper d'elle. Il avait feint de ne pas la comprendre quand elle avait failli montrer de

l'abandon, à son tour elle devait paraître à son aise pendant qu'il montrait de l'embarras.

Cette petite guerre échappait au général; il riait encore des plaisanteries de Blanche que l'entretien était déjà sérieux.

Blanche cependant retombait dans sa rêverie, tout en échangeant quelques mots avec le général et Alfred; elle se parlait à elle-même, et elle leur parlait. Peu à peu sa préoccupation augmenta, le général finit par la partager, et Alfred n'aurait bientôt su que devenir si Blanche, plus capable que son père de s'occuper de tout à la fois, n'eût rappelé à son père et à Alfred qu'ils allaient entendre la *Gazza*.

IV.

La salle était pleine. Les loges étincelaient de toilettes, de jolies femmes, de ce je ne sais quel éclat qui vient de l'attente du plaisir. Blanche, placée entre son père et Alfred, les laissait discuter un point de droit militaire en attendant le lever du rideau. Alfred n'avait pas fait attention aux femmes; il avait à peine regardé Blanche, sur laquelle vingt lorgnons étaient braqués; il se

trouvait dans la plus fausse position; il n'osait ni se passionner, ni redevenir fashionable. Blanche l'avait désorienté; il cachait son trouble en causant avec le général; cela était d'autant plus facile que Blanche les oubliait l'un et l'autre, elle passait en revue toutes les toilettes; c'était pour elle un plaisir exquis, un de ces accès de délicat orgueil, qui sauvent la modestie de la stupidité. Cette fois, comme toutes les autres fois, les femmes lui avaient obligeamment souri, et les élégans, après un effort d'approbation, s'étaient occupés de toilettes plus vives et de tournures plus agaçantes. Accoutumée à ce bizarre triomphe, Blanche en avait encore ce soir-là pris son parti, soit par sentiment de dignité, soit par impuissance d'y faire attention; à vrai dire, elle ne songeait à rien, aussi était-elle pensive, ignorant ce que le général et Alfred se disaient tout haut, ne voyant pas ce qu'elle regardait dans la salle, et justifiant presque l'indifférence des jeunes gens.

Le chef d'orchestre venait d'arriver; les musiciens prenaient place, et les dilettanti retardataires couraient risque de manquer l'ouverture. Une seule loge restait vide, elle faisait face à celle de Blanche, dont les yeux y restaient machinalement fixés. Bien des coupons ayant été refusés, il était certain que cette loge était retenue; les personnes qui devaient l'occuper étaient comme

attendues par le public; on s'étonnait de leur lenteur à paraître. Ce petit incident piquait la curiosité, qui ne sait où se prendre en pareil moment; c'était à qui dirait son mot. Les uns décidaient que c'était une douairière, bien attifée, bien orientale, qui allait encombrer de ses atours les deux tiers de la loge; d'autres y plaçaient un habitué, un connaisseur, un arbitre des succès; ils savaient même sa figure, sa manière de battre la mesure, et ses interjections favorites.

Déjà quelques éclats de rire avaient provoqué les *chut* du parterre, et le chef d'orchestre allait frapper le premier temps, quand la loge s'ouvrit pour un jeune homme et pour une femme. Ils étaient assis, immobiles et attentifs, avant qu'on ne les eût vus entrer.

Blanche tressaillit, en sortant brusquement de sa distraction.

— Eugène! s'écria Alfred, le fils du général **** et madame Montbreuil.

— Du général **** ? dit M. de Vaux-Clair, d'une voix légèrement troublée.

Blanche regarda son père.

Alfred ajouta quelques mots qu'elle ne put entendre :

— C'est un de mes condisciples; il revient d'Espagne, où Dieu sait ce qu'il a été faire! Mais

pardon, monsieur, je n'aurais pas dû nommer le fils du général ****. Votre duel....

— Allons donc, jeune homme, dit M. de Vaux-Clair avec embarras; l'affaire est oubliée depuis long-temps , et le général **** me pardonne sans doute, comme je lui ai pardonné. J'ai presque envie de le revoir.

— Mais il est mort, on ne sait trop où, avant le départ d'Eugène pour l'Espagne. Sa blessure, dit-on, n'avait jamais bien guéri; elle s'est rouverte par suite de quelques excès; et Eugène a été cacher où il a pu la mémoire de son père.

La conversation cessa. M. de Vaux-Clair parut écouter l'ouverture; mais il songeait à Eugène, qui, de son côté, le regardait depuis quelques instans. Le général était mal à l'aise. Il ne savait pas si Eugène le connaissait ; et cette attention grave, éloignée de la curiosité comme du ressentiment, ne révélait absolument rien.

La dame qui accompagnait Eugène semblait vouloir et ne vouloir pas lui parler. Cependant, voyant bien qu'il ne songeait pas à Blanche, elle se tint tranquille, et ne chercha point à le troubler en lui nommant le général.

C'eût été dommage, en effet. Eugène, sachant par cœur *la Gazza*, pouvait allier au plaisir de l'oreille l'étude d'une noble tête de vieillard, telle qu'un artiste aimerait à en rencontrer une. D'ail-

leurs l'émotion du général, dont Eugène était loin de savoir la cause, avait, par cela même, du mystère et de l'attrait.

Blanche étant dans l'angle le plus obscur de la loge, Alfred seul était en vue à côté de M. de Vaux-Clair, et le contraste des deux figures servait à l'une autant qu'il nuisait à l'autre. Eugène avait peu fait attention à Alfred; il n'avait vu que la partie la plus importante de sa personne, sa toilette, sa pose, et, pour ainsi dire, la généralité de l'individu. Avec ces remarques, il n'eût pas été en état de le reconnaître au foyer ou sous le vestibule.

Une reconnaissance si rapide, si innocente, faite on ne sait comment, n'était pas de nature à satisfaire Alfred. Le sang lui monta au visage. Il regarda Eugène le plus insolemment qu'il put, mais sans parvenir à se faire rendre la pareille. Force lui fut d'attendre l'entr'acte, où Eugène et lui se rencontreraient peut-être au foyer.

Le rideau tomba, et Eugène ne quitta point sa loge.

Blanche n'avait rien dit d'Eugène; elle n'avait eu rien à dire, quand le général et Alfred en avaient parlé. Mais l'accent de son père l'avait frappé, et le ton de mépris avec lequel Alfred avait nommé Eugène ****, la jetait dans mille

conjectures, qu'elle trouvait toujours niaises et qu'elle recommençait toujours.

Le général et Alfred causaient plus vivement et plus bas que la première fois. Alfred paraissait faire de l'esprit, et M. de Vaux-Clair l'écoutait tristement.

Blanche devina qu'il s'agissait d'Eugène. Ce qui se disait près d'elle ne la regardait pas, puisqu'on le lui cachait. Pour mieux vaincre sa curiosité, elle s'occupa de son mieux au dehors. Eugène la laissait bien maîtresse de le contempler. Il l'avait aperçue, mais c'était tout. Après avoir examiné à loisir le général, il s'était souvenu de madame Montbreuil, et ils s'entretenaient paisiblement, mais non pas avec la même sorte de tranquillité.

Madame Montbreuil tâchait de ne pas voir que beaucoup de femmes s'occupaient d'Eugène, et que son apparition avec lui faisait l'effet d'un scandale.

Quant à Eugène, il se souciait peu qu'on jetât sur elle des regards, des épigrammes, et tout ce qu'on voudrait. Sa contenance n'avait pourtant rien d'audacieux. C'était celle d'un homme qui croit en lui-même, et qui laisse aux autres la liberté de leur avis.

Autant que Blanche le pouvait comprendre, ce jeune homme avait une tache à son nom, ou

bien il avait eu quelque étrange aventure. Enfin il y avait là un mystère, et Blanche n'eût pas été femme si elle eût renoncé à l'éclaircir.

M. de Vaux-Clair écoutait Alfred, et, quoique mécontent de ses plaisanteries sur Eugène, il le priait d'en parler encore.

— Comment il est nul à ce point? C'est étonnant! A son maintien, j'aurais cru qu'il était quelque chose.

Alfred examina encore Eugène, comme pour s'expliquer la diversité d'impressions que faisait ce jeune homme.

— J'en conviens, dit-il au général, il est maintenant assez bien. Je ne sais d'où cela peut venir; car je l'ai toujours connu gauche, effarouché, ayant enfin l'extérieur assorti à tout le reste.

— Et vous dites qu'au collége il était des *minus habentes?* et c'est vous, j'en suis sûr, qui faisiez ses devoirs?

Alfred rougit légèrement. Il était déjà fâché de ses médisances, et sa vanité n'allait pas jusqu'à prolonger son parallèle avec Eugène. La générosité faisait déjà place au dépit; il était près de partager l'intérêt que le général prenait à son condisciple.

— Eh bien! reprit M. de Vaux-Clair, vous ne convenez pas de vos avantages? C'est bien, jeune homme; c'est très-bien. Je vois que ce pauvre

garçon a des amis. Et il en a besoin, en vérité. La mémoire de son père est un poids assez lourd. Il faut bien aider Eugène à le porter : avec une grande tache à effacer et très-peu de mérite personnel, il est difficile de faire bonne contenance.

Alfred ne disait rien. Il cherchait à comprendre Eugène. Il avait beau être attentif, sûr de sa mémoire et de son goût, il ne pouvait avoir d'Eugène l'idée qu'il en avait eue jusque-là. C'était Eugène et ce n'était pas Eugène. Alfred se sentait effacé par lui sans savoir comment. Il y avait dans Eugène une sorte de dignité, lors même qu'il était sans façon avec madame Montbreuil. S'il lui parlait gravement, et comme de loin, cette fierté, qui eût été ridicule dans un autre, lui donnait une grâce toute particulière.

Enfin, Eugène était dans la plus belle et la plus difficile position. Il avait à tenir bon contre l'attention générale. Madame Montbreuil, connue par sa coquetterie et sa sévérité, s'affichait presque en paraissant au spectacle avec lui, avec lui, jeune homme insignifiant; avec lui, chargé d'une sorte d'opprobre paternel. Elle seule était fière. C'était elle qui défiait la justice et l'injustice du monde. Ce n'était plus une petite maîtresse, chatouilleuse aux regards, redoutant l'o-

riginalité, et s'arrangeant pour n'être ni comme tout le monde, ni comme personne.

Cette fois elle y allait de franc jeu. Il était clair qu'elle prenait Eugène sous sa protection, chose aussi étonnante pour les femmes que pour les jeunes gens.

Il n'y avait que Blanche qui trouvât cela tout naturel. Dans la manière dont Eugène jouait son rôle, il y avait une aisance que le monde ne donne pas. Personne ne semblait concevoir où il l'avait prise, ni comment elle s'alliait avec sa manière d'être ordinaire. Blanche voyait bien le jugement qu'on portait d'Eugène; sans l'avoir jamais connu, sans entendre tout ce qu'en disaient son père et Alfred, elle aurait juré qu'elle savait quelque chose. Un intérêt mystérieux semblait entourer ce jeune homme. L'attention générale dont il était l'objet exprimait à la fois l'éloignement et la curiosité. C'était un homme à part, une énigme, un hors-d'œuvre social, quelque chose enfin qui ne ressemblait pas à toutes choses.

Or, Blanche n'avait encore vu que des gens qui se valaient, des travers mis à l'unisson, des physionomies faites les unes pour les autres.

Et une singularité saillante, une apparition d'homme, ne pouvait être pour Blanche une bagatelle.

Avant de méditer sur le caractère d'Eugène, elle résuma tous ses souvenirs de jeunes gens, croyant bien que, comparaison faite entre lui et les autres, ce serait encore un oubli à joindre à mille oublis.

Dans cette revue si rapide, tout se confondit dans l'image d'Alfred, dont la nullité l'aidait toujours à s'expliquer celle de tous les autres jeunes gens.

Puis, il lui vint comme un remords. Ce jour-là même, il y avait peu d'instans, Alfred n'avait-il pas pris attitude?

Blanche se rappela la promenade, le dîner, et des accidens de physionomie, de voix, de contenance, qui indiquaient en lui un sentiment quelconque.

Au moment même où elle songeait à tout cela, Alfred lui rendit regard pour regard, inquiétude pour inquiétude.

Lui aussi, il était curieux. Blanche lui paraissait différente d'elle-même; et peu s'en fallait que pour savoir jusqu'à quel point cela pouvait être, il n'envoyât au diable le général et ses questions sur Eugène.

Mais il n'osait pas se mettre à la merci de Blanche : sa vanité le sauvait du ridicule, sans étouffer la violence de son émotion. Dans cet atroce combat, sa nature première et son caractère

factice, l'homme et le dandy, passaient tour à tour l'un derrière l'autre, ou bien se réunissaient bizarrement, de manière à le dérober à toute espèce de dénomination.

Blanche n'en trouva donc aucune. Aussi bien, peu lui importait qu'Alfred fût ou ne fût pas vrai, distinct, doué de quelque chose qui manquât à tout le monde. Tout ce qu'elle voulait, c'était s'assurer que, parmi les jeunes gens de sa connaissance, lui seul n'était pas irrévocablement, à tout jamais, propre à faire nombre. Il se pouvait très-bien, pensait-elle, que l'état singulier où elle le voyait finît par mettre son ame en saillie.

De cette figure de transition, elle passait à celle d'Eugène, qui n'avait aucun des avantages d'Alfred.

Alfred était bien pris. Ses traits étaient fins, et plutôt piquans que réguliers. Il avait le port libre, le regard rapide, et le mélange d'étude et d'abandon qu'offrait toute sa personne, indiquait que ce n'était point par la fatuité qu'il était arrivé à la séduction des manières, mais par la séduction des manières qu'il en était venu à la fatuité.

Son extérieur était si parfait, qu'après en être convenu, on se croyait quitte envers lui.

Eugène ne lui ressemblait en rien. C'était une grande figure qu'on aurait regardée vingt fois sans

la voir. Était-il beau? Était-il laid? Vous ne saviez trop. Arrivait-il de province? Était-ce un initié du café de Paris? Même incertitude!

Mais ces sortes de gens ont deux priviléges. Le premier, ou peut-être le second, c'est d'être négligés par la foule. Ils peuvent aller, venir, se taire, parler, on n'y prend pas garde. Du moins c'est à qui ne commencera pas; sauf, toutefois, à réclamer l'initiative, dès que le premier venu l'aura prise.

Le second, ou, si l'on veut, le premier avantage de ces hommes, c'est que l'oubli où on les laisse aide les gens d'esprit à s'en souvenir. Il se fait entre eux une alliance d'instinct, une réciprocité de pensée, un pacte tout prophétique, qui les rend vieux amis la veille de se connaître.

Eugène était remarquable parce qu'il ne l'était pas. Il n'avait rien qui vous aidât à le caractériser. Sa physionomie, habituellement calme comme sa pensée, aurait semblé commune, si elle avait semblé quelque chose, comparée à l'agitation, ou à la gravité, ou à la noblesse, ou à la vulgarité, qu'il y a toujours sur une figure d'homme. Mais ce qu'on voyait bientôt, quand on savait voir, c'était cet oubli de soi qui l'empêchait de sentir celui des autres.

Tel Eugène avait paru jusqu'alors. Après madame Montbreuil, Blanche était la première qui

le devinât un peu. Alfred même n'était plus sûr qu'Eugène fût un homme distingué. Il revenait à l'idée qu'il en avait toujours eue; et, en effet, le changement qu'il avait cru voir en lui pouvait n'être qu'une illusion, une première surprise, l'effet peut-être de la présence de madame Montbreuil.

Madame Montbreuil, émue et imposante à la vue de ce qu'elle avait osé, avait repris ensuite le sang-froid dont Eugène donnait l'exemple. Ce n'était pas même un calcul de sa part. Le cœur donne assez d'esprit aux femmes, quand elles nous avertissent de leur dévouement. Eugène n'aurait pas cru aux assurances de madame Montbreuil; il aurait ri de sa majesté de circonstance, si elle avait répondu par de grands airs continuels aux continuels sarcarmes dont elle était l'objet. Il savait ce qu'elle faisait pour lui; et, avec la circonspection qu'il lui connaissait, il pouvait croire que cette soirée même, où elle avait brûlé ses vaisseaux, était un magnifique sacrifice. Mais Eugène était généreux; il ne voulait pas qu'on le priât de l'être. Que madame Montbreuil s'exposât tout entière pour lui, ame, pensée, réputation, qualités et défauts, c'était assurément quelque chose; mais qu'elle comptât tout cela pour rien, c'était tout.

Blanche lisait de loin dans le cœur de cette

femme. Son courage, ses espérances, sa délicieuse modestie, la ravissaient. Elle ne concevait pas qu'Eugène songeât à autre chose qu'à cette femme. Elle lui en voulait d'écouter Rossini, pendant que toutes les harmonies de l'ame s'éveillaient à ses côtés. Elle tâchait de s'irriter contre lui, pour venger, dans son cœur, cette pauvre femme, si sublime, si souffrante, si résignée, qui semblait aimer de lui jusqu'à son indifférence.

Mais Eugène était-il donc un fat? Cela s'arrangeait-il avec le naturel de tout ce qu'on voyait de lui? Blanche n'y concevait rien. Sa curiosité allait croissant, quoiqu'elle reconnût que tout cela ne la regardait point. Ce qui l'étonnait le plus, c'était, d'un côté, la différence d'Eugène avec tout ce qu'elle avait connu, et, de l'autre, l'impossibilité de se le représenter, dès qu'elle détournait les yeux. C'était une figure insaisissable; en la regardant, elle se disait : Je n'ai rien vu de comparable! En y songeant, elle croyait n'avoir rien vu du tout.

Et Blanche y revenait sans cesse.

Cependant Eugène écoutait l'opéra. Mais dans cette ame profonde, il y avait des émotions de plus d'une sorte. Il ne perdait aucune intention musicale; il était de l'orchestre, il entrait dans les chœurs; il était Lablache, il était Malibran; et avec cette multiplicité d'artistes, il savait en-

core être dans un autre ordre de choses. Quoiqu'il n'adressât ni une parole, ni un regard à madame Montbreuil, il ne perdait rien de ce qu'elle croyait faire en pure perte. Tandis que la musique le transportait et montrait en lui tout un homme; un autre homme, et c'était lui encore, apparaissait plus grand encore. Avec peu de gestes, de mouvemens de physionomie, d'exclamations approbatives, il avait exprimé ce que Paganini, dit-on, sentait pour Beethoven. Sans signe extérieur, sans démonstrations appréciables, il témoignait maintenant de sa reconnaissance pour madame Montbreuil, et, avant de comprendre ce fait, Blanche, toujours attentive, s'en était complétement assurée. Elle voyait madame Montbreuil, non plus inquiète et agitée, mais certaine de son bonheur. Entre Eugène et cette femme, il y avait un commerce inexplicable; ils s'entendaient par quelque moyen inconnu, mais puissant, mais meilleur qu'aucun autre; car Eugène, qui au premier coup d'œil avait l'air de se croire seul, était parfaitement présent aux idées de madame Montbreuil. En regardant Eugène de mieux en mieux, Blanche comptait presque les sentimens de son ame; elle expliquait son indifférence apparente : ce devait être dignité, prudence, refus magnanime. Eugène, pensait-elle encore, doutait de son cœur, et madame Montbreuil était sûre du

sien : l'un s'attendait à aimer bientôt; l'autre aimait déjà plus qu'elle ne pouvait.

Si madame Montbreuil eût été moins occupée, elle aurait cherché et rencontré les regards de Blanche; mais, dès son arrivée, elle était tranquille sur son compte, puisqu'Eugène n'avait remarqué que le général, n'avait parlé que de ce noble vieillard, dont il regrettait de ne savoir pas le nom. Madame Montbreuil connaissait Eugène; il louait une femme chaque fois qu'il y avait lieu, quel que fût l'effet de sa franchise sur madame Montbreuil. Il tenait même à l'y accoutumer; et n'ayant rien dit de Blanche, il fallait qu'il n'eût trouvé rien à en dire.

Sans cette circonstance, madame Montbreuil n'eût pas oublié Blanche. Elle l'eût peut-être comprise, aussi bien que celle-ci comprenait Eugène: mais peu lui importait : c'était assez pour elle d'étudier Eugène, et de suivre les vicissitudes d'étonnement et de résolution, de dédain et de respect, par lesquels ce jeune homme acceptait l'amour d'une femme à la mode, d'une femme capable d'être femme.

L'entretien d'Alfred et du général sur Eugène, et les plaisanteries de l'un et les mines sévères de l'autre, disaient à Blanche que ce jeune homme compromettait madame Montbreuil, et qu'à son tour il était compromis par elle. Cette idée dou-

blait à ses yeux l'intérêt de leur situation : cette femme était à jamais ridicule, si Eugène ne s'acquittait pas envers elle. Eugène ne serait pas un galant homme s'il la traitait légèrement.

Pour Blanche, pour madame Montbreuil, toute la question était là : ces femmes auraient eu peur l'une de l'autre si elles eussent comparé leurs pensées; mais Blanche songeait trop à l'action pour aviser aux personnages; et madame Montbreuil, toute perdue dans l'ame d'Eugène, n'allait pas voir si quelqu'un dans la foule se mêlait de vivre de sa vie.

Plus Eugène était ému, plus sa figure devenait mystérieuse. Quand il avait paru avec madame Montbreuil, il avait été un instant vif, jeune, dégagé, et rien de plus; c'en avait été assez pour étonner Alfred : bientôt après, le sentiment de l'art, avec sa religieuse et vivante liberté, avait rehaussé sa contenance, mais en y mêlant cette gravité particulière, ce je ne sais quoi d'un autre monde, qui fait croire à la foule que vous ne sentez rien. Quand il commença à songer à madame Montbreuil, à se demander si cette femme devait compter sur lui, une sorte d'effroi courut dans toutes ses veines. Sa figure, naturellement pâle, le devint d'une autre manière; un frémissement intérieur accrut encore l'apparente immobilité de son maintien. Blanche, qui ne le perdait pas de

vue, ne s'en aperçut pas sur-le-champ, tant Eugène maîtrisait cette agitation. Madame Montbreuil cachait si mal la sienne, et en devenait tellement intéressante, que Blanche aurait voulu voir Eugène s'abandonner à son tour; mais sa réserve était plus éloquente, et on ne pouvait long-temps la lui reprocher.

Tout en faisant de l'esprit ou de la morale, Alfred et M. de Vaux-Clair, à qui la longue attention de Blanche n'avait point échappé, prenaient eux-mêmes intérêt à ce petit drame. M. de Vaux-Clair n'avait rien de mieux à faire : il n'était pas fou de Rossini. Éloigné de Paris depuis la restauration, il avait conservé, que bien que mal, le goût des ritournelles de Grétry et de Dalayrac. Il pouvait, en conscience, songer à tout autre chose qu'au maëstro, pendant qu'on exécutait ses chefs-d'œuvre; et il se trouvait assez heureux d'avoir, dans l'épisode d'Eugène et de madame Montbreuil, une diversion à son sincère ennui. Alfred de son côté n'était pas tellement dilettante, qu'il ne pût avouer de temps en temps son insouciance musicale. Autant par obligeance que par franchise, il s'amusa avec M. de Vaux-Clair des roulades et des *crescendo* qu'on avait le plus applaudis; et Eugène redevint le sujet de leur conversation.

M. de Vaux-Clair s'étonnait de penser tant à ce jeune homme; d'abord il avait cru que c'était

l'effet produit par le nom de son père. Le sentiment pénible qu'il avait éprouvé, cette vague terreur dont il n'avait pu se défendre, lui avaient paru venir d'une seule cause. Un homme dont on s'est vengé, et qui vous apparaît plus tard sous d'autres traits; une vieille injure rajeunie, la piété filiale insultant des cheveux blancs : telles avaient été les premières pensées de M. de Vaux-Clair, quand Alfred avait nommé le père d'Eugène.

Maintenant c'était un autre poids qu'il avait sur l'ame ; Eugène l'avait regardé avec respect, ce n'était donc plus du passé qu'il était question. M. de Vaux-Clair venait d'éprouver, pour la seconde fois, la douleur si terrible, si inconcevable, qu'il avait sentie quelques mois avant, à la veille de son départ pour Paris; il se rappelait ce rêve incohérent, il revoyait Blanche hors d'elle-même, riant à force de terreur, et lui adressant des prières incompréhensibles.

Dans son angoisse, il saisit la main de sa fille, et, dans ses traits et son regard, il trouva un calme si profond que son trouble s'en augmenta. La sécurité de Blanche, loin de dissiper ses idées sombres, les rendait plus sombres encore ; le général aurait voulu la voir inquiète, il se serait mis à la rassurer, et lui-même aurait rougi de ses alarmes, mais il avait à se taire. Que pense-

rait Blanche s'il lui expliquait ce qu'il ne s'expliquait pas à lui-même? honteux, irrité presque de l'attention qu'il avait provoquée, il s'efforçait d'imiter la tranquillité de sa fille; il avait beau se dire qu'Eugène n'avait rien de commun avec lui, que Blanche n'était pas capable d'extravagance, le souvenir de la scène du père renaissait brusquement, et Eugène était toujours là.

Alfred avait cessé de railler son ancien condisciple; un vague sentiment de jalousie, qu'il ne daignait pas s'avouer, le rendait profondément sérieux. Blanche n'avait de regards que pour Eugène, elle ne respirait pas quand elle doutait du rapport de tel mouvement de madame Montbreuil avec tel mouvement d'Eugène. Alfred voyait tout cela; il aimait assez Blanche pour la croire pure, timide, mal instruite de ses propres pensées; il savait bien qu'Eugène ne l'avait pas touchée, mais enfin il l'avait étonnée, et Alfred, qui n'avait jamais étonné les femmes, comprenait maintenant, à l'aide de son amour, que c'était là le moyen par excellence pour s'en faire aimer.

Diversement préoccupés, Blanche, Alfred, M. de Vaux-Clair, ne songèrent plus au spectacle. Quand le rideau tomba pour la dernière fois, le général et Alfred quittèrent brusquement la loge; à peine donnèrent-ils à Blanche le temps de prendre son châle et son chapeau; ce mou-

vement l'ayant mise en évidence, Eugène, qui n'était pas encore sorti, parut enfin la remarquer; quelques mots gracieux, destinés à madame Montbreuil, s'arrêtèrent sur ses lèvres, Blanche détourna les yeux, rougit et pâlit, et son embarras relevait tellement sa dignité naturelle qu'il n'y avait pas moyen pour Eugène de se souvenir de madame Montbreuil; il ne vit même pas qu'elle tremblait en posant son bras sur le sien. Quand Blanche eut disparu, Eugène resta immobile, les yeux fixés, regardant toujours ce qu'il ne voyait plus. Madame Montbreuil n'osait pas le rappeler à lui-même, ce fut l'affaire de l'ouvreuse; à l'étonnement de cette femme, il vit qu'il avait passé là quelques minutes. Madame Montbreuil pleurait; Eugène l'entraîna hors de la loge, lui parlant sans savoir ce qu'il disait, et se précipitant dans les couloirs et les escaliers, à la recherche de son inconnue.

La foule s'écoulait lentement; quelques personnes se pressaient, d'autres prenaient leur temps, et il en résultait un peu de désordre.

Blanche donnait le bras à son père, Alfred marchait derrière elle, cachant entièrement sa taille, en sorte qu'Eugène, dans sa marche rapide, la froissa rudement sans la reconnaître; le châle de Blanche se détacha, et elle poussa un léger cri. Eugène s'arrêta court, il la regarda stu-

pidement, tandisque madame Montbreuil essayait de le faire avancer. Alfred allait relever le châle; ce mouvement fut prévenu par Eugène, il y mit tant de naturel qu'on aurait pu n'y pas faire attention, si on se fût moins occupé de lui pendant la soirée.

Le général regarda Blanche avec inquiétude; la discrétion et la timidité d'Eugène n'annonçaient pas la simple honte d'une gaucherie. Blanche aurait su que répondre à ses excuses si elles eussent été insignifiantes comme elles le paraissaient. Son silence disait quelque chose, et M. de Vaux-Clair sentit de nouveau, et d'une manière plus poignante, l'étrange douleur qui l'avait déjà pris deux fois.

Cette scène fut si courte qu'Alfred n'eut pas le temps de décider s'il s'avancerait et se ferait connaître à Eugène, qu'il désirait éviter, ou s'il le laisserait maître de toute l'attention de Blanche.

Alfred délibérait encore qu'Eugène et madame Montbreuil s'étaient déjà éloignés.

Blanche s'aperçut alors du trouble de M. de Vaux-Clair.

L'un et l'autre baissèrent les yeux, et Alfred ne savait pas non plus quelle figure il devait faire.

Tous trois descendirent en silence, n'osant ni écouter leurs pensées, ni en dissimuler la présence; Alfred ne songeant qu'à Eugène, Blanche

ne songeant qu'à Eugène, le général ne songeant qu'à Eugène.

M. de Vaux-Clair était le plus souffrant des trois; lui du moins il savait ce qu'il avait dans l'ame; les pressentimens qui le bouleversaient, fussent-ils chimériques, n'en étaient pas moins affreux; tandis qu'Alfred et Blanche n'en étaient qu'au malaise, à l'émotion mixte, qui accompagnent la naissance de la haine ou de l'amour.

Poursuivi par sa pensée propre, le général sentit un de ces besoins que les plus belles ames ont connu, celui d'être injuste, de se venger d'avance, de punir dans Eugène ce qu'il ferait un jour.

— Savez-vous, Alfred, que ce jeune homme est assez ridicule? j'ai cru un instant qu'il prendrait le bras de ma fille. Cette dame Montbreuil me faisait peine, en vérité; votre Eugène est un imprudent, si vous n'aimez mieux que ce soit un imbécile.

Alfred répondit à tort et à travers; son aversion pour Eugène, gênée par la présence de Blanche, favorisée par le général, rendait ses paroles inintelligibles. Il lui tardait d'être loin d'eux puisqu'il ne pouvait penser ni comme l'un ni comme l'autre.

Blanche était heureuse et fière, sans trop en voir la cause; il lui semblait bien que c'était sa

conscience qui la récompensait; elle avait détruit, dans sa prévoyante logique, les préventions qu'on lui suggérait contre Eugène; qu'il en fût un jour reconnaissant ou non, ce n'était pas encore l'important; tout ce qu'il fallait à son cœur de jeune fille, c'était la certitude d'avoir été généreuse.

Elle se reposait déjà dans ces voluptés de l'ame, quand elle mit le pied hors du péristyle. Deux voitures s'approchaient en même temps, une femme était déjà dans l'une d'elles, un jeune homme allait y monter; il se tourna par hasard vers Blanche, elle reconnut Eugène, et oublia, comme lui, de prendre un air indifférent. Madame Montbreuil ne vit pas Blanche, Alfred et le général ne remarquèrent pas Eugène. Cette reconnaissance, prompte comme l'éclair, mystérieuse par sa rapidité même, fut un moment plein d'années, le départ et la séparation des deux voitures ne purent séparer Eugène et Blanche.

V.

Quoique Eugène fût déjà énergiquement amoureux de Blanche, il ne fallait qu'un mot pour l'en faire repentir, madame Montbreuil aurait pu le

prononcer, elle aurait pu dire : Eugène, le père de cette femme a tué le vôtre.

Blanche ne savait rien de cette histoire; tout ce qu'elle voyait de difficultés à l'amour d'Eugène se réduisait à ses engagemens avec madame Montbreuil.

Et après tout, ce jeune homme, qu'elle ne revoyait pas, était-il donc sa seule pensée? M. de Vaux-Clair ne l'aimait point; il était soucieux quand Alfred s'avisait d'en parler. Décidément Blanche voulait avoir égard à leurs préventions. Qui lui avait dit d'ailleurs qu'Eugène fût une merveille? Et pourquoi se souvenir d'un homme qui ne se souvenait pas d'elle?

Car Blanche, toujours épiée, toujours circonvenue par Alfred, avait su de lui dans quelles maisons on devait rencontrer Eugène et madame Montbreuil. Blanche ne les y voyait pas, ils avaient cessé d'y paraître depuis la scène des Italiens, et Alfred était encore là pour le lui apprendre.

Au milieu des désappointemens de sa curiosité, qu'elle croyait n'être que de la curiosité, Blanche, chaque jour moins troublée par l'idée d'Eugène, n'était plus inquiète qu'au sujet de M. de Vaux-Clair. Des craintes superstitieuses semblaient envahir l'ame du général; au lieu de cette rondeur qu'un soldat met à tout faire, à

surveiller son enfant, comme à commander sa division, M. de Vaux-Clair s'alarmait de tout, s'exerçait à des déraisonnemens féminins, et la moindre démarche de sa fille lui paraissait un commencement de calamité.

Blanche ne savait que penser des nouveaux chagrins de son père; obligée de prendre conseil d'elle-même, elle sentait s'affaiblir l'autorité paternelle; son ame, long-temps comprimée, essayait l'indépendance; l'éducation saine mais commune qu'elle avait reçue perdait peu à peu son pouvoir; Blanche n'était plus seulement une fille soumise, modeste dans ses goûts, heureuse d'échapper à ces crises de l'ame, qu'on lui avait faites ridicules ou scandaleuses; elle devenait, à son insu, rêveuse, inégale, folle de mille riens qu'autrefois elle n'eût pas remarqués; elle passait des heures entières à son piano, jouant ou ne jouant pas, abîmée dans des pensées dont elle ne pouvait se souvenir; toutes ses actions, toutes ses paroles avaient un caractère; son rôle aussi avait changé dans le monde. Auparavant elle avait du succès plutôt que des succès; on la louait généralement, et c'était une fois pour toutes, les jeunes gens n'y mettaient que de l'obligeance, et les femmes y mettaient du zèle; Blanche passait pour irréprochable, pour correcte, pour accomplie; que cela vînt de l'éducation ou de la nature,

c'était ce qu'on n'examinait pas. Cette perfection si nulle venait de disparaître. Blanche avait enfin ce qu'on lui avait souhaité, quelque chose qui n'eût pas de nom : il y avait de la poésie dans son regard; elle se troublait, on ne savait pourquoi, elle était aussi nerveuse qu'on pouvait l'exiger.

Alfred suivait les progrès de cette révolution; d'abord elle avait confirmé ses craintes, mais bientôt il avait changé d'idée; vingt fois il avait nommé Eugène, et Blanche n'avait pas tressailli, seulement elle éprouvait de la surprise, si elle éprouvait quelque chose. Elle ne témoignait ni empressement ni hésitation quand il s'agissait de paraître dans une maison où elle aurait pu voir Eugène. Alfred n'avait garde de négliger ces remarques.

Une autre singularité le rassurait encore : Blanche était moins dédaigneuse envers lui dans ses momens de fierté, elle était moins enfant dans ses retours de familiarité; tout ce que Blanche faisait elle le faisait d'une manière nouvelle. Alfred à présent pouvait mettre du prix à ce qu'elle lui disait d'obligeant. Soit redoublement de tact, soit inspiration de bienveillance, elle le devinait mieux qu'il ne faisait lui-même; ce qu'il voulait, sans le savoir, se trouvait en plein accord avec les procédés de Blanche; il arrivait près d'elle malheu-

reux, stupide, honteux de lui-même, il revenait soulagé, et hors d'état de se dire si c'était de l'amour satisfait ou guéri.

Blanche était devenue, comme le général, de plus en plus solitaire; elle était loin de savoir la pensée de son père, mais elle y conformait sa vie avec cette intelligence du cœur qui vaut mieux que la raison; elle se faisait à un bonheur calme, vrai, entièrement lointain, où l'amitié d'Alfred, la tendresse paternelle, les jouissances d'artiste semblaient être pour elle quelque chose d'illimité. Dans chacun de ses plaisirs, il y avait l'ombre de voluptés plus exquises; tout en elle était précis et vague, simple et inconcevable, parfaitement présent et tout perdu dans l'avenir : c'était une double existence, mêlée d'une part à celle du général et d'Alfred, de manière à les combler tous deux, et de l'autre répandue par-delà ce qu'ils pouvaient voir ou sentir.

M. de Vaux-Clair était encore une fois revenu de ses craintes; il se reprochait les sacrifices de sa fille; témoin du changement qui s'opérait en elle, il en jouissait, mais sans y voir l'indice d'un changement plus secret, dont elle-même ne se doutait point; il commençait à comprendre que le sens commun n'est pas le sublime de la femme; il s'était gardé de rendre Blanche artiste : ce qu'elle avait appris de musique, de dessin, de lit-

térature, à cent lieues de Paris, avait été un tribut payé à l'usage; et M. de Vaux-Clair, qui n'était pas plus infatué de l'ancienne ignorance des femmes que de leur mérite moderne, avait marqué à la fois son respect pour ses pères et ses égards pour ses contemporains en faisant donner à Blanche une éducation modérée; d'ailleurs, il avait eu soin d'en borner les périls, en ôtant aux choses le côté idéal, en accoutumant Blanche à une vie vulgaire. Long-temps avant l'âge de l'exaltation, il avait tourné son cœur vers des jouissances domestiques : pendant bien des années, elle n'avait trouvé de plaisir qu'aux détails de ménage, à tout ce qui pouvait charmer son père; toutes les jolies choses qu'on est convenu d'appeler *arts d'agrément* l'avaient ennuyée, comme elles ennuient les professeurs; elle était devenue aussi prosaïque que le général pouvait le souhaiter. Par momens même, comme on l'a vu, il avait craint d'avoir trop réussi; il n'avait pas compris que Blanche avait évité, par devoir, puis par coutume, puis par plaisir, tout ce qui eût pu la distraire de ses habitudes. Maintenant qu'une influence inconnue, mais certaine, dérobait Blanche à la raideur des préceptes, elle pouvait, sans alarmer son père, être vraie en toutes choses. Elle lui échappait, mais c'était lui appartenir plus noblement. M. de Vaux-Clair ne songeait plus à lui donner d'avis;

il voyait même de grand cœur cet affranchissement.

Ce qui l'enchantait encore, c'était la conversion d'Alfred : ce jeune homme n'était plus ni fat ni passionné; rien n'empêchait plus le général de penser à Blanche chaque fois qu'il pensait à Alfred; mais il avait juré d'obéir à sa fille, ne fût-ce que pour récompenser la longue obéissance de son enfant, et dès lors, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de ne pas trop parler d'Alfred.

L'intimité de Blanche et d'Alfred n'avait rien d'égoïste : en les révélant l'un à l'autre, elle les disposait à de mutuels sacrifices. Blanche ne comptait pas les heures passées près d'Alfred; mais elle s'occupait de le retenir loin du monde. Elle aurait voulu qu'il y fût mieux connu. Alfred n'était pas moins généreux; et d'ailleurs il entrait quelque fierté dans ses intentions : il était impatient de produire Blanche, de montrer qu'elle était digne de lui; et telle qu'il la voyait maintenant, il espérait bien n'étonner personne en proclamant la supériorité de Blanche.

M. de Vaux-Clair se doutait de tout : ce fut lui qui pressa Blanche et Alfred de reparaître dans le monde. Justement l'ambassadeur d'Espagne donnait un grand bal : M. de Vaux-Clair, qui avait autrefois trouvé en lui un frère d'armes, malgré la différence de leurs drapeaux, s'y trouvait invité;

il ne pouvait négliger l'occasion de faire briller sa fille, et de s'amuser des envieux d'Alfred.

L'ambassadeur avait défendu la liberté de son pays contre Napoléon; il s'était souvent rencontré avec M. de Vaux-Clair, et avait même été son prisonnier; en un mot, ils s'étaient fait tout le mal qu'ils avaient pu, et cela leur avait tenu lieu d'un échange de services. M. de Vaux-Clair était sûr d'avance du succès de Blanche. L'orgueil paternel reconnaissait qu'elle avait été méconnue à Paris. Malgré sa vieille philosophie, M. de Vaux-Clair avait souhaité qu'on se disputât sa fille; il n'avait pas voulu qu'elle fût extravagante en amour, mais il se serait accommodé du désespoir de quelques prétendans.

Quoique le général eût eu un accès de goutte le jour même du bal, rien ne pouvait l'empêcher d'assister au triomphe de sa fille.

Blanche parut donc au milieu de femmes charmantes, et elle eut le bonheur de leur déplaire à toutes. Personne ne s'expliquait son changement; elle échappait aux éloges et aux critiques; et les critiques et les éloges revenaient toujours à elle.

Les premières attentions de l'ambassadeur, et, par un effet naturel, celles des personnes qui s'occupaient de lui, avaient été pour Blanche.

Il y a dans une ame espagnole quelque chose

de si mâle et de si délicat, qu'hommes et femmes y trouvent bientôt leur compte.

L'ambassadeur fut plein de cordialité envers le général, simple à force de grâce avec Blanche; et il n'y eut pas jusqu'à Alfred qui ne fût pénétré de ces bons procédés.

La fête était ce que peut être l'Espagne hors de l'Espagne : des décorations mélancoliques, sévères, lointainement religieuses; çà et là de belles et graves figures, empreintes de mille sentimens qui ne s'allient qu'au-delà des Pyrénées, et se détachent sur la foule des personnes invitées, comme un rayon de leur soleil de Séville à travers le ciel équivoque de Paris, comme la poésie et la majesté de la foi espagnole parmi les doutes de notre prétendue société.

Ce contraste plut à tout le monde, parce que c'était un contraste. Il produisit sur Blanche une autre impression : son ame, éveillée d'avance par un sentiment inconnu, ne se fit faute d'aucune émotion : à l'ombre de la vieille amitié de son père et de l'ambassadeur, elle fut folâtre, sérieuse, absurde, comme si elle eût été par-delà les monts.

Alfred la suivait, l'abandonnait, la rejoignait encore dans le bal; il avait causé mystérieusement avec elle chaque fois que l'un des deux avait eu le cœur trop plein. Blanche semblait souvent heureu-

se de l'avoir là quand elle se sentait agitée ou solennellement calme : elle vivait alors de toutes ses forces; elle ne craignait plus de recevoir trop d'impressions, parce qu'elle pouvait les communiquer toutes à quelqu'un. Cette Espagne, cette France, qui posaient devant elle, se révélaient l'une l'autre par le rapprochement. Tantôt Blanche les comparait entre elles, et son instinct élevé par des préventions nationales lui disait ce que l'ambassadeur eût à peine découvert; tantôt Alfred prenait la parole pour exprimer les mêmes choses; puis à la séduction de la raison succédait un autre transport, et il se taisait pour entendre non les remarques de Blanche, mais le son de sa voix toute française; il regardait non sa figure et son maintien s'harmoniser avec le caractère de la fête, mais ce qui était toujours elle, ce quelque chose de délicat et de mesuré, cette élégante perfection qui, dans les seules Françaises peut accompagner la vérité des sentimens.

Et quand il l'avait contemplée, il semblait lui en demander pardon : il s'en allait à l'écart rêver d'elle et de lui-même, et se répéter pour la centième fois que Blanche était tout son avenir; il se rappelait quelqu'une de ses paroles, surtout les plus vulgaires, de celles qui n'ont de sens que pour les affidés; il essayait de retrouver dans l'inflexion de sa voix, dans le regard qui les avait ac-

compagnées, l'indice d'une passion naissante; il songeait à la familiarité de Blanche, et ce n'était plus, il en était sûr, la même jeune fille qui l'avait autrefois désespéré : Blanche était maintenant pour lui ce qu'elle n'avait été pour personne. Le changement était mystérieux, mais c'était un changement; que ce fût déjà de l'amour, ou seulement le premier pas hors de l'amitié, il était difficile de le décider; mais ce doute même avait son charme, et d'ailleurs, Alfred perdait, grâce à ce doute, toute sa fatuité.

Dans un de ces momens où il s'était éloigné de la foule pour recommencer l'interminable examen de sa situation, il entra dans une serre convertie en salon, et tout embaumée de plantes exotiques; le sol avait été recouvert de gazon, de pierres volcaniques, abaissé ou relevé de manière à cacher les caisses des arbustes, et à produire des accidens de terrain; et ces dispositions avaient été assez simples pour produire quelque illusion.

Alfred était assis près d'un massif d'orangers, et il avait passé là près d'une demi-heure, absorbé dans ses pensées, quand un jeune homme s'arrêta devant lui, le sourire sur les lèvres et la main tendue amicalement. Alfred avait l'air de le regarder sans le voir, et le jeune homme passait déjà de la familiarité à la politesse, quand

plusieurs voix, parties de diverses distances, demandèrent à Eugène **** où il était et s'il avait trouvé Alfred.

— Eugène ****? dit Alfred en se levant vivement.

— Eh! parbleu, qui serait-ce donc? répondit Eugène. Il y a une heure que je te cherche. J'ai rencontré ici une douzaine de nos amis de collége; ils m'ont mis sur tes traces. Comment! tu me regardes encore? Mon voyage m'a donc bien changé?

Alfred fut étonné d'être à l'aise près d'Eugène. Il songea à Blanche, aux Italiens, à ses anciennes angoisses, comme pour se mettre en garde. Il n'y parvint pas. Eugène avait un air loyal et tranquille qui démentait les soupçons d'Alfred.

Les deux amis rejoignirent leurs condisciples, et la conversation, devenue générale, roula, comme on pense, sur ce qui occupe le plus les jeunes gens. Il fut question des femmes.

Cette fois Alfred était embarrassé. Il craignait qu'on ne lui parlât de Blanche. Mais madame Montbreuil était l'objet de toutes les allusions. Sa beauté, son esprit, son caractère décidé, préoccupaient tous les amis d'Eugène. On ne la nommait pas devant lui, mais on voulait l'en faire parler; on tenait à savoir pourquoi elle venait de paraître avec lui au bal.

Eugène avait l'air de ne pas comprendre. Cependant, loin de faire le mystérieux, il se dirigeait, tout en causant, vers un groupe éloigné dont madame Montbreuil faisait partie.

Alfred seul continua de l'accompagner. Dès qu'Eugène se vit libre avec lui, il le prépara à une présentation :

— Tu connais madame Montbreuil, Alfred? ou du moins tu auras parlé d'elle, et on t'en aura parlé. Cette femme m'a compris, Alfred. C'est te dire ce qu'elle est pour moi. Tous mes condisciples lui font pitié ; il faut que tu relèves l'honneur du collége.

Eugène s'arrêta, regardant Alfred deux fois d'un coup, et lui serra fortement le bras, puis il répéta :

— Elle m'a compris, Alfred. Sais-tu bien ce que cela veut dire?

— Oui, Eugène, oui... maintenant... car, il faut l'avouer, pendant bien des années tout le monde t'a méconnu. Et pourquoi ne dirais-je pas que j'ai fait comme tout le monde? Tu n'as jamais eu nos petits succès, nos petits enthousiasmes, nos petites supériorités. Au collége, personne ne songeait à toi, et dans le monde, personne. Aujourd'hui, tu as je ne sais quoi de particulier que nous ne soupçonnions pas, et avec cela (ne te fâche pas de ma franchise) des

manières mieux que parfaites, et ce n'est pas peu de chose de réussir comme tu fais ici. Tout est étonnant chez toi, et rien n'est singulier. Mais pour en revenir à madame Montbreuil, sais-tu bien que son choix en dit plus que mes paroles?

Eugène fit un geste de modestie, et répondit quelques mots inintelligibles, où Alfred crut bien voir un peu de trouble; mais madame Montbreuil était si près de là, que sa présence pouvait expliquer la chose.

Madame Montbreuil était une jolie brune, légèrement étudiée, moins par sa faute que par celle de tout le monde, ayant assez d'esprit pour cacher tout le reste à ceux qui n'avaient que de l'esprit. Au maintien d'Alfred, elle jugea qu'Eugène avait parlé; et elle fut ravissante de simplicité, d'aisance et de discrétion. Alfred l'avait déjà vue dans le monde, mais entourée d'admirateurs. Il la retrouvait engagée à Eugène, à un jeune homme qui avait fait nombre jusque-là. Et cet inconnu, elle l'avait cherché, elle était fière de s'élever jusqu'à lui.

Alfred aimait; il savait que, sans en parler à Blanche, il le lui disait sans cesse, et il écoutait, comme un écho, la voix de madame Montbreuil. C'était bien là aussi l'amour voilé, transparent, à qui tout est bon pour l'exprimer, un regard

vers la terre, une caresse à un oiseau, une douce parole à un témoin indifférent.

Il ne s'apercevait pas qu'Eugène s'était éloigné sur un signe de l'ambassadeur, qui paraissait le connaître beaucoup.

Madame Montbreuil voyait, pénétrait Alfred. Elle était triste et contente, comme il l'était lui-même. D'abord, Alfred ne pensa qu'à elle. Il reconnut tout son amour; et, se rappelant le ton d'Eugène, sa physionomie, quand il avait parlé de madame Montbreuil, il se demanda si c'était là de la passion. Eugène, pensait-il, n'était que généreux, plein d'estime; et s'il préférait madame Montbreuil, ce devait être par reconnaissance.

Puis Alfred, en comparant son amour à celui de madame Montbreuil, songea que Blanche n'était guère plus troublée qu'Eugène.

Cette idée entra comme un poignard dans son cœur; il jeta sur madame Montbreuil un regard qui voulait dire : *Plaignez-moi comme je vous plains.*

Il y eut un moment de silence. Madame Montbreuil chercha des yeux Eugène; elle l'aperçut bientôt, et devint pâle comme la mort. Il causait avec Blanche, et Alfred, qui les vit en même temps, trembla de tous ses membres.

L'ambassadeur était près de Blanche. Il l'écoutait avec enthousiasme, et semblait souvent char-

ger Eugène de répondre pour lui. Eugène s'en acquittait, tantôt hardiment, tantôt avec timidité. Son œil s'animait, ses gestes étaient éloquens; et aux transports de l'ambassadeur, au profond recueillement de Blanche, on voyait qu'il s'agissait, pour l'un, de souvenirs tout vivans, et pour l'autre, d'émotions toutes nouvelles.

L'ambassadeur et Eugène retrouvaient l'Espagne autour d'eux. Ils la refaisaient avec le moindre incident. L'accent, le costume, la démarche d'une paysanne, leur rendaient toute une nation. A ces récits, Blanche, qui n'était ni romanesque comme les provinciales, ni positive comme les parisiennes, Blanche, ardente et contenue, entrait dans une autre existence. Eugène était pour elle toute l'Espagne. Il lui semblait qu'elle avait dû naître sous ce ciel, voir ces hommes si magnanimes, appartenir à ce peuple dont rien n'altère la physionomie.

Ces entretiens avaient mis à nu l'ame d'Eugène et de Blanche. Eugène n'avait jamais été si Espagnol. Cette jeune fille qui l'inspirait n'avait pas eu besoin, comme madame Montbreuil, de faire ses preuves, de s'aventurer le moins du monde pour l'élever à ses propres yeux. Il était heureux d'avoir été vrai, d'avoir été jugé tel. Il n'avait voulu, en tout ceci, ni chercher ni reje-

ter le cœur de Blanche. C'était un de ces momens si rares dans la vie, où l'on est soi, dans toute la plénitude imaginable, sans examiner ni pourquoi ni comment. En écoutant Eugène, Blanche lui avait fait plus de bien que madame Montbreuil par tout son dévouement ; elle l'avait aidé à oublier tout ; elle s'était identifiée avec lui.

L'ambassadeur s'en aperçut ; et le sourire avec lequel il remit Blanche aux mains d'Eugène, à l'ouverture d'une contredanse, révélait une pensée qu'ils auraient dû avoir les premiers.

Rendus à eux-mêmes, l'embarras fut aussi grand que subit. Dans leur entretien, ils avaient oublié tout le monde ; ils songèrent à tout le monde, dès qu'ils n'eurent plus rien à se dire. Mais avant tout, Eugène croyait voir partout madame Montbreuil ; Blanche pensait à Alfred ; madame Montbreuil et Alfred étaient restés à leur place ; ils se trouvaient masqués par quelques danseurs ; et Blanche et Eugène ne purent d'abord les apercevoir : ce fut le déplacement de la danse qui les mit en présence. Blanche sentit la main d'Eugène trembler dans la sienne. Ils avaient l'air plus souffrans qu'Alfred et madame Montbreuil. Eugène comprenait, à ses remords, qu'il aimait Blanche. Il sentait sur toute sa personne le regard de madame Montbreuil, de cette femme qu'il avait cru aimer. Jusqu'à ce jour, il avait pu

se méprendre et régler un peu son avenir. Après une lutte de générosité, il avait tout accepté, tout offert, et l'intervalle où ils avaient cessé de paraître dans le monde donnait à leur retour simultané une apparence de fiançailles. Maintenant qu'il avait vu Blanche, entendu son silence, reçu les regards qu'elle lui refusait; maintenant que cette ame naïve et puissante avait donné à la sienne tout son essor, il savait où placer sa vie, il voyait que l'amour n'est pas un acte de bonté; il ne concevait pas ses promesses à madame Montbreuil.

Cependant la raison lui revint par le cœur. Une idée douloureuse lui traversa l'ame : madame Montbreuil était perdue aux yeux du monde, s'il l'y renvoyait seule, et chargée de l'odieux ou du ridicule d'un sacrifice méprisé ; et puisqu'elle avait la première reconnu ce qu'il y avait d'élevé dans Eugène, cette intelligence n'était-elle pas la preuve de leur commune destinée?

Ce raisonnement soulagea Eugène, et il jeta un regard très-supportable à madame Montbreuil. Ce fut autant de perdu. Alfred seul put en tenir compte; pendant que madame Montbreuil se détournait pour cacher sa souffrance, il restait attentif, scrutateur, ironique à force de tortures, et il parut prendre pour une bravade le coup d'œil d'Eugène.

— Il l'aime donc, pensa Eugène, en voyant Blanche baisser les yeux et rougir autant qu'Alfred avait pâli. — Elle le craint donc, se dit-il encore?... Eh bien!... Eh bien!... oui, je la défendrai. Oui, je pourrai l'aimer. Oui, elle est plus pour moi que madame Montbreuil.

Et il continua de danser avec Blanche, n'examinant plus rien, et sachant déjà que, compris ou non compris, il aimait.

Et Blanche prit aussi son parti, qu'Alfred jusqu'à ce jour eût espéré en elle, vécu en elle, peu lui importait; ce qu'elle pouvait dire, c'était qu'Eugène avait fait pour elle dix fois plus que Alfred : et moins cela s'expliquait, plus elle en était sûre. Depuis une heure elle avait vécu, elle le sentait, et pendant de longues années, elle avait été comme n'étant pas. Or, des siècles inutiles valent-ils un moment employé?

Donc Blanche, donc Eugène s'abandonnaient l'un à l'autre, libres de toute pitié, avides de ces premières jouissances que le monde n'a pas le temps de défendre, parce qu'elles sont prises avant de paraître désirées. Tout cela se passait si naturellement, si intimement qu'Alfred et madame Montbreuil pouvaient seuls le remarquer; à part ce premier remords, qui précède l'amour, Eugène et Blanche avaient eu l'ame à l'aise dès les

premiers instans, ils avaient l'air de s'être toujours connus.

L'ambassadeur, qui était cause de tout, n'avait pu s'empêcher d'admirer son ouvrage; ignorant l'affaire de M. de Vaux-Clair et du général ****, il voulait que le père de Blanche fût témoin de ce qui se passait. Il le trouva bientôt, au milieu de quelques Espagnols, qui avaient vu, comme lui, les guerres de la Péninsule, et disputant, avec la ténacité que la goutte peut permettre, sur la gloire militaire des deux nations, attribuant à sa logique l'avantage qu'il tenait de la politesse de l'auditoire.

— Eh! ma foi, dit M. de Vaux-Clair en s'éloignant avec l'ambassadeur, l'Espagne gagne beaucoup à se laisser voir en France; ces messieurs sont sans préjugés. Croiriez-vous qu'il m'ont laissé louer Bonaparte, et même un peu Joseph? croiriez-vous qu'ils n'ont pas vanté leur nation, leurs moines si héroïques, leurs femmes si voluptueuses, leurs....., ils n'ont rien dit, pas même sur leur propre compte.

— Je vous le disais, général, il faut les connaître, chacun de ceux qui vous ont parlé s'est distingué à sa manière, tout le monde le sait, eux exceptés.

— Mais vous me rendez confus, mon ami; je leur ferai réparation assurément, pourvu qu'on

m'aide, bien entendu. Allons, conduisez-moi vers cet homme qui les connaît si bien, je veux savoir de lui ce que c'est que cette Espagne dont nos beaux esprits s'occupent tant; nous n'y cherchions pas la poésie, nous autres, vous le savez; je suis curieux de savoir où l'Espagne en est là-dessus, quelle impression elle laisse dans l'ame, et quelle espèce d'hommes s'enthousiasme pour elle. Entre nous, vieux soldats, il ne s'agit pas, j'espère, de dorer sa pensée, et si cela m'arrivait, en parlant de votre pays, n'est-ce pas que mes anciennes plaintes vous feraient rire de mes éloges présens? avec cette maudite goutte, j'aurais bonne grâce à louer quelqu'un ou quelque chose! En disant ces mots, le général s'arrêtait pour considérer Blanche qui, après les dernières mesures de l'orchestre, se retirait avec un jeune homme, dont on ne voyait pas encore la figure.

Il allait plaisanter encore quand Eugène se tourna en s'asseyant.

— Et qu'avez-vous donc? dit l'ambassadeur en regardant le général qui changeait de visage.

— Rien, rien, mon ami, cette goutte, ce....., je ne sais enfin ce que c'est, mais.....

L'ambassadeur l'entraîna près de Blanche et d'Eugène sans l'écouter, mais, avant d'y arriver, le général avait repris un maintien ferme, il se croyait déjà maître de son trouble. Quand l'am-

bassadeur eut nommé M. de Vaux-Clair à Eugène, et Eugène **** à M. de Vaux-Clair, il y eut un moment solennel. Blanche les regarda tour à tour, expliquant, comme elle pouvait, les pensées de l'un par celles de l'autre, mais, en définitive, ne comprenant rien du tout, si ce n'était qu'il y avait entre eux attraction et répulsion simultanées. Dans Eugène, tantôt la piété filiale comprimait tout autre sentiment, et tournait en ironie l'amour naissant et ce respect spontané, religieux qu'on voue d'avance à tout ce qui tient à la personne aimée; tantôt l'homme remplaçait le fils, et alors sa physionomie, légèrement fantastique, s'imprégnait de nouveau, et plus noblement qu'auparavant, de l'éclat et de la liberté de son ame; un souvenir douloureux, chassé, mais revenant sans cesse, relevait la dignité d'affections plus récentes; outre son air généreux et confiant, il avait encore ce surcroît d'expression qui naît d'un combat intérieur, et montre une ame qui se multiplie; il se sentait supérieur à lui-même; et il l'était en effet. Or, quand un homme s'est vigoureusement vaincu, et qu'il a conscience de sa force, il n'y a plus moyen de lui résister; adieu aux préventions, à la réserve, à la peur même, s'il y a peur, il faut se montrer grand à son tour.

M. de Vaux-Clair fut donc subjugué.

Il eut bien encore quelques retours sur lui-

même, il se rappela ses pressentimens, ou ce qu'il avait pris pour des pressentimens, mais il crut bientôt qu'il n'y songeait plus.

Eugène s'était emparé de lui.

Et puis ce jeune homme était sensé, ferme, plein de retenue, et comment voir en lui un être formidable? Le général retrouvait successivement, pour les perdre l'une après l'autre, les tristes pensées qui l'avaient agité à leur première rencontre.

D'abord il s'était figuré Eugène comme un homme inflammable, emporté par un premier mouvement, et fait pour aimer Blanche avec la violence et la brièveté du caprice.

—Mais non, en vérité, se dit-il en l'entendant parler, en regardant son air calme et jamais froid, animé sans exaltation, ce n'est rien moins qu'un romantique, ce jeune homme n'a pas de luxe dans les sentimens.

En revenant de cette erreur, le général s'en reprochait une autre.

Il avait cru qu'Eugène était singulier, énigmatique, que c'était par calcul qu'il excitait la surprise d'Alfred et de tout le monde; il avait vu dans ce système la mise en action de ce qu'il redoutait le plus, de cette manie qui avait rapproché du vulgaire, à force de les en séparer, madame de Staël et Byron, et dont il avait voulu sauver sa fille; en un mot, Eugène lui avait paru

un homme extra-légal, un caractère isolé, faisant des lois pour son compte, et se souciant fort peu du *qu'en dira-t-on?*

— Mais où donc ai-je été chercher cela, pensait-il en suivant les discours d'Eugène; il est clair qu'il a le sens commun, c'est même un esprit élevé; on voit qu'il a toujours pensé ce qu'il pense, toujours été ce qu'il est; c'est même pour cela qu'il a été méconnu, c'est ce qui l'a préservé des petits succès de collége ou de salon, c'est bien sa raison, c'est elle assurément qui lui a fait dédaigner ces jolies choses.

Eugène poursuivait, et le général désavouait une dernière injustice, aussi secrète que les autres.

On se rappelle que le général ****, père d'Eugène, homme d'antichambre, était devenu ridicule par son duel avec M. de Vaux-Clair; si Eugène avait hérité des opinions progressives de son père, il restait ennemi de M. de Vaux-Clair, et, pour rechercher Blanche, il avait à faire une sorte d'apostasie. Or, un tel changement devait amener, selon M. de Vaux-Clair, tous les crimes d'un amour coupable, audace, frénésie, opiniâtreté de poursuites, et Blanche était perdue, perdue sans doute, puisque cette idée fatale s'était emparée de son père.

Ou bien encore, Eugène serait supérieur au

préjugé filial, il verrait dans Blanche, non la fille d'un homme qu'il devait haïr, mais une de ces femmes qu'on n'associe à rien, pas même à leur famille, une ame vraiment seule au milieu de la foule, qu'une ame également seule appelait toujours sans la connaître, et qu'elle ne quitte plus si jamais elle l'a rencontrée.

Ainsi, soit manque d'honneur, soit excès d'élévation, Eugène, en s'abandonnant à son amour, réalisait, si M. de Vaux-Clair ne se trompait, l'avenir sinistre de Blanche; il était destiné à l'avilir comme lui-même, ou, ce qui ne valait guère mieux, à se perdre avec elle dans une sublimité de vertu, dans des labyrinthes de moraliste, où personne ne pourrait se reconnaître.

— Mais, j'avais perdu la tête, pensait M. de Vaux-Clair, il est ce que je serais à sa place: calme, impartial, et on ne voit pas qu'il ait besoin d'efforts; s'il aime Blanche, ce n'est pas à la sourdine, car, excepté l'instant où l'ambassadeur m'a nommé, je ne vois pas qu'il ait changé de maintien devant elle; on dirait qu'il dédaigne de faire le discret. S'il aime ma fille, ce n'est pas à tous risques et périls, car il est modeste, attentif à nos paroles comme à celles de l'ambassadeur, il nous met tous à notre aise. En vérité, après ce que je vois de ce jeune homme, après ce qu'on m'en disait tout à l'heure, je crois que c'est jus-

tement lui qui sauverait ma fille de ce que j'ai craint pour elle.

Pendant qu'Eugène gagnait le cœur de M. de Vaux-Clair, madame Montbreuil et Alfred étaient dans une étrange position. Alfred se croyait joué par Eugène. Condamné à rester près de madame Montbreuil , il s'en était d'abord assez bien trouvé ; il souffrait et madame Montbreuil souffrait ; il médisait imperceptiblement, mais profondément d'Eugène ; et madame Montbreuil en usait de même avec Blanche ; mais cette réciprocité, mais ce commerce de sourdes colères, n'étaient qu'un mal de plus. Avec de tels soulagemens, on ne s'entr'aide pas beaucoup ; et Alfred en voulait déjà à madame Montbreuil ; il ne lui pardonnait pas sa sympathie ; il lui en coûtait de demeurer près d'elle ; et madame Montbreuil, honteuse de son dépit, inconsolable surtout de l'avoir manifesté, parlait à Alfred avec une froideur égale à son premier abandon.

C'était une manière d'expiation ; et elle venait à temps, car Eugène et Blanche venaient de se séparer si volontairement, si naturellement, qu'il y avait de quoi dissiper tout soupçon d'intimité.

Tandis que Blanche et le général allaient prendre place pour le souper, cherchant des yeux Alfred, dont l'absence commençait à paraître singulière, Eugène causait, riait avec l'ambassadeur,

qui lui parlait avec mystère et gaieté. Tout à coup il devint grave et distrait, s'arrêta un moment comme absorbé, et parut descendre de plus en plus en lui-même, à mesure que l'ambassadeur parlait plus légèrement. Madame Montbreuil tâchait de voir dans ses traits quelque chose qui ressemblât à des remords.

Mais Eugène n'en éprouvait aucun : seulement il repassait dans son cœur, il refaisait de son mieux le passé tout-à-fait écoulé et le passé encore un peu présent; il voyait nettement ce qu'il était avec Blanche, et la suite de ce changement dans ses rapports avec madame Montbreuil; il se représentait une femme avancée, dessinée, sans avenir, et il s'avouait que cette passion, si aventureuse qu'elle fût, n'avait plus pour lui l'attrait de la surprise. Depuis qu'il avait vu Blanche, entendu Blanche, jeté sa pleine vie autour de cette autre vie; depuis qu'il s'était reposé en elle comme une ame s'abattant dans une ame, il concevait l'impuissance de sa volonté; l'amour ne se montrait plus à lui comme un crime dont on pût rougir, ou comme une vertu dont on osât se louer. C'était tout simplement un mystère, une chose sans nom, une immense réalité, un rêve immense.

Et il se moquait de lui-même.

L'ambassadeur, qui le connaissait à fond, avait pris plaisir à préparer cette épreuve. Il était Espa-

gnol; et quand il avait vu Eugène pour la première fois, il avait compris qu'une ame de cette trempe avait besoin d'une passion. Tandis qu'il suivait la pensée d'Eugène et le progrès de ses impressions nouvelles, il regardait à la dérobée madame Montbreuil, et, tout en lui rendant justice, il ne se reprochait rien de ce qu'elle allait souffrir. Tôt ou tard, pensait-il, il l'aurait bien fallu. Madame Montbreuil avait été coquette, capricieuse, adorablement ridicule : une femme de ce caractère, eût-elle sacrifié d'autres défauts encore, ne pouvait donner un but à la vie d'Eugène; cette conversion était trop grande pour durer beaucoup. Peut-être, se disait-il encore, l'indifférence d'Eugène avait-elle tout fait; un long refus avait eu plus de pouvoir qu'une éternelle demande; et madame Montbreuil eût laissé Eugène dans la foule, si Eugène l'avait admirée comme faisait la foule.

Blanche était la première femme que l'ambassadeur n'eût pas trouvée trop française : c'était donc un peu par orgueil de connaisseur, et un peu par amitié, qu'il la vantait à Eugène. La présence de madame Montbreuil au bal, qui attestait de la part d'Eugène un choix très-sérieux; ces préliminaires de contrat, cette démarche significative, après les bruits répandus sur Eugène et sur madame Montbreuil levaient tous les scrupules de

l'ambassadeur. Ce qu'il avait dit à Blanche de ce jeune homme, cet entretien où il les avait mis en présence, avait confirmé son jugement. Blanche avait une ame neuve sans niaiserie, enthousiaste sans extravagance; et l'homme qui la posséderait devait être vrai, énergique, instinctif, ami de tout ce qui est grand, ami de tout ce qui est simple ; et puis Blanche n'était-elle pas, comme Eugène, accoutumée à vivre avec elle-même? N'était-ce rien que cet oubli où on les avait laissés? Eugène y avait gagné d'échapper à l'ennui de la bonté publique, de n'avoir à se corriger d'aucune qualité. Blanche s'était développée plus solitairement encore; la vie de l'ame avait été lente chez elle, ménagée, secrète, et prête à éclater quand il en serait temps.

Dès qu'ils s'étaient vus, tout était décidé.

L'ambassadeur serra la main d'Eugène, qui ne lui répondait plus depuis un instant, et le laissa rejoindre madame Montbreuil.

Alfred le reçut gravement, lui parla à tort et à travers pour cacher son agitation, et n'alla retrouver mademoiselle de Vaux-Clair que lorsqu'Eugène lui eut dit qu'elle le cherchait.

Eugène avait trop d'honneur pour se jouer d'une femme. Il fut triste devant madame Montbreuil, et la nuit s'acheva sans qu'ils eussent échangé deux mots.

L'ambassadeur s'en aperçut, et il regrettait de ne pouvoir se repentir; il se faisait même à l'accablement d'Alfred, quoique ce jeune homme lui parût plus à plaindre. Madame Montbreuil avait du moins le sentiment de dignité, l'orgueilleuse consolation qui suit un sacrifice mal payé; cette douleur l'embellissait, et lui donnait sur Eugène une sorte d'avantage; elle le punissait par l'affreuse tranquillité de ses regards; c'était du désespoir, de la résignation, de la honte, de la fierté; c'était tout ce qu'il y a dans une ame de femme offensée par un ingrat. Mais Alfred n'avait rien fait pour Blanche, il avait paru l'aimer raisonnablement, et Blanche s'y était habituée, elle était arrivée, par cette transition, à l'amour d'Eugène. L'ambassadeur, à qui M. de Vaux-Clair avait parlé d'Alfred, l'avait comparé à Eugène, et il était ravi de voir Blanche les juger aussi bien que lui.

Blanche fut silencieuse près d'Eugène, comme Eugène près de madame Montbreuil; l'un et l'autre étaient fatigués, haletans, impatiens d'échapper au bruit et à la foule.

Ils se retrouvèrent encore une fois, à la fin du bal; à travers une foule immense, ils arrivèrent de deux points opposés à une porte, comme s'ils eussent calculé leurs pas pour y être justement à la même minute. En ce moment madame Montbreuil causait avec Eugène, elle avait eu pitié de

lui, elle n'avait pas eu le courage de se taire jusqu'à la fin, d'accuser trop Eugène par trop de silence. Touché de cette délicatesse de femme, Eugène allait répondre quelque chose, quand il se trouva en face de Blanche; il oublia que madame Montbreuil lui avait parlé, il ne vit même pas que dans son dépit elle s'élançait seule dans sa voiture, ce fut le bruit de son départ qui rappela à Eugène cette séparation.

Resté près de Blanche, il eût été ridicule, s'il eût été embarrassé, il ne daigna pas craindre qu'on se moquât de lui, quoique le général, Alfred et Blanche eussent vu ce qui venait de se passer; il causa comme s'il eût été depuis une heure avec eux, il accepta une place dans la voiture du général, sans qu'Alfred même pût s'étonner de ce coup de théâtre, sans qu'il y vît autre chose que la suite naturelle de ses propres mécomptes.

VI.

Pendant quelques jours, Alfred ne pensa à rien, ne sentit rien, ne regarda rien. Il était anéanti. Eugène n'avait donc point de rival; il voyait Blanche, passait avec elle des jours entiers, et

son amour semblait dater de loin. Cela s'était fait si rapidement, si extraordinairement, que M. de Vaux-Clair et Eugène ne pouvaient avoir de remords. S'arrêter maintenant, c'eût été impossible. Et d'aillenrs, pour tout dire, Eugène ne songeait plus à son père; il aimait Blanche, et dès lors avant elle il n'y avait rien eu pour lui, il n'y aurait rien après elle. Quant à M. de Vaux-Clair, ses craintes sans nom le faisaient rire; et si elles lui revenaient encore, c'était, pensait-il, parce qu'il le voulait bien.

Alfred avait d'abord été spectateur bénévole de ce changement. On n'eût pas cru que la chose le touchât le moins du monde; Eugène ne songeait pas à se contraindre devant lui; Blanche elle-même ne le plaignait pas. A moins de devenir terrible, son rôle allait être on ne peut plus comique; peu s'en fallait qu'il ne fut le confident d'Eugène.

Quand cette idée vint tomber dans son ame, il secoua tout son sommeil; et un avenir qui n'était pas un avenir s'ouvrit tout à coup devant ses yeux. Chacun de ses pas allait être sans but; il n'aurait plus où répandre sa vie. Lui, jeune homme du dix-neuvième siècle, que ferait-il pour renaître? Il avait perdu, avec Blanche, la seule illusion qui lui fût possible. Pourquoi l'avait-il connue? Pourquoi avait-il pris l'amour au sérieux? Autrefois il avait pu être léger, scep-

tique, positif; il avait été homme un moment, parce qu'il ignorait que son cœur contînt une éternité; il s'était jeté à corps perdu dans le faux, épuisant la raison sans en être plus sensé, usant le principe religieux faute de s'en servir.

Plus tard, cette vie de placage s'en était allée derrière quelque chose de mieux; elle avait fait place à un amour profond, et dès lors Alfred avait été un homme. Mais le rêve une fois dissipé, les deux existences qu'il avait traversées, sa première jeunesse, si mesquine, sa seconde jeunesse, si réelle, excitaient diversement ses regrets. Que ne pouvait-il être sans cœur, ou à peu près, comme il l'avait été long-temps, puisque son cœur n'avait plus où se prendre?

Alfred cessa brusquement d'aller chez M. de Vaux-Clair. Vingt projets lui passaient par la tête. D'abord, il voulait se battre avec Eugène, et il se reprochait courageusement cette idée. La loyauté d'Eugène était chose visible. Alfred en convenait avec lui-même. Alfred s'était promis tout ce qu'il lui avait plu de se promettre; mais Eugène et Blanche n'avaient rien à y voir.

Convaincu qu'il était victime et bourreau, Alfred n'en était que plus furieux. Il lui semblait qu'on le montrait au doigt. Partir, aller bien loin, plus loin encore, c'était tout ce qu'il avait à faire. La peur du ridicule l'emportait sur le désespoir.

Alfred avait déjà commandé une chaise et des chevaux pour la route d'Allemagne ; pendant qu'un domestique remplissait ce message, un autre courait par ses ordres retenir la malle-poste de Calais ; et avant leur retour, Alfred courait prendre lui-même ses passeports pour l'Italie.

Le lendemain, le jour même, il avait un autre dessein, et il voulait n'avoir encore eu que celui-là. Au lieu de vengeance, au lieu d'exil, il méditait, lui, dédaigné, mis hors de cause, un acte éclatant, n'importe lequel, qui pût à la fois forcer l'estime d'Eugène et de Blanche, et les faire rougir de leur *égoïsme à deux*.

Madame Montbreuil lui servait d'exemple. Un même malheur les rapprochait. Ils pleuraient ensemble. Alfred pouvait lui dire tout ce qu'était Blanche, et il n'y manquait pas. Madame Montbreuil parlait d'Eugène, racontait sa vie, la racontait toujours pour la première fois. Elle ne l'accusait point.

— A la bonne heure, lui disait Alfred, pardonnez, puisque vous en avez la force ; mais pourtant, madame, vous ne direz pas qu'Eugène en ait usé noblement ? Une rupture si brusque lui fait peu d'honneur. Elle a même quelque chose d'assez niais : après ce qu'il m'avait dit, après ce que tout Paris savait, il aurait dû en finir d'une manière digne de vous et de lui.

— Il l'a fait, monsieur. Eugène connaissait mon cœur; il n'espérait pas, il ne voulait pas me tromper. Je savais qu'il aimait mademoiselle de Vaux-Clair, qu'il l'aimerait en dépit de lui-même; je le savais : tout était dit.

— Eh bien! madame, je serai généreux à mon tour. Je reverrai Eugène; je le connaîtrai mieux; car, il faut le dire, pendant bien des années, je n'ai guère songé à lui. Figurez-vous que je me croyais quelque chose; et si l'on m'eût dit qu'un jour, au vu et au su de la bonne compagnie, il m'éclipserait totalement, j'en aurais ri du meilleur de mon cœur. Je ne sais pas encore si j'y crois; mais je sais que la chose est arrivée. Il y a là une mystification; c'est bien le mot. Je ne veux pas qu'on m'en croie accablé. C'est moi qui rechercherai Eugène. Je n'irai pas me trahir par mon départ, ou par le changement de mes manières. Maintenant que j'y pense, mademoiselle de Vaux-Clair avait de l'amitié pour moi, et, telle que je la connais, elle n'aurait pas osé en avoir, si elle avait deviné mon amour. Elle me reverra ce qu'elle m'a vu. Il faut que j'essaie. Ce sera un effort; ce sera donc de l'énergie, de la vie, quelque chose, enfin; et, dans mon désespoir, dans le vôtre, madame, n'est-ce rien que de savoir ce qu'on peut faire?

— J'y pensais; oh! je vous jure que j'y pensais,

répondit madame Montbreuil. Une femme sait juger une femme; mademoiselle de Vaux-Clair m'inspire de l'estime; vous l'avez aimée, monsieur; Eugène l'aime aujourd'hui : elle doit être quelque chose pour moi. D'ailleurs, mademoiselle de Vaux-Clair suivra son père à la campagne, et Eugène est homme à vivre loin de Paris. A cent lieues d'ici, je vous demande si on s'occupera de nous. J'ai justement près de là une vieille parente qui, comme M. de Vaux-Clair, croit toujours que je lui ai promis de l'aller voir; vous voyez que tout est à souhait.

Madame Montbreuil avait beau faire ses plans et parler de sa résignation, Alfred n'osait pas lui dire qu'Eugène partait dans quelques jours avec Blanche. Le général avait hâte de revoir sa terre. Il avait des malaises qu'il attribuait à la température parisienne, quoique les médecins y soupçonnassent une cause morale. D'abord, il avait songé à marier Blanche à Paris; il en avait parlé à l'ambassadeur d'Espagne et à tous ses amis, et chacun d'eux se tenait pour invité. Des commandes avaient été faites aux tapissiers, aux carrossiers et autres fournisseurs. Le général changea tout à coup d'avis. Il ne fut plus question que de faire les malles et de préparer les relais. Il pressait Blanche et Eugène, qui pressaient déjà les domestiques. Il voulait que le mariage eût lieu à

sa terre, et avant l'époque fixée à Paris. Son impatience avait quelque chose de sombre, qui contrastait avec son bonheur de père. Eugène et Blanche l'avaient remarquée sans oser le dire, et les valets eux-mêmes se regardaient avec inquiétude.

Alfred était instruit de ces préparatifs, mais il les croyait peu avancés. Il vint chez M. de Vaux-Clair, sans songer encore aux adieux, et il fut étonné d'apprendre qu'on partait le lendemain.

Cette nouvelle était toute simple; elle l'attéra pourtant : quelque résigné qu'il crût être, le départ de Blanche réveilla son désespoir. Encore, si cette séparation n'était venue qu'au jour fixé, Alfred eût saisi l'un après l'autre les momens qui lui restaient; il eût savouré l'amertume d'une dernière joie; il y avait compté : mais Blanche n'avait rien voulu voir; elle se souciait peu qu'Alfred fût ou ne fût pas amoureux d'elle; et Eugène pouvait-il l'ignorer? Croyait-il donc que le silence d'Alfred, sa cordialité, fussent des choses insignifiantes?

Alfred sortit, les yeux brûlans, le cœur immobile; il ne savait plus s'il vivait.

Son angoisse l'effraya lui-même : il craignait qu'Eugène et Blanche ne s'en fussent aperçus. L'orgueil fut plus fort que la douleur, et il rentra chez M. de Vaux-Clair sous un prétexte quelcon-

que pour y montrer son calme et son aisance.

En tout autre moment, Eugène et Blanche eussent pris pitié d'Alfred : quand ils le revirent, ils savaient à peine que ce fût la seconde fois qu'ils le voyaient. Une seule pensée les occupait, et les moindres incidens y servaient d'interprètes. Des ordres à donner, des arrangemens ou des dérangemens, les montraient l'un à l'autre sous un nouveau jour. Une familiarité delicieuse régnait dans tout ce mouvement.

Au retour d'Alfred, Eugène etait assis sur un grand coffre pour essayer de le fermer ; il y resta, les yeux fixés sur Blanche, qui jusque-là avait été rieuse, espiègle, babillarde, au point de s'en excuser. Il ne concevait pas sa tristesse subite et l'altération de sa voix. Elle venait de regarder par une fenêtre; elle avait vu M. de Vaux-Clair dans la cour de l'hôtel; et quoiqu'Eugène entendît le général parler gaîment et très-haut, elle s'était arrêtée au milieu d'une plaisanterie.

Eugène était immobile, la regardant toujours, et écoutant les éclats de rire de M. de Vaux-Clair : ils avaient un caractère étrange ; ce n'était pas sa voix ordinaire. On eût dit d'un homme qui avait envie de pleurer, et qui faisait le contraire par méprise. Eugène et Blanche demeuraient pensifs ; M. de Vaux-Clair continuait, et les diverses personnes qui causaient avec lui baissaient tellement

la voix, que, sans les voir, on soupçonnait chez eux quelque impression pénible.

Eugène tomba dans une rêverie profonde : lorsqu'il en sortit, Blanche était en larmes, et elle le regardait avec une sorte d'effroi.

Alfred, toujours oublié, sentit ses pensées déjà si sombres le devenir encore davantage. Son sang roula violemment autour de son cœur; il eût voulu être cause de la terreur de Blanche et d'Eugène; son ame planait sur la leur comme pour l'endormir, et, avant de s'abattre, elle contemplait sa proie.

Puis un remords, un tourment inoui glaça Alfred des pieds à la tête : il se précipita hors de l'appartement, repoussant des deux mains mille mains invisibles.

Alfred ne savait où il allait : après avoir couru au hasard pendant plusieurs heures, il se présenta devant madame Montbreuil, croyant entrer chez M. de Vaux-Clair; il parla à Eugène, qui n'était pas là; sa figure renversée, ses cris sourds et terribles rendaient muette madame Montbreuil : elle tomba sur un siége, sa figure couverte des deux mains, et au premier mot qu'elle voulut dire, un torrent de larmes lui ôta la voix.

Il était nuit; madame Montbreuil était en toilette; elle allait partir pour faire des visites in-

dispensables : sa voiture l'attendait, et elle n'osait renvoyer Alfred.

Elle garda le silence, et se livra non plus seulement à sa compassion pour lui, mais encore à sa douleur propre, qui y tenait de près.

Cette scène, si intérieure des deux côtés, eût épuisé ces deux ames, si elle ne s'était bientôt produite par la parole.

Madame Montbreuil essaya de consoler Alfred : elle le vit se calmer, la regarder, se passer la main sur le front, et elle espéra qu'il l'avait entendue.

Mais Alfred avait l'air tout étonné : il cherchait à comprendre ce qui l'amenait chez madame Montbreuil, à s'assurer qu'il y était vraiment.

Puis, chassant d'un geste toutes pensées sinistres, il s'avança vers elle avec un maintien d'ami et d'homme du monde, s'arrêta pour la contempler, pour se laisser considérer par elle, et afin de mettre le comble à sa sécurité, il lui baisa la main ,en lui proposant de la conduire à sa voiture.

Tout cela était plus effrayant encore ; et madame Montbreuil songea sérieusement à retenir Alfred.

Mais il avait disparu.

Cette fois, sa course avait un but certain : il voulait revoir Blanche, dût-il la faire rire à ses dépens.

L'hôtel de M. de Vaux-Clair avait un jardin sur les Champs-Élysées : c'était de ce côté qu'arrivait

Alfred; et il marchait rapidement vers la première rue latérale du faubourg Saint-Honoré, quand un bruit de voix se fit entendre derrière l'enceinte; une robe blanche se dessinait dans les massifs, et une forme noire dont les mouvemens se confondaient avec ses mouvemens, indiquait la présence d'un homme.

Alfred cessa de respirer; il écouta de tout son être, et il eût saisi tout l'entretien si le bruit lointain progressif d'une voiture ne l'en eût empêché. Le nom d'Eugène prononcé par Blanche, celui de Blanche prononcé par Eugène, et suivis de silences encore plus éloquens, auraient fait pousser à Alfred un cri d'agonie, s'il y avait des cris pour l'agonie.

Bientôt Eugène et Blanche causèrent plus vivement. Il s'agissait d'Alfred; ce qu'ils en disaient, ils l'ignoraient peut-être. Dans un tel moment, quel que soit le sujet apparent de l'entretien, quels qu'en soient les termes, on ne sait, on ne peut savoir qu'un mot : *Je t'aime.*

Ils parlaient gaîment. Alfred, qui refaisait l'entretien à mesure que le bruit de la voiture augmentait, s'imagina qu'Eugène se moquait de lui : quelques mots sur le bal de l'ambassadeur, mêlés de plaisanteries, qu'il supposait encore jetées sur sa mésaventure, achevèrent de le mettre hors de lui.

— J'étais donc mystifié, pensa-t-il; il se débarrassait de moi par madame Montbreuil, et Blanche a goûté la plaisanterie!

Après ce qu'il venait de sentir, il n'avait plus qu'à se moquer de ses commentaires, ou à faire ce qu'il fit.

Il arma deux pistolets, sans bruit, sans précipitation, jouissant en amateur de ce qui allait arriver.

Il était derrière un arbre quand la porte s'ouvrit; il vit Blanche s'éloigner, appelée par M. de Vaux-Clair, qui, toujours inquiet et éperdu, n'osait s'en séparer pour un quart-d'heure.

Eugène éprouva quelque peine à fermer la porte, avant qu'il y parvînt, il sentit un bras se poser sur le sien.

Eugène le regarda profondément, il frissonna d'une crainte plus religieuse qu'humaine sans détourner les yeux, sans lui rien dire encore; une pensée prompte, mais tranquille, lui révélait tout, il vit même qu'Alfred n'était plus un homme, qu'il lui fallait du sang, et sur l'heure. Seulement, avant de prendre l'un des pistolets, il croisa les bras, regarda tour à tour la terre, le ciel, afin de se prouver à lui-même qu'il pouvait, sans s'étourdir, sans affecter l'empressement, répondre à l'horrible invitation de son ami.

La double détonation se fit entendre, et deux

cris partirent, l'un du fond du jardin, l'autre de la voiture qui traversait les Champs-Élysées..... Avant que les combattans, blessés à la fois, pussent se relever, deux femmes étaient à genoux auprès d'eux. Blanche ne pleurait pas, elle était immobile, recueillie; on eût dit qu'elle méditait un profond dessein; elle laissait madame Montbreuil étancher le sang d'Eugène, à qui la balle avait rompu l'artère de la gorge.

Alfred était blessé à l'épaule, et, par une singularité, qu'on ne remarqua pas d'abord, Blanche inclinée vers lui, semblait oublier Eugène.

Bientôt elle se leva, rassembla toutes les forces de son ame pour proférer une parole, qui ne put sortir, et elle tomba évanouie.

Le général arrivait avec les domestiques. Les blessés furent transportés, à bras, à travers le jardin, personne ne proférant un seul mot.

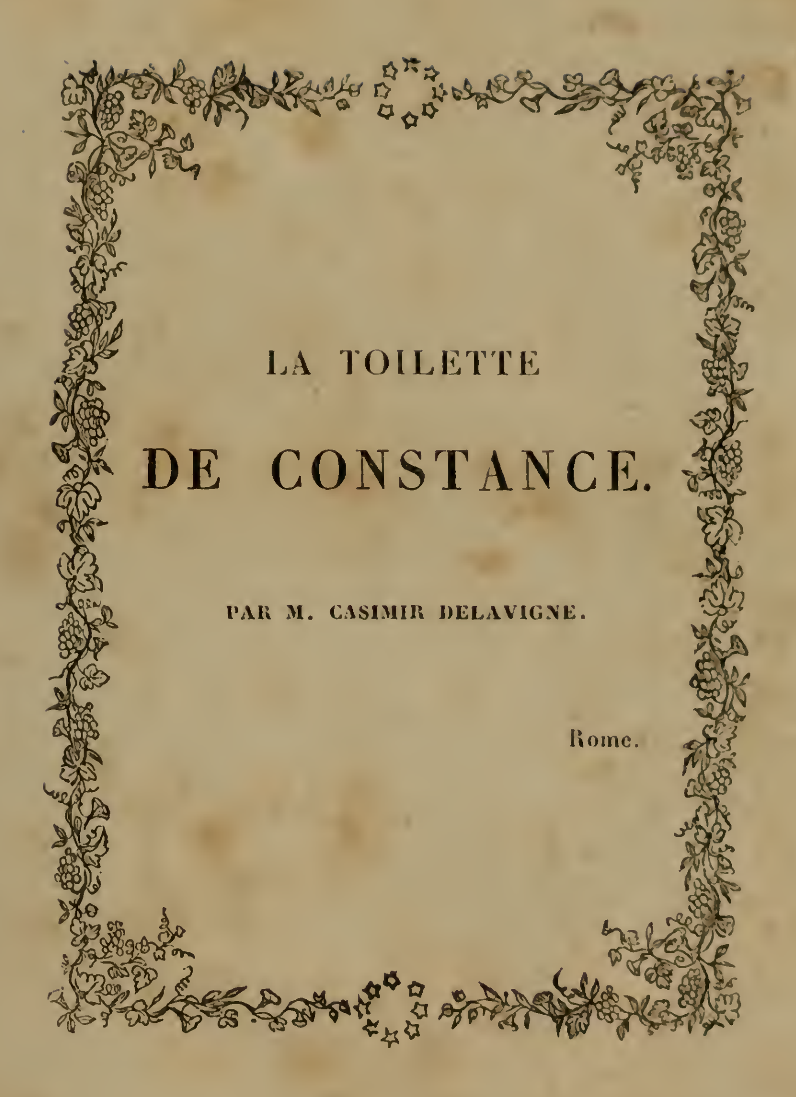
Blanche revint à elle-même, mais ses regards étaient extraordinaires, elle ne pouvait verser une larme, ni dire une parole; il semblait que son ame fût suspendue; une sorte de remords la dévorait. A son maintien, à ses gestes, on jugeait qu'elle se croyait encore devant Eugène mourant, et que l'idée incomplète, mais fixe, de l'insensibilité qu'elle avait montrée, avait pour elle tout le poids d'un crime; alors madame Montbreuil,

qui l'avait remplacée dans ces soins, était la seule personne qu'elle aimât à voir.

Le général quitta Paris sans oser s'interroger sur le passé. Madame Montbreuil, désormais seule au monde, se dévoua à Blanche, dont elle était la vie et le repos.

Alfred, assez malheureux pour guérir, assez homme néanmoins pour se condamner à vivre, s'expatria, sans mettre un ami dans son secret, ne voulant, ni de près, ni de loin, appartenir à qui que ce fût.





LA TOILETTE DE CONSTANCE.

PAR M. CASIMIR DELAVIGNE.

Rome.



VITE, Anna! vite, au miroir!
» Plus vite, Anna! l'heure avance,
» Et je vais au bal ce soir
» Chez l'ambassadeur de France!

» Y pensez-vous ? ils sont fanés, ces nœuds ;
» Ils sont d'hier. Mon Dieu ! comme tout passe !
» Que du réseau qui retient mes cheveux
» Les glands d'azur retombent avec grâce.
» Plus haut !... plus bas !... Vous ne comprenez rien.
» Que sur mon front ce saphir étincelle.
» Vous me piquez, maladroite !... Ah ! c'est bien ;
» Bien, chère Anna ! je t'aime : je suis belle.

» Vite ! j'en crois mon miroir,
» Et mon cœur bat d'espérance :
» Vite, Anna ! je vais ce soir
» Chez l'ambassadeur de France.

» Celui qu'en vain je voudrais oublier...
» Anna, ma robe !... Il y sera, j'espère.
» Ah ! fi ! profane ; est-ce là mon collier ?
» Quoi ! ces grains d'or bénis par le Saint-Père !...
» Il y sera ; Dieu ! s'il pressait ma main !
» En y pensant à peine je respire ;
» Frère Anselmo doit m'entendre demain :
» Comment ferai-je, Anna, pour tout lui dire ?

Près du foyer, Constance s'admirait :
Dieu! sur sa robe il vole une étincelle.
Au feu! courez... Quand l'espoir l'enivrait,
Tout perdre ainsi! quoi mourir! et si belle!
L'horrible feu ronge avec volupté
Ses bras, son sein, et l'entoure, et s'élève,
Et sans pitié dévore sa beauté,
Ses dix-huit ans, hélas! et son doux rêve.

Adieu bal, plaisir, amour!
On se dit : « Pauvre Constance!... »
Et l'on dansa jusqu'au jour
Chez l'ambassadeur de France.





TABLE DES NOUVELLES.



FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

